

SÉBASTIEN TRUDEL

À MICRO FERMÉ

Les folles
histoires
de la
radio FM



**À MICRO
FERMÉ**

SÉBASTIEN TRUDEL

À MICRO FERMÉ

Les folles
histoires
de la
radio FM

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME



PRÉFACE

La radio a été ma toute première porte d'entrée dans les médias en 1995. À peine sortie de l'université, à 24 ans, j'ai eu un choc en visitant pour la première fois le légendaire immeuble au numéro 211 de la rue Gordon, à Verdun, qui abritait l'ancien CKOI, la radio musicale sur la bande FM, et CKVL, sur le AM. En plein quartier ouvrier, dans une rue résidentielle, s dressait cet édifice sorti tout droit d'un village fantôme. Ancien théâtre converti en studios de radio, il se tenait à peine droit. Le mélange de bois et de mélamine, de bouts de tapis récents juxtaposés aux retailles de *shag* des années 1970, lui conférait un look étrange et unique à la fois. Chaque visiteur y revivait les diverses modes, des années 1930 aux années 1990, en un seul et même lieu. À l'étage, là même où Claude Poirier, Frenchie Jarraud, Pierre Pascau, Serge Bélair et André Arthur avaient bâti leur renommée, on pouvait voir, jonchant les corridors, les anciens appareils Marconi qui avaient permis la diffusion des premières émissions de radio au Québec.

Ce baptême du feu dans l'univers des communications a bien sûr façonné la recherchiste, la journaliste, puis enfin l'animatrice que j'allais devenir. Le milieu des années 1990 était en quelque sorte la transition entre l'âge d'or de la radio et sa position actuelle, plus marginale, mais encore pertinente.

Aujourd'hui, la radio est sans contredit un milieu plus égalitaire et beaucoup plus politiquement correct que lors des années folles. En tant que femme recherchiste, j'ai été entourée de collègues féminines journalistes, de quelques chroniqueuses, principalement dans le domaine culturel, mais j'ai travaillé avec très peu d'animatrices ou de collaboratrices politiques. C'est donc après mon passage que les femmes ont véritablement pris leur place à la radio FM.

J'ai côtoyé plusieurs légendes masculines de l'époque. Je me souviens que W Duguay sortait souvent du stationnement avec la Woopy Machine¹, égratignant quelques pare-chocs au passage. C'était la fin de l'époque des partys, des groupies et de la consommation excessive de substances illicites. Au AM, où je faisais mes preuves à titre de recherchiste, les politiciens attendaient encore avec appréhension l'éditorial de Pierre Pascau, tous les matins, pour savoir si ce serait une bonne ou une mauvaise journée. La radio était encore toute-puissante et les animateurs menaient des vies de *rock star*.

Je suis désormais de retour à la radio avec Sébastien Trudel et Maxim Martin. Cette nouvelle radio est beaucoup plus encadrée. On y croise encore certaines des personnalités mythiques de la belle époque, comme Mario Lirette, Guy Aubry et W Duguay, mais leur vie et leur carrière restent encore peu documentées. La démarche de Sébastien Trudel arrive donc à point.

Par moments, en lisant ce livre, il est possible que vous vous questionniez sur la part de fiction et de réalité que recèlent les anecdotes. Je le confirme: elles sont toutes vraies... Même celles qui paraissent les plus invraisemblables. Les récits d'*À micro fermé*, en plus de leur valeur inestimable pour l'histoire des médias, vous ouvriront les portes d'un univers étonnant et insoupçonné.

Sébastien Trudel est la personne toute désignée pour vous guider dans cette aventure. Animateur chevronné, il a la radio dans la peau, littéralement: il a un micro tatoué sur un avant-bras! Pour l'avoir côtoyé tous les jours pendant l'écriture de cet ouvrage, je sais qu'il a été complètement happé par l'intensité des aveux qu'on lui a faits. Au fil des rencontres, il a pu découvrir la richesse et l'inépuisable source d'anecdotes de ce monde à part.

Bonne lecture!

MARIE-CLAUDE SAVARD

1. Véhicule promotionnel d'événements publics de CKOI.

AVANT-PROPOS

Dès l'âge de cinq ans, j'ai su ce que je voulais faire dans la vie: de la radio. Pour moi, c'était le médium de rêve, et celui qui permettait d'être le plus proche des gens. Pensez-y! Quand vous regardez la télé, vous ne pouvez pas téléphoner à l'animateur, pour lui dire par exemple que vous trouvez son émission mauvaise, ni le texter directement. Dans le meilleur des cas, vous pourrez lui écrire sur Twitter, mais il lira probablement votre message dans trois semaines et il en profitera tout simplement pour vous bloquer. Ciao, bye!

Nous, animateurs de radio, n'avons pas cette option. Nous travaillons avec la messagerie texte devant nous et recevons vos commentaires en temps réel! Nous décrochons nous-mêmes le téléphone en studio, lisons vos messages et répondons à vos courriels. Je suis même assez vieux pour me souvenir du temps des fax! Vous imaginez ça, en 2020? Les gens nous envoyaient des FAX! Je me rappelle même qu'une auditrice, qui voulait me rencontrer (j'avais dit en ondes que j'étais célibataire), m'avait faxé sa photo. Le résultat était plus ou moins concluant: une belle grosse tache noire sortie du télécopieur. C'est bien la preuve que notre monde a changé!



J'ai toujours pensé que plus un animateur était authentique, plus il racontait sa vie en ondes, exprimait ses opinions sans tenter de plaire aux auditeurs, et plus il aurait du succès. Il y a des limites à respecter, bien sûr, mais la radio étant un médium de proximité, les auditeurs reconnaissent les animateurs authentiques. Les gens qui s'inventent une personnalité, qui se donnent une voix qui n'est pas la leur ou qui se cachent derrière le micro ne font habituellement pas long feu dans le métier².



Sébastien Trudel

Cette façon sans artifice de faire de la radio est celle que j'ai adoptée depuis mes débuts, et je le fais sans prétention. Je me différencie en racontant tous les détails (souvent ridicules) de ma vie et les histoires incroyables qui m'arrivent constamment, sans censure. Pour vous mettre en contexte, j'ai un TDAH³ très fort, mais ne peux pas prendre les médicaments pour le traiter puisqu'ils me rendent anxieux. J'oublie donc plein de trucs: l'endroit où j'ai stationné ma voiture, mon portefeuille, l'anniversaire de quelqu'un d'important, un plat dans le four... Et ce, plusieurs fois par semaine, voire par jour! Je me blesse aussi sans arrêt de manière absurde, parce que je suis toujours en train de réfléchir à autre chose plutôt que de me concentrer sur ce que je fais dans le moment présent. Les mauvais côtés sont nombreux, je ne vous le cacherai pas, mais cela me fournit aussi une foule d'anecdotes à raconter en ondes. Assez curieusement, le seul endroit où je me sens toujours à l'aise, attentif et à ma place, c'est dans un studio de radio.

Dans ce désir d'authenticité, je révèle souvent à la radio des choses que je devrais garder pour moi et qui affectent mon entourage. Si je suis fâché contre mon voisin par exemple, c'est clair que je ne le lui dirai pas en personne, mais ma frustration va probablement sortir en ondes l'après-midi même. C'est parfois désagréable pour ma blonde quand je raconte à la radio un détail de notre vie sexuelle (généralement humiliant pour moi!) ou une récente chicane de couple, mais je me suis habitué à être boudé. Ça ne dure que quelques jours! Bref, la radio me sert de thérapie, et je suis en thérapie à cause de la radio!

Contrairement à la télé, où tout doit être relativement propre et sans danger, examiné par le service du contentieux, la radio nous laisse la liberté d'essayer des choses que nous ne ferions pas ailleurs. Je ne parle pas de défis insignifiants que l'on retrouve sur le Web, mais plutôt des sujets abordés et de la manière audacieuse de le faire. La radio n'est pas aussi censurée que la télé; pas besoin de tout faire approuver avant la diffusion. Généralement, les bons patrons de radio sont les premiers à adorer les animateurs qui font preuve d'aplomb. Alors, même si la radio a évolué depuis les années 1980, elle demeure le

médium le plus vrai et le plus libre, selon moi.

La radio est, vous l'aurez deviné, ma passion première dans la vie, et je célèbre cette année mes 20 ans dans le domaine. C'est presque un exploit dans un milieu où les gens gardent leur emploi en moyenne de six mois à deux ans! Pour cette raison, je me considère comme très chanceux! En faisant une petite rétrospective de ma carrière et en repensant aux belles années du FM, j'ai eu l'idée de documenter tous les souvenirs et toutes les histoires incroyables que j'ai entendues ou vécues au fil des années. En gros, j'ai eu envie de vous emmener avec moi dans les coulisses de la radio pour vous faire visiter cet univers fascinant.



Vous n'avez donc pas entre les mains un livre d'histoire, mais plutôt un recueil d'anecdotes racontées à micro fermé, souvent pour adultes avertis, qui étaient restées inconnues du grand public. Une anthologie de témoignages incroyables partagés dans le milieu par le bouche à oreille depuis longtemps et que certains animateurs auraient emportés avec eux dans la tombe, ce qui aurait été bien dommage. Car cet amalgame d'histoires savoureuses constitue une facette fascinante et méconnue du *showbiz* québécois, et c'est aussi un clin d'œil lancé aux quelques artisans de la radio qui ne sont plus de ce monde. Avant que l'âge d'or de cette industrie s'efface de la mémoire collective, il me semblait important d'en relater les moments marquants.

Pour ce faire, j'ai divisé ce livre en trois parties, que vous pouvez lire dans l'ordre que vous voulez: les débuts du FM; l'arrivée des humoristes sur les ondes; et une collection d'histoires loufoques, articulées autour de différents thèmes.

La collecte de ces confidences hors des ondes m'a permis d'entrer en contact avec des dizaines d'artistes québécois et des légendes du milieu. J'ai appris plusieurs anecdotes qui vont parfois vous jeter en bas de votre chaise tant elles sont surprenantes! Certaines sont classées dans la catégorie «18 ans et plus», car, vous l'aurez compris, la radio FM a été, durant au moins deux décennies, un haut lieu de la débauche. Rassurez-vous, cependant, plusieurs histoires sont également hilarantes et touchantes...



Revenons sur les débuts de la bande FM en disant simplement que si le public avait su ce qui se passait dans les coulisses, le scandale aurait été immense. En effet, personne ne soupçonnait alors ce qui se tramait hors des ondes de cette nouvelle radio. D'ailleurs, il faut le dire, la plupart de ces comportements de l'époque ne seraient pas acceptables aujourd'hui. Donc, loin de moi l'idée de vouloir glorifier ces agissements, mais, replacés dans leur contexte, ils reflètent leur époque.

Le but de ce livre n'est pas de remonter jusqu'aux débuts de la radio au Québec. Je laisse ce sujet aux historiens. Je veux aussi spécifier que quand je parle de la «naissance» de la radio FM, je ne parle pas de son invention (en 1933), mais bien de son émergence dans les années 1970, période qui regorge d'anecdotes croustillantes et d'histoires ahurissantes. Lors de l'ascension fulgurante du FM, des histoires faisaient fureur: on semblait y voir ses animateurs comme des gens excentriques, des *party animals* peu recommandables! Et pour cause, puisque les directeurs des programmes engageaient les animateurs les plus rebelles et hors normes.

Afin de mettre la table pour ce qui va suivre dans la première partie, voici une de mes anecdotes personnelles...

En 2000, lorsque j'ai été embauché par CKMF (maintenant Énergie), il restait encore plusieurs traces des trois décennies précédentes et la radio n'était pas encore tout à fait sage. J'ai donc pu vivre à travers les autres ces années complètement folles et endiablées. Mais aujourd'hui on est à des années-lumière de ce qu'était la radio FM à ses balbutiements.

À la signature de mon premier contrat, à l'âge de seulement 18 ans, un producteur, un vieux de la vieille, m'a fait visiter la station montréalaise pour laquelle j'allais travailler: CKMF 94,3. Je garde un vif souvenir de l'ancien studio, utilisé dans les années 1980, équipé des bobines et de la technologie de l'époque. De plus, sous la vieille console de diffusion était dissimulé un petit miroir, grand comme un iPhone d'aujourd'hui, fixé à un ressort. Il suffisait de plonger la main sous l'appareil pour en faire surgir ce miroir. Plusieurs collègues ont éclaté de rire lorsque j'ai aperçu ce dispositif, alors que, moi, je restais stoïque. Ils se sont alors aperçus que je ne comprenais pas ce que je voyais et ils se sont contentés de me dire en riant: «Ça, on ne s'en sert plus!»

Ce n'est que quelques jours plus tard que j'ai osé poser des questions au sujet de ce miroir. On m'a expliqué en riant que, non, ce n'était pas pour permettre aux animateurs et animatrices de se maquiller, mais bien plutôt pour «se poudrer le nez». Moi qui n'avais vu de la drogue que dans les films, j'étais sous le choc, mais on m'a expliqué que c'était tout à fait normal dans ces années-là. «Aujourd'hui, on a une machine à café!»



Avertissement: Si vous êtes facilement choquable, cessez de lire ce livre dès maintenant et allez vous procurer un manuel de croissance personnelle.

*Sébastien Trudel et son père,
Pierre Trudel, au Forum de
Montréal en 1987.*

-
2. Je parle ici du métier d'animateur. Cela ne tient pas compte des humoristes qui font des capsules ou interprètent des personnages.
 3. Trouble déficitaire de l'attention avec hyperactivité.



L'HÉRITAGE DU AM

J'ai grandi dans le milieu de la radio. Mon père, Pierre Trudel, y a fait une grande carrière pendant près de 60 ans. Il a d'abord été chroniqueur artistique, pour ensuite animer des tribunes sportives. Il a cumulé 45 ans d'expérience en ondes, un exploit inégalé pour ce type d'émission.

J'ai donc été élevé dans ce domaine, mais du côté beaucoup plus sage de la radio AM. Plus sage, mais loin d'être ennuyant! Au contraire, le AM était très divertissant dans ma jeunesse. Ce n'était pas que de la maudite circulation routière comme aujourd'hui.

Je me suis fait l'oreille et la main en écoutant et parfois en côtoyant de grands noms de la radio AM, qui était la plus populaire dans les années 1980. À ce titre, CKAC a été la première station à joindre un million d'auditeurs. Avant de faire la transition vers le FM, je tenais donc à relater quelques anecdotes sur cet univers parallèle de la radio, très différent mais tout aussi fascinant, ce qui est en quelque sorte un hommage au travail de mon père et à son influence sur mon propre parcours professionnel.

Mon père sera toujours mon idole de radio, parce qu'il avait le don, sur les ondes, de vous faire sentir comme un de ses amis proches, comme s'il vous parlait directement, ou même à l'oreille. Il animait des émissions sportives, mais bien des gens l'écoutaient pour son sens de l'humour et pour sa voix qui les rassurait au retour à la maison. C'est en effet ce qu'on me dit le plus souvent à propos de ses années de radio, et ça me fait toujours plaisir.

— PIERRE TRUDEL

L'émission que mon père a animée le plus longtemps s'intitulait (et s'intitule encore aujourd'hui) *Les amateurs de sports*. Le concept était simple: on choisissait trois personnes du public, sans expérience de la radio, mais qui étaient de grands fans de sport, et on les réunissait autour d'un micro. Le premier animateur a été Claude Maillhot, aujourd'hui à RDS. Mon père est arrivé quelques années plus tard, mais c'est lui qui détient, et de loin, le record de longévité à la barre de cette émission. Plusieurs moments ont été marquants dans sa longue carrière, mais je n'oublierai jamais la fois où l'on a emmené dans les studios de CJMS un cheval de Blue Bonnets⁴ pour le surprendre. Vous vous en doutez, j'ai toujours aimé les coups d'éclat!



Un cheval de Blue Bonnets dans les studios de CJMS.

J'ai vu mon père faire de grandes choses à la radio, dont une entrevue avec Mohamed Ali, qui s'endormait durant les pauses publicitaires, et une autre avec le grand Wayne Gretzky. J'ai aussi connu la rivalité Canadiens-Nordiques, quand la tension était telle qu'un soir, sur la galerie de presse du Forum de Montréal, un gardien de sécurité a dû s'interposer entre mon père et Michel Villeneuve, lequel animait l'émission sportive à Québec.



Pierre Trudel en entrevue avec le boxeur Roberto Durán.

Dans le temps où l'on fumait encore partout, je me souviens d'une entrevue avec le boxeur Roberto Durán qui a littéralement enlevé la cigarette des mains de mon père, car il ne tolérait pas un studio emboucané. On le comprend! Beaucoup d'animateurs à cette époque enchaînaient compulsivement cigarette sur cigarette durant leur émission, laissant l'atmosphère du studio carrément irrespirable. Les choses ont beaucoup changé depuis.

Outre mon père, voici quelques autres animateurs du AM qui m'ont marqué.

— GILLES PROULX

Je n'ai jamais écouté Gilles Proulx pour ses opinions, mais bien parce qu'il était un communicateur extraordinaire. On ne savait jamais ce qui allait arriver dans son émission: c'était vraiment un spectacle. Un jour, il m'a raconté que le film *Good Morning, Vietnam* a transformé son style d'animation, très monotone au départ. Dans ce film, Robin Williams jouait le rôle d'un animateur rebelle, prêt à tout pour changer les idées des soldats en mission qui l'écoutaient. M. Proulx m'a souvent dit qu'il avait carrément voulu reproduire ce style de radio, chose qu'il a faite avec succès d'ailleurs. Son émission le *Journal du midi*, que je ne manquais jamais, est rapidement devenue numéro un des cotes d'écoute.

Ce qui était extraordinaire avec Gilles Proulx, c'était son cran. Je me souviens d'une émission en particulier où, devant 200 pompiers, il critiquait leur nouvelle convention collective. La foule lui était hostile, c'était carrément dangereux! À un moment donné, l'un des pompiers a voulu frapper l'animateur, mais ce dernier l'a provoqué davantage. M. Proulx lui lançait: «Viens-t'en, t'es pas *game!* Maudit peureux!» Il donnait tout un show en ondes. Il avait même des protecteurs sur place: deux des frères Hilton, les boxeurs, toujours prêts à le défendre. Disons que ça décourage les éventuels agresseurs!

J'aimais aussi son audace, qui le distinguait des autres animateurs. Quand il perdait son calme (et ça lui arrivait souvent), il pouvait être au beau milieu d'une entrevue avec le premier ministre du Canada, Jean Chrétien, et décider de lui raccrocher au nez. Certains diront que c'est inacceptable, que ça manque de politesse et de courtoisie. Moi, je trouve ça plutôt admirable! Si un politicien ne veut pas répondre aux questions, qu'il ne fasse pas d'entrevue, c'est tout.

Je partage aussi avec Gilles Proulx un souvenir plus personnel. Chaque jour, dans son émission, il faisait un sondage scientifique sur une question d'actualité et appelait toujours la même personne, une certaine M^{me} Martin, de Verdun. Cette dame souffrait d'un certain retard moteur, mais elle avait une répartie hors du commun. À la veille de sa dernière émission — j'étais à l'époque à CISM, la radio de l'Université de Montréal —, nous avons reçu M. Proulx en entrevue. Comme dernière question, je lui ai demandé ce qu'allait devenir M^{me} Martin, maintenant qu'il prenait sa retraite. Il a été un peu décontenancé, car il n'avait pas pris le temps d'y penser. Puis, il nous a dit: «Cette femme est seule et a vraiment besoin que quelqu'un l'appelle tous les jours, c'est son seul divertissement. Voudriez-vous prendre la relève?» Cette suggestion nous a pris de court, mais à partir de ce jour-là, et pendant les 15 années suivantes, nous avons appelé M^{me} Martin tous les jours, que ce soit pour la radio ou juste pour lui dire bonjour. Elle est décédée il y a quelques années.

— RON FOURNIER

Toute mon enfance, j'ai croisé le roi des tribunes téléphoniques de fin de soirée, Ron Fournier, et j'ai assisté à son émission à plusieurs reprises. C'est un personnage fascinant, car il est exactement le même en ondes qu'en personne! Ceux qui pensent que Ron joue un rôle ont peut-être raison, mais il le conserve même dans les corridors, comme un acteur qui fait un avec son personnage. Ce qui est aussi fascinant, c'est que même si le concept de l'émission est de discuter avec les auditeurs, Ron le fait rarement pour vrai. Par exemple, disons qu'il s'adresse à Raymond, de Mascouche... Raymond commence par féliciter Ron pour son émission, ensuite il exprime son opinion sur les Canadiens dans le but d'en discuter avec Ron. Et

réalité, et dans la plupart des cas, Ron fait immédiatement signe à son réalisateur de couper la communication, avant de se lancer dans un monologue de 15 minutes, où il parle à Raymond! Il finit ses phrases par: «Tu me suis, là, Raymond?» Évidemment, Raymond ne dit plus rien, parce qu'il n'est plus au bout du fil.

Il faut un formidable talent pour parler si longtemps sur sa lancée, seul en ondes. Ce que j'admire chez Ron, c'est qu'on ne sait jamais ce qu'il va faire. Chanter l'ancien hymne national de l'URSS pendant cinq minutes? Pourquoi pas?! Prendre un voix de personnage et improviser un sketch? C'est aussi possible! C'est ce qui le rend toujours si divertissant aujourd'hui. Le pire (ou le meilleur), c'est qu'il est exactement pareil dans la vie de tous les jours.

— ROGER DROLET

Roger Drolet animait une tribune téléphonique à CKVL, à l'époque où je l'ai connu. J'étais au secondaire et c'était la cas horaire de l'après-midi. C'était un excellent communicateur, mais aussi un homme de droite très religieux. Comme la station n'allait pas très bien sur le plan des cotes d'écoute, M. Drolet ne recevait pas beaucoup d'appels pour ses sujets du jour. À peine âgés de 14 ans, mon ami Marc-Antoine Audette (avec qui je formais Les Justiciers Masqués) et moi appelions de son téléphone, chez lui, puis d'un cellulaire, et nous écrivions de son fax pour nous accaparer toutes les lignes de l'émission. Dès que M. Drolet nous raccrochait au nez parce que nous avions dit une niaiserie ou une vulgarité, nous le rappelions en nous faisant passer pour un autre auditeur. Si bien que, un après-midi, il a reçu huit appels consécutifs de notre part. Il a alors pété les plombs et a hurlé, sur les ondes, qu'il ne pouvait pas travailler dans ces conditions. Il a quitté sa propre émission.

— LE DOC MAILLOUX

J'ai eu l'occasion de filtrer les appels durant une journée pour le Doc Mailloux. Qu'on l'aime ou non, il offre indéniablement un produit divertissant. Ce qui m'a surtout troublé ce jour-là, c'est à quel point les gens le prenaient au sérieux, alors que ses conseils et ses conclusions étaient généralement loufoques et tendancieux. Je me souviens en particulier d'un homme qui lui avait téléphoné parce qu'il avait du mal à supporter la pression au travail. Pour une raison ou pour une autre, j'avais dû baisser le son de ma radio pendant 30 secondes, puis, lorsque je l'avais remonté, le Doc hurlait à l'auditeur: «Monsieur, la vulve de votre mère ne vous appartient pas!» Je n'ai jamais su ce qui s'était produit pour que la conversation prenne cette tournure et, honnêtement, ça ne m'intéressait pas. Ce que je savais, par contre, c'était que le bon docteur ramenait chaque appel au matriarcat et que plusieurs y voyaient de la misogynie. Il semblait, à mon avis, mener une croisade contre les femmes. Inévitablement, quelque chose tournerait mal un jour. Malgré tout, le Doc Mailloux fait toujours de la radio aujourd'hui.

Au début des années 1990, on a observé un effritement majeur des cotes d'écoute à la radio AM, et la transition vers le FM annonçait la fin éventuelle de cette bande de radiodiffusion. Le premier signe fut la fusion de CJMS et CKAC, de même que leurs réseaux respectifs. Il valait mieux unir ses forces contre cette nouvelle concurrence du FM.

4. L'ancien hippodrome de Montréal.





C'était fou! C'était une nouvelle façon de faire de la radio, une année charnière où nous arrivait le son de Philadelphie et l'identification du fameux beat disco. Il faut parler des balbutiements. Le thème officiel du disco, c'était Love Is The Message.

— GUY AUBRY

Au début des années 1970, selon plusieurs, Montréal était la plaque tournante de la musique disco en Amérique du Nord et le Lime Light de la rue Stanley, la discothèque la plus déjantée, surpassant même le fameux Studio 54 de New York. C'était une époque de révolution sexuelle, de partys et de drogue. Beaucoup de drogue...

Comme plusieurs qui ont vécu cette époque me l'ont expliqué, c'était la fête sans arrêt. Les animateurs des stations FM étaient devenus des vedettes, les cotes d'écoute étaient en constante augmentation et les propriétaires faisaient d'énormes profits. Adulés du public, les animateurs croulaient sous les cadeaux et les faveurs de toutes sortes. Leurs repas au restaurant leur étaient généreusement offerts contre une mention de l'établissement sur les ondes, et en plus il y avait généralement un boni d'argent ou de drogue. Toujours payées «en dessous de la table», toutes les personnalités que j'ai rencontrées m'ont aussi dit que la drogue, la cocaïne en particulier, était absolument partout à cette époque. Ce n'était pas un tabou et l'on en consommait ouvertement. C'était une période d'euphorie! Les discothèques de Montréal embauchaient ces animateurs à gros tarif pour qu'ils parlent en ondes des établissements qu'ils fréquentaient, et, comme par enchantement, les clients y affluaient.

Ces clubs étaient très *glamour*; venues de toutes les sphères du *showbiz* québécois, les vedettes s'y retrouvaient pour des virées si mémorables que, bien souvent, personne ne se souvenait de rien le lendemain... Pour plusieurs animateurs, le party ne s'arrêtait jamais. Souvent, quand ils rentraient travailler, ils n'avaient pas dormi de la nuit, voire depuis quelques jours. Ils devaient donc se maintenir à flot pour rester réveillés. Il n'était pas rare non plus que des animateurs ramènent le party en studio, comme vous le lirez bientôt dans les anecdotes. C'étaient vraiment les années sexe, drogue et rock'n'roll de la radio.

Je me suis toujours demandé jusqu'à quel point ces histoires étaient vraies, si elles n'étaient pas exagérées, peut-être même inventées. J'ai donc rencontré des légendes vivantes de l'époque disco, qui ont accepté de se raconter sans la moindre censure. Pour la première fois, ces personnalités s'ouvrent sur ces années de party, sur leur consommation de drogue et sur les conséquences dramatiques de cette vie sur plusieurs de leurs collègues.



Mise en garde: Les événements relatés ici doivent être replacés dans le contexte de l'époque. La radio était sans l'ombre d'un doute un milieu macho et libertin, et 99 % des événements qui se sont produits dans ces années-là seraient inacceptables aujourd'hui. Bref, vous voyez où je veux en venir... Autre temps, autres mœurs.



MARIO LIRETTE



D'abord comédien, Mario Lirette avoue être arrivé à la radio «par erreur» et avoir été ensuite victime de son succès. Animateur dès les années 1970, il a été au sommet de l'audience pendant toute sa carrière. Passé d'abord par la bande AM, par CKVL et CKAC, il a vite été recruté par CKMF, où il a fait connaître beaucoup d'autres talents, dont Stéphane Rousseau, Patrice L'Écuyer et Les Grandes Gueules. N'ayant jamais cessé d'être sur les ondes, il connaît encore aujourd'hui des moments de gloire à Rythme FM. Si quelqu'un a vécu les années folles de la radio et l'époque disco, c'est bien lui! C'est un conteur fascinant et un collègue très apprécié de tous ceux qui l'ont côtoyé.

GUY AUBRY



Animateur à la voix grave et au français impeccable, Guy Aubry est aussi l'un des pères fondateurs de la radio FM au Québec. Il a été à la fois directeur des programmes et animateur dans une dizaine de stations qu'il a complètement transformées d'après le modèle américain. C'est lui qui a créé le son de CKOI à Montréal, avant de passer du côté de CKMF, station dont il a favorisé l'essor. Témoin privilégié de cette époque, Guy Aubry est une source intarissable d'anecdotes, une bible de la radio.

MICHEL W DUGUAY



Souvent reconnu comme la première «grosse voix» de la radio, il a été engagé par Guy Aubry à CKOI en 1977. Il a accepté de répondre à toutes les questions indiscrètes posées dans le cadre de ce livre, sauf à celle sur la signification du «W» de son nom. Personne ne le saura donc jamais! Il propage lui-même le mystère.

Comme l'écrivait Hugo Dumas dans *La Presse* en 2015: «W [...] a participé à une petite révolution sur la bande FM.» Il a aussi été le premier au Canada à enlever la virgule dans le numéro de la fréquence de la station. Grâce à lui, se remémore André St-Amand, ancien patron chez Cogeco Diffusion et un des piliers de CKOI, on ne disait plus «CKOI quatre-vingt-seiz virgule neuf», mais juste «quatre-vingt-seize neuf CKOI».

LUCIEN FRANCOEUR



Poète et chanteur, c'est à la radio que Lucien Francoeur s'est fait connaître du grand public avec une série d'émissions sur les ondes montréalaises. Ayant un style hors norme, très proche des gens, et un langage coloré, il a rapidement connu du succès, car il contrastait avec les autres animateurs. On ne pouvait jamais savoir où son émission allait se diriger... et lui non plus, d'ailleurs! En bon improvisateur, il décidait souvent des sujets à traiter en ondes quelques secondes avant son intervention. Malheureusement, cette notoriété est venue avec son lot de problèmes, et Francoeur a dû combattre ses démons.

RICKY DEE



De son vrai nom Richard Drouin, Ricky Dee est le dernier venu de l'époque disco de la radio FM. Cet animateur fait partie d'un paysage radiophonique québécois depuis la fin des années 1970, mais a connu son sommet de popularité dans les années 1980 et 1990 grâce à un style très théâtral. Il a aussi été le dernier à animer une émission disco sur les ondes montréalaises. Étant le plus jeune de cette époque, il en est ressorti avec moins de séquelles que ses compères, car il a été beaucoup plus prudent sur le plan de la consommation, tout en étant témoin de tout.

ÉRIC NOLIN



Vous serez peut-être surpris de voir le nom d'Éric Nolin dans cette section du livre, vu son âge, mais il faut préciser que Nolin a commencé sa carrière à l'âge de 16 ans au FM 93, à Québec. Il a donc connu la fameuse époque du *Zoo*, dont on parlera plus amplement avec Alain Dumas et Pierre Pagé dans la deuxième partie. Il a par la suite connu une très belle carrière à CKOI puis à Rouge. Il était très jeune dans les débuts du FM, mais il connaît quand même quelques bonnes anecdotes.

LA MONTÉE DU FM

Lorsque les propriétaires de radios décidèrent véritablement d'exploiter la bande FM, cette dernière était vue d'un mauvais œil. Au milieu des années 1970, la plupart des stations FM passaient de la musique d'ascenseur — de la muzak, si vous préférez. Du côté de la fréquence qui allait plus tard devenir CKOI, baptisée CKVL-FM, on ne faisait jouer que de la musique francophone très nichée. Un public assez restreint appréciait ce genre musical, donc peu avaient le réflexe d'aller sur la bande FM, et les stations n'étaient pas très rentables. En plus, pendant longtemps, les appareils de radio n'ont pu capter que les fréquences du AM. Ce n'était pas très pratique!

Personne n'aurait pu, à ce moment-là, prédire l'ascension fulgurante que le FM allait connaître et la mort subséquente du AM. Le changement s'est opéré en grande partie grâce à un style musical: le disco. Qu'on aime ou non le disco, son arrivée a contribué à l'essor des stations FM d'ici et de plusieurs autres aux États-Unis. Suivent quelques témoignages des pionniers du FM...



— GUY AUBRY

En 1969, le FM ne faisait rien. Le FM, c'était «plate». Il y avait beaucoup de musique instrumentale, de détente. Curieusement, vers les années 1975, CKVL-FM, de nos jours CKOI, a commencé à piquer la curiosité des Québécois. Le slogan était: «Si les grenouilles avaient des ailes.»

Quand je suis arrivé à CKOI en 1976, ça s'appelait encore le 197. C'était juste de la musique québécoise. Ça n'allait pas. Moi, j'avais entendu un son différent aux États-Unis: le disco. Quand on a changé le format et le son, tous les animateurs se sont mis à recevoir des menaces de mort. Sérieuses, à part ça! Les auditeurs voulaient nous tuer. Alors, j'ai donné à tout le monde la consigne de ne plus répondre au téléphone pendant deux semaines et de sortir de la station par la porte arrière. C'était fou! C'était une nouvelle façon de faire de la radio, une année charnière où nous arrivait le son de Philadelphie et l'identification du fameux beat disco. Il faut parler des balbutiements. Le thème officiel du disco, c'était: Love Is The Message.

Guy Aubry lors de ses débuts à CKMF.



— MICHEL W DUGUAY

Un vendredi après-midi, ils m'avaient mis en ondes à partir de midi. J'avais mis une toune qui était supposée inaugurer le nouveau CKOI. C'était du Diana Ross. En avant-midi, il y avait du Richard Séguin, du Pink Floyd... Et là, on changeait carrément de beat. On a reçu des menaces de mort. Je me suis fait dire: «Tu voles notre musique, espèce de gros rocker disco, je vais te tuer!» J'avais dû sortir par la porte arrière pendant une semaine.

— MARIO LIRETTE

Je veux parler de Michel Trahan pour commencer, qui, pour moi, est le précurseur de toute cette aventure. C'est le premier gars de la FM. Dans les balbutiements, il était là. Il parlait de musique et proposait un son différent. On était habitués au AM à un son plat, sans relief. Mais là, lui, il tombait dans les fréquences modulées, et il était bon. Quand il fallait faire une pause, il disait: «Je m'arrête, on doit passer à la pub. Saleté de pub!» Et quand il revenait de la pause, il disait: «Bon, maintenant, c'est terminé, cette connerie!» C'était le pionnier du FM au Québec. C'était un vrai rebelle. Moi, je suis marginal, brouillon. Lui, c'était un gars brillant, avec une culture exceptionnelle.

Au milieu des années 1970, quand un animateur du AM faisait quelque chose de mal, on l'envoyait réfléchir sur la bande FM pendant quelques mois. C'était sa punition! Rappelons qu'à l'époque ces stations étaient marginales et très peu écoutées. S'il se comportait comme il faut, le banni regagnait ensuite sa place sur la convoitée bande AM. Les temps ont changé, disons!



Mario Lirette.

Quand je suis entré à CKMF, il y avait déjà Alain [Montpetit] et Coco Douglas. La star, entre guillemets, c'était Reine Malo, une femme de radio, mais on passait encore de la muzak. À l'époque, quand le CRTC donnait une licence radio c'était au AM, ou par défaut au FM. Mais les propriétaires ne savaient pas quoi faire avec les stations FM. Il faut aussi savoir que tout le monde n'était pas équipé d'un récepteur FM. Tu n'avais pas la qualité du FM dans ta radio AM. On était vraiment au début, on défrichait...

— MICHEL W DUGUAY

Ce n'était pas évident d'arriver dans ce milieu, alors qu'on n'y était pas préparé. J'arrivais de Hull. À l'époque de mes débuts à CKOI, je faisais des reportages publicitaires en direct d'un commerce. À un moment donné, Guy Aubry m'a fait venir dans son bureau et m'a dit: «Tu commences samedi prochain à 11 h.»

— GUY AUBRY

Comme j'ai dit à W: «Si tu ne viens pas travailler chez nous, je te barre de Montréal!» J'avais la grosse tête, un peu gonflée par la substance à la mode à l'époque!



Michel W Duguay et la montée en puissance de CKOI.

— MICHEL W DUGUAY

Je parlais plus fort que les autres. Ç'a été très mal perçu par beaucoup de vieux auditeurs. J'incarnais la vague du changement de CKOI et j'étais considéré comme un genre de dance rock'n'roll man. J'ai été le premier à avoir ce style-là. Richard Martineau disait: «W Duguay arrive sur sa Harley-Davidson à CKOI, il parle en ondes comme sesmufflers sur la route.» Sauf que je n'ai jamais eu de Harley... Je n'ai jamais eu de moto!

— MARIO LIRETTE

On n'était pas conscients de ce qui arrivait. On était des trippeux, on inventait. On faisait ce qu'on voulait, on mettait la musique qui nous tentait, ou à peu près. On surfait sur une vague. D'ailleurs, le succès de CKMF, c'est un accident: Alain Montpetit n'avait pas mis le bon side du 33 tours! Il a mis une toune disco qui n'avait pas d'affaire là! Le monde s'est mis à nous appeler en disant: «C'est quoi, ça? C'est bon en tabarnac!» Mais c'était une erreur, point final!

Par la suite, Montréal est devenue une plaque tournante de la musique disco. Nos DJ underground, qui trippaient vraiment musique, allaient chercher leurs disques à New York. Ils partaient des week-ends et ramenaient de la nouvelle musique. Ils faisaient jouer ça en ondes et mixaient live. C'étaient des DJ de bar qu'on engageait, et le monde capotait! Il n'y avait pas de barèmes comme aujourd'hui.

Si le disco naît au début des années 1970, ce n'est qu'en 1975 qu'il devient le type de musique le plus populaire. Il tient son nom, vous l'aurez deviné, des établissements où l'on allait danser, les discothèques! Ces dernières populariseront le disco dans toutes les grandes métropoles, de New York à Montréal.

— MICHEL W DUGUAY

Des fois, je retirais des tonnes francophones des ondes, comme du Richard Séguin, parce que je trouvais ça trop braillard. J'ai été suspendu! Chaque chanson francophone était éditée pour ne durer que 90 secondes (avec les fade in et fade out). Nous, on trouvait ça super!

— RICKY DEE

Quand j'étais étudiant à l'UQAM, je me couchais tard, pis j'écoutais W [Duguay] avec mes écouteurs. W travaillait du nuit à CKOI. Je l'écoutais quand je revenais du club Le Taxi, sur Saint-Dominique. C'était LE gros club. Je partageais un appartement avec ma sœur. Elle avait la chambre et moi, le divan-lit. J'écoutais W et j'essayais de le prendre en défaut. Je me disais: «Y est trois heures du matin, un mardi, le gars y fait comment pour être tout le temps tight partout?!» Je ne l'ai jamais pogné. Il opérail la console et faisait un ostie de show. Ç'a été une inspiration. Ça m'a beaucoup motivé.

— MARIO LIRETTE

CKMF est devenu une bombe. On était des artisans. Moi, mon show allait bien parce que j'étais authentique. Tu ne pouvais pas venir jouer dans mon micro pour me dire: «Tu vas faire ci ou ça...» Non! C'est pour ça que je suis toujours là. Parce que je me suis toujours battu contre ceux qui voulaient me dire quoi faire. Crissez-moi patience ou je m'en vais chez nous! Moi, j'ai pas besoin de vous autres dans la vie, je suis icitte parce que j'aime ça! C'est pour ça que je suis là depuis 45 ans. Je ne les ai jamais laissés faire.

— LUCIEN FRANCOEUR

Avec Mario Lirette, j'étais le plus grand transgresseur de toutes les contraintes de radio. Je changeais les tounes, je pouvais enlever Paul Piché pour mettre Jimi Hendrix.

— RICKY DEE

J'arrivais à Montréal. Un de mes cousins m'avait donné un lift parce que c'était l'hiver et que je ne pouvais pas prendre ma moto. J'étais allé me «bummer» une job à CKLM et j'avais été engagé tout de suite. C'était un bon timing, parce que plusieurs animateurs venaient de partir, comme Roch Denis et Alain Montpetit. Les deux casiers vides portaient encore leurs noms.

J'avais mon jacket de CKLM et je croisais Guy A. Lepage à l'UQAM, car je finissais mon bac en même temps que lui. J'ai vu mon manteau et a commencé à me donner de la marde dans le cours. «Maudite radio commerciale... T'es un vendu!» On en est quasiment venus aux coups à la fin d'une classe. Et quelques semaines après, il commençait à CKOI!



Le jeune Ricky Dee à son arrivée à Montréal.



L'équipe de CKMF du début des années 1980.

— MICHEL W DUGUAY

Après ça, j'ai animé le retour à la maison. J'étais en concurrence avec Alain Montpetit, à CKMF. C'est à ce moment-là que CKOI a commencé à monter. CKOI avait 180 000 auditeurs, et Guy [Aubry] avait changé le nom de la station. Quand il a quitté CKOI, Guy prenait des stations AM de Radiomutuel et les faisait passer sur la bande FM. Il a créé le réseau Énergie. Guy Aubry n'a jamais récolté tout le crédit qu'il mérite. Des tranches de 150 000 à 200 000 auditeurs par sondage d'écoute, c'était du jamais-vu. C'était magique! 180 000, 300 000, 650 000, 800 000, un million...

— RICKY DEE

Ricky Dee, c'est Guy Aubry qui m'a donné ce nom-là. Il m'a appelé dans son bureau. C'était mon chum, mais il trouvait

que ça allait trop vite, trop bien. Y a toujours une petite compétition entre les animateurs d'une même station. Il y avait aussi Mario qui était chum avec tout le monde, sinon il fallait que tu surveilles tes arrières. Donc, il a fallu que je me vende à Guy, mon chum. Il a décidé que je m'appellerais désormais Ricky Dee. C'est après ça que les choses ont levé pour moi.

LE GROS CASH

Avec le lent déclin du AM, les stations FM sont rapidement devenues populaires auprès des auditeurs et elles ont changé le son en Amérique du Nord. Pour la première fois, les propriétaires de stations FM gagnaient de l'argent, et les animateurs aussi. Personne ne soupçonnait que ce n'était que le début et que les animateurs récolteraient la gloire et la rançon. En effet, ils feraient tellement de *cash*, en grande partie sous la table, qu'ils en auraient presque trop pour le dépenser.



— MARIO LIRETTE

Après avoir fait ça gratuitement et pour le fun, on s'est mis à «charger» pour aller animer dans les bars. Guy [Aubry] et moi, on s'appelait à quatre heures du matin, dans nos Jaguar, et on se disait: «T'arrives d'où?» «De tel bar, de tel bar...» «T'as fait combien?» «Quatre cents là, quatre cents là... À la pelle.» Il y avait tellement d'argent, on ne savait plus quoi faire avec!

— MICHEL W DUGUAY

Dans le temps, je gagnais 3000 à 4000\$ cash par semaine dans les bars, en plus des 150 000\$ à la radio. Je m'étais fait pogner par le gouvernement et on m'avait dit d'en déclarer 20%. Tout le monde était payé en cash dans les clubs, comme à L'Action, où tous les vendredis il y avait des tirs de camions par des hommes forts. Tu commençais ta soirée dans un endroit, tu étais payé 1200\$, après tu t'en allais ailleurs, tu faisais un autre 500\$, et ainsi de suite... Tu sortais de ton week-end avec plus de 2000\$ dans tes poches.

— GUY AUBRY

Plusieurs animateurs possédaient des parts dans les bars. Je me souviens d'un en particulier, qui rapportait près de 25 000\$ cash par semaine, que l'on partageait entre associés. Notre passe-temps, c'était d'acheter des bagnoles et de dilapider l'oseille...

Une histoire avec Mario Lirette me revient en tête. On avait décidé de se procurer une Jaguar neuve...



Guy Aubry lors d'une soirée disco.

— MONSIEUR X

(Animateur désirant garder cette anecdote anonyme!)

Je ne savais plus où cacher mon argent. Y en avait dans les murs chez moi. J'achetais tout cash. Je sais que l'impôt ne peut théoriquement plus revenir contre moi, mais comme je possède encore beaucoup de choses, je ne peux prendre la chance de te raconter cette portion avec mon nom!

— MARIO LIRETTE

On est allés s'acheter chacun une Jaguar ensemble! Les vendeurs ne nous prenaient pas au sérieux, parce qu'on

«kickait» les pneus! Ça faisait une demi-heure qu'on les kickait quand un des vendeurs a demandé ce qu'on voulait... «Comment ça, qu'est-ce qu'on veut?! On veut en acheter deux! Lui, la brune, pis moi, la grise!» Le vendeur nous a répondu: «Êtes-vous sérieux? Savez-vous combien ça coûte?» «Est-ce qu'on a l'air de niaiser, ostie?!» On n'avait pas le droit de demander le prix, parce que, dans notre gang, celui qui demandait le prix du tab au bar devait payer. Donc, on a dit: «On ne t'a pas demandé le prix! Il veut la brune, je veux la grise. NOW !» Et on a acheté deux «Jague». Mais on avait l'air de deux pouilleux!

Les premières stations de la bande FM appartenaient à des propriétaires indépendants. Il ne s'agissait pas d'entreprises publiques, donc les revenus de cette radio dite commerciale provenaient de la publicité. Si l'on considère que les stations allaient chercher de 50 à 75¢ par auditeur auprès des annonceurs, et qu'on avait affaire à des cotes d'écoute record pour le FM, on comprend facilement pourquoi l'argent coulait à flots...

— GUY AUBRY

On pouvait se le permettre, on faisait du cash.



W Duguay et Francoeur lors des belles années de CKOI.

— LUCIEN FRANCOEUR

C'était fou: à l'époque, on était habillés par les magasins, on mangeait gratis dans les restos, les chars étaient fournis par des concessionnaires. Il n'y a pas d'autres mots pour le dire: c'était le bon temps! T'avais des bonis de 20 000\$ si t'avais un bon sondage à l'automne ou au printemps. On disait qu'on voulait du poulet, pis y avait du poulet qui arrivait, on disait qu'on voulait faire un tour sur une nouvelle moto et elle arrivait devant la station.

Mon salaire de base était de 4 800\$ par semaine, sans compter les bonis. J'avais tout, je rentrais dans les magasins et on me donnait des radios et des chaînes stéréo. C'était l'opulence. On animait dans des discothèques et on était payés des 600\$ en liquide. On avait toujours de la drogue dans les poches, dans les limousines, pis y avait des pitoues partout. Ce sont des affaires qui ne s'expliquent pas, il fallait le vivre, il fallait être là.

— MARIO LIRETTE

J'étais rendu à 800\$ par bar, mais j'en faisais juste un. Celui qui en faisait le plus, c'était Douglas. Il pouvait en faire trois ou quatre à 300\$ par soir. Douglas ne fumait pas, ne buvait pas, ne fourrait pas. Donc, il pouvait arriver avec sa suite, commander une bouteille de champagne et dire «Hello, comment ça va?», et s'en aller. Il n'animait pas. Il pognait le micro cinq minutes, nous on faisait la soirée.

Ça venait avec le sachet de poudre, la limousine, les filles, pis toute. C'était solide. Je me souviens d'être allé animer à Laval dans un bar. Pour sortir de la limousine et monter sur le stage du bar, ça avait pris 20 minutes. Il y avait quatre bodyguards. Aujourd'hui, les stars, ce sont les DJ. À l'époque, c'étaient les animateurs de CKMF. Écoute, j'en ris, parce que ça n'avait aucun bon sens, c'était l'enfer. Notre job, c'était de nous rendre de la limousine jusqu'au stage, animer, retourner à la limousine et rentrer chez nous! On rentrait parfois trois jours après... Je peux te confirmer que ça ne faisait

pas des ménages très heureux.

Ça brassait. C'était party, party, party! Beaucoup plus qu'aujourd'hui. On ne pourrait plus faire le party comme avant, à cause des droits, à cause de l'alcool au volant... Mais à l'époque, ostie, si tu te faisais arrêter avec une bière entre les deux jambes, ils t'en demandaient une gorgée! Je ne veux pas dénigrer le travail des policiers, que je respecte beaucoup, mais c'était comme ça. C'était beaucoup plus permissif dans le temps.

— RICKY DEE

J'étais copropriétaire avec Guy Aubry d'un bar appelé le O'Tooles. Il y avait des line up de fou, c'était Studio 54. Groove Is In The Heart jouait sur les tables tournantes, Strike It Up dans le tapis. J'avais dit à Guy: «Là, on fait du cash.» Moi, j'avais de l'argent dans mes poches à mon 30^e anniversaire, à ne plus savoir quoi en faire. On avait de bonnes idées, c'était un hit, mais on s'était dit qu'on resterait loin de la drogue pis qu'on ne fourrerait pas le staff. Ça ne s'est pas passé comme ça. C'était trop gros. On faisait 104 000\$ par semaine. On faisait du cash, mais y a une gang qui était payée en coke. Je préférais toujours l'argent. Les flics de Laval nous haïssaient. Tous les groupes de bandits étaient chez nous, tout le monde voulait avoir le contrôle de la place et ça devenait difficile à gérer.

— GUY AUBRY

J'ai eu plein d'autos, dont certaines de collection, que je louais ou achetais. Mercedes, Alfa Romeo, Volvo, Jaguar, des petites Morgan... Mais la plus fascinante a été la Maserati bi-turbo, que j'ai eue en 1991. Je tremblais quand j'ai pris le volant. Dans ce temps-là, avec la radio, le resto et le reste, je devais toucher dans les 3000 à 4000\$ par semaine, ce qui était énorme!

— MARIO LIRETTE

On a vécu à 200 milles à l'heure, 7 jours sur 7. Moi, je faisais des 4000 à 5000\$ cash par semaine, pis ça c'était sans ma paye de radio. Pour ma paye de radio, je ne savais même pas combien je gagnais. Je m'en câlissais. De 27 ans jusqu'à mes 45 ans, ça ne m'intéressait pas. Aujourd'hui, je le sais, mais je suis rendu à 68 ans.

C'est surtout quand je me suis rendu compte que j'étais numéro un tout le temps que j'ai dit à mes boss de me payer plus cher que tout le monde. J'étais un flambeur. J'en ai fait de l'argent. Je m'en câlissais. On s'en câlissait... On ne pliait pas nos billets, on sautait dessus. Ça ne rentrait pas dans nos poches. Ce n'était pas important, ça ne l'est toujours pas aujourd'hui.



Devant les célèbres studios de CKOI, rue Gordon, à Verdun.

DROGUE, OUI, OUI, OUI, DROGUE!

J'ai choisi pour le titre de ce chapitre de citer la fameuse chanson de Ringo Rinfret de RBO! Un clin d'œil bien à propos, car tous les gens à qui j'ai parlé lors de mes entrevues ont confirmé que, dans les débuts du FM, les patrons des stations, tout comme les propriétaires de bars, récompensaient leurs animateurs avec de la cocaïne. Avant un party pour célébrer la sortie des sondages, c'était le patron qui offrait la tournée... Il était en effet dans la description des tâches d'un directeur des programmes de demander des fonds au propriétaire d'une station pour acheter d'énormes quantités de cocaïne.

Il faut comprendre que cette drogue avait gagné en popularité dans toutes les grandes métropoles du monde et que les artistes qui en consommaient n'avaient pas l'impression d'avoir affaire à une substance nocive. Ils avaient tout simplement l'impression d'être à l'avant-garde, d'avoir entre les mains un produit qui serait certainement légal dans quelques années. Des humoristes participant aux *Lundis des Ha! Ha!* m'ont raconté la même histoire. Ils s'enfilaient les lignes avec légèreté, sans avoir aucune idée des dommages et des dépendances que cela allait causer.



— MARIO LIRETTE

On en a pris de la coke. Beaucoup de coke. On l'a sniffée, la ligne entre Montréal et Québec.

— MICHEL W DUGUAY

Moi, de la coke, je n'en prenais pas beaucoup, parce que je suis tellement «speedé» à la base. Pour moi, c'étaient deux ou trois lignes, alors que les autres en faisaient cinq ou six.

Note de service sur la consommation de drogue pendant les heures de travail.



— GUY AUBRY

À l'époque, c'était inévitable, tout le monde consommait. Les partys du monde de la radio n'avaient absolument rien à envier à ceux du Studio 54 à New York! C'était partout. C'était gratuit. Il y avait même un code en ondes. L'animateur ouvrait son micro et disait: «C'est le temps que le docteur passe.» Dix minutes plus tard, le pusher arrivait à la station. Il ne se pointait pas juste avec un sachet, mais avec un paquet [de coke]. Pour nous, la poudre, c'était gratos. De la poudre, on n'achetait pas ça!

— MICHEL W DUGUAY

Tout le monde prenait de la drogue à l'époque. Vraiment tout le monde. C'était impossible d'éviter ça quand on allait

dans les clubs. Moi, ce qui m'a sauvé, c'est que j'étais hyperactif. Je ne pouvais même pas fumer de pot, donc je prenais surtout un coup. Plus une petite ligne de coke dans le bureau du boss qui nous la fournissait et nous donnait des caisses de champagne.

Dans ces années de folie collective, tout le monde «faisait le party» ensemble. Un animateur m'a même révélé que certains policiers en service entraient parfois dans les clubs et consommaient avec les clients! Il n'était pas rare non plus de voir des journalistes respectés, des juges, des avocats s'adonner ouvertement à la fête.

La consommation d'alcool et de drogue était quotidienne, mais n'était pas limitée aux bars et aux sorties nocturnes: elle était partout, même à l'intérieur des stations. Plusieurs patrons, aujourd'hui décédés, avaient toujours un miroir sur leur bureau, avec un monticule de coke dessus, comme dans les films. C'était la réalité de tous les jours!

— MARIO LIRETTE

C'était le party tout le temps, c'était une atmosphère festive. Ce n'était pas du travail. On improvisait la radio, on créait la radio. Préparer quoi? Il n'y avait pas de structure. J'étais en ondes à quatre heures, et deux minutes avant j'étais dans l'ascenseur! Ouvre l'ostie de micro, pis on part...

Il y avait des partys de fête, des partys de Noël, des partys de [sondage] BBM... À Montréal, on était vus partout. Il y avait Aubry, Coco Douglas, Alain Montpetit, Roch Denis et moi. Je ne veux pas dénigrer Ricky Dee, mais c'était le bébé. Nous, on était cinq. On était des stars. On était traités comme des stars.



Les animateurs Douglas Leopold et Roch Denis ont pris part à d'innombrables soirées pendant les belles années des disco.

— LUCIEN FRANCOEUR

À cette époque-là, c'était la coke. Tout le monde trouvait ça normal d'en prendre: les producteurs de shows, les producteurs de spectacles, les gens de Radio-Canada... La coke était partout et, dès que tu entrais dans un bureau, les lignes se disposaient devant toi. C'était un monde où t'étais toujours high. Y avait des joints, mais ça on n'en parle pas, c'était de la drogue de bébé. Il n'y avait pas un poste de radio, à Montréal ou à Québec, où il n'y en avait pas. Pis quand tu sortais dans les clubs, quand Lucien Francoeur sortait, la limousine l'attendait avec les cocottes, la dope pis les bouteilles de champagne. Tout ce que je voulais! Ç'a été une époque qui m'a beaucoup gâté et qui m'a donné beaucoup de pouvoir, mais aussi beaucoup de prétention, d'infatuation... Je pouvais faire ce que je voulais, quand je voulais.

J'ai été pendant 12 ans dans un cirque de l'euphorie, de la démesure, le Cirque du Soleil multiplié par mille! C'est l'époque aussi où j'ai découvert que les Québécois m'aimaient. Avant, j'avais besoin de la critique d'un tel ou d'une telle pour me valoriser, mais, là, j'ouvrais le micro à quatre heures, je saluais le monde: «Salut, comment ça va, c'est Francoeur, pis on va faire un show qui rentre dans le tapis!», pis là, bang! bang! bang!

— MARIO LIRETTE

Le frais des folies... S'il faisait beau un après-midi, je disais: «O.K. let's go, on fait une parade!» Il était midi et à

Je juisais des joutes... Si j'juisais beau un après-midi, je disais: «O.K., let's go, on juit une parade!» Il était midi, et à midi et cinq il y avait au moins 500 chars sur le coin René-Lévesque. On est partis de là, pis on est allés jusqu'à Atwater. Après, de Atwater jusqu'à Sainte-Catherine. J'avais un beau Jeep, avec le toit ouvert. Tu connais la légende de Jim Morrison? Celle que tout le monde lui «pitchait» de quoi? Eh ben, Mario Lirette and Jim Morrison, c'était exactly the fucking same [rires]! Le monde me lançait des sachets de... whatever. Si je m'étais fait coller à la fin de la parade, j'en aurais sûrement pris pour 20 ans. J'avais la pharmacie complète sur moi: de la coke, du hasch, du pot, de l'acide, de la mescaline... Le monde était vraiment sur le party. Rien n'était jamais organisé. On a improvisé le succès. On n'avait pas de vision, on inventait sur le tas. Ce qui était ça, c'était ça.

— MICHEL W DUGUAY

J'étais avec un DJ de CKOI qui remixait des disques, des gros hits américains. Ses mix s'étaient rendus à New York, partout aux États-Unis. Donc, on lui a demandé d'aller animer avec moi à Saint-Hyacinthe, dans une roulathèque, et après ça dans un club. Le club, c'était une grosse discothèque, et à côté il y avait un strip-club qui appartenait au même propriétaire. Ce dernier devait peser au moins 400 livres, il portait de grosses bagues, mais il était super fin. Il y avait aussi de la coke qui sortait de partout. Les danseuses venaient se changer et faisaient des lignes à poil.

Le gars nous a remerciés, avant de nous demander de venir animer dans son strip-club. On n'avait pas le droit: c'était un règlement, pas de bar de danseuses, et c'était très sévère. Il m'a donc demandé de juste venir dire un petit bonjour à tout le monde. On a dit oui et on a fait une ligne avant de partir. Le DJ n'était pas un gros preneur de drogue et moi non plus. Et là, on s'est regardés, les yeux ronds: on était complètement, mais complètement stoned. Quand je suis arrivé chez moi plus tard, ma femme m'a regardé et m'a dit: «Coudonc, qu'est-ce que t'as?»

— MARIO LIRETTE

Alain Montpetit et moi, on partait avec la sacoche ben pleine entre Montréal et Saint-Sauveur, et on s'arrêtait à toutes les lumières pour sniffer! Alain avait des troubles avec sa femme, il m'a appelé et je lui ai dit: «J viens de m'acheter une Jague, ostie, viens voir! Je te pogne sur le coin de Papineau pis René-Lévesque, pis j'te la fais essayer!» Je l'ai ramené chez lui 72 heures plus tard!

Quand Alain Montpetit et moi entrions dans une discothèque pleine, pis qu'en plus on ne travaillait pas, c'était comme si Michael Jackson arrivait dans une garderie [rires]. Ils nous plaçaient dans un endroit privé, en haut, et on avait tout ce qu'on voulait. Cette fois-là, on est sortis de là à 7 h du matin, et Montpetit animait Protocole à 8 h, à Longueuil, devant les conseillers municipaux. J'étais là avec lui, pis il était droit comme un chêne. Moi, je suis pareil. On est de cette race. On peut foirer pendant 48 heures, et même plus, être complètement gelés, tomber endormis à terre, mais si le call est à 8 h, on va être là à 8 h. Il m'a avoué ce matin-là: «Je ne me souviens pas de ce que je viens de dire.» Mais il était là. C'était une machine. On était des machines. Pas tuables. Aujourd'hui, un petit jeune, tu lui donnes 20 shooters, pis il se lève plus pendant des jours. Nous autres, on prenait les shooters, une bière pour se replacer, pis on était au micro. Je n'ai pas manqué une journée à cause de l'alcool. Jamais. J'ai fait des shows un peu soûl, comme tout le monde, mais j'étais toujours présent.

— RICKY DEE

Une fois, je suis allé remplacer Guy Aubry qui voulait que j'aille faire la money machine à sa place pour 350\$ de l'heure. Guy était très indépendant, il faisait beaucoup d'argent. Pis s'il se pétait la face un soir, il n'avait pas envie de faire l'animation dans le club le lendemain, souvent parce qu'il préférait rester avec la fille qu'il avait rencontrée la veille.

Donc, j'arrive à la discothèque, j'entre dans le bureau et il y a un magazine ouvert à la page centrale. Le proprio soulève le magazine et il y a une pyramide de poudre en dessous. Il me dit: «Comment tu veux être payé, en poudre ou en cash?» Je lui réponds: «Écoute, moi, c'est le cash, parce que je fais ce que je veux avec le cash!» Je ne voulais pas qu'on sache que je buvais de la Coors Light, de la Sambuca et beaucoup de saké. Je voulais que les gens en sachent le moins possible sur moi. Je ne faisais pas de «patente» avec les gens que je ne connaissais pas et en qui je n'avais pas confiance. Les gars respectaient ça.

Le proprio aurait aimé qu'on reste après notre animation, pis c'est sûr que j'aurais fait le clown au micro si j'avais été super allumé, mais j'essayais de garder ça le plus straight possible. Je commençais à 11 h 30 et je finissais à 1 h. Quand c'était fini, je crissais mon camp. Et je pense que c'est comme ça qu'il fallait que ça marche. Il fallait des balises. Je suis fier de ça. Je n'ai jamais fait de gaffe, j'ai toujours bien représenté la station. Je n'ai jamais profité des filles finies, je n'ai jamais eu d'histoires avec des clientes, je n'ai jamais travaillé drogué, je n'ai jamais eu de problèmes. J'étais le gars

qui finissait à 2 h du matin et qui se sauvait quand sa job était finie. Il fallait le faire.

— MARIO LIRETTE

On était des bons vivants, des vrais rebelles. C'était tout un rodéo. Et nous, on était les cowboys de la radio. Ç'a duré cinq ou six ans. En tabarnac!

— LUCIEN FRANCOEUR

Très souvent, je ne rentrais pas le lundi parce que j'étais encore sur le party qui avait commencé le vendredi. Le party se déroulait au motel Idéal, au motel Chablis et dans des appartements avec ben du monde qui m'aimait... De là, j'écoutais mon show pour voir qui me remplaçait.

— ÉRIC NOLIN

J'ai pogné le retour à la maison à CKOI grâce à Lucien Francoeur. Il était parti sur un trip d'aller coucher au motel Idéal, pis il a juste oublié d'avertir la direction qu'il ne rentrerait pas pendant deux jours d'affilée. Le lundi suivant, après une énorme chicane entre lui et le boss, Lucien est venu me voir en disant: «Ostie, Nonol, j'ai eu du fun! Vive le motel Idéal!» Finalement, il a perdu sa job, et c'est moi qui l'ai récupérée pas longtemps après.

— LUCIEN FRANCOEUR

Fin des années 1980, mon boss me convoquait le mardi pour me chicaner, mais en même temps ça faisait parler toute la ville. Des fois, je ne savais même pas où j'étais. Une limousine venait me chercher et me ramenait chez nous pour qu'au moins je fasse le show du mardi. J'ai eu du fun, j'ai été rebelle. Presque tout le monde m'aimait. Le boss, lui, trouvait que j'exagérais, mais en même temps j'étais l'animateur numéro un dans toute la province de Québec. Brathwaite, avant qu'il pogne des cotes d'écoute, ça lui a pris quatre sondages. Il n'était pas capable de parler devant un micro. C'est moi qui «runnais» CKOI. Faque le boss me grondait, mais y était quand même curieux de savoir ce que j'avais fait de mon week-end. Il me demandait: «Coudonc, quessé t'as fait? Conte-moi pourquoi t'es pas rentré!» Je gardais ma job parce que ça prenait quelqu'un qui parlait au monde comme le monde parle pour vrai dans la vie.

— ÉRIC NOLIN

C'est arrivé à deux reprises qu'une animatrice parte sur un trip et qu'elle oublie de rentrer à Québec. À l'époque, préparer une émission de radio se faisait à la mitaine. Tu lisais les journaux, tu photocopiais les articles dont tu voulais parler ou tu tentais de les écrire sur un TRS-80 avec un écran noir et blanc recouvert d'un film transparent vert... Je me demandais justement à quel moment ma vue avait commencé à baisser et je crois que je vais blâmer ce vieil ordi. Donc, quand 90 minutes avant l'émission on n'avait pas de nouvelles de l'animatrice, le drapeau rouge se levait tranquillement, et 45 minutes avant, on était en mode solution de rechange. Mon boss m'appelait en catastrophe, 30 minutes avant l'émission, et je restais à... 30 minutes de la station. De plus, j'avais 17 ans et je travaillais déjà dans les bars, donc je me couchais souvent vers 5 h du matin. À jeun, car je détestais le goût de l'alcool. Donc fatigué, mais j'étais tout le temps heureux de rentrer à la radio. Par contre, c'étaient pas les meilleurs shows, pas les mieux préparés, disons. J'ai vraiment appris sur le tas et j'en avais besoin.

Je ne vous apprendrai peut-être rien en disant que la plupart des bars de certains quartiers de Montréal et de Québec appartenaient au crime organisé. À l'époque, il était donc avantageux de payer les animateurs en argent comptant, ce qui permettait de le blanchir facilement, ou encore avec de la drogue, car les proprios disposaient de ressources inépuisables.

— RICKY DEE

Je me rappelle une histoire dans un bar... Il était deux heures moins quart et il y avait un vendeur dans la place, un ami qu'on va appeler André... À l'époque, c'étaient les Italiens qui dirigeaient Saint-Laurent. Ils en menaient large sur

l'héroïne, c'était heavy ! André, lui, faisait ça juste pour ramasser une pile de cash et faire le tour du monde. Il ne sniffait pas son profit. C'était toujours clean. Donc, quand j'arrivais à 2 h, que j'étais fatigué de ma route pis que je voulais me crinquer jusqu'à 3 h, il me donnait son petit sac perso. J'allais ensuite dans les toilettes pour faire une petite craquouille, pis après ça, je pouvais danser sur les tounes disco ou les autres bombes du club Business... À trois heures moins dix, ils allumaient toutes les lumières, pis je sacrais mon camp.

André avait un toujours un stash, avec je ne sais pas combien de grammes de poudre. Il ne voulait pas rentrer au Business avec sa petite mannequin pis son sac de poudre... Faque, il me donnait son sac et on le mettait dans le coffre de ma Jaguar. Je lui donnais des lifts, il habitait à côté de chez nous, et souvent le sac restait dans le coffre. On ne travaillait pas le lundi ni le mardi, donc je retrouvais André seulement le mercredi avec le stash encore dans mon char. J'oubliais presque que je me promenais avec des kilos de poudre dans ma voiture. Si je m'étais fait arrêter, la grosse Jaguar, les cheveux longs...

— MARIO LIRETTE

Je me rappelle une brosse qui a mal fini. Je me suis fait défoncer ma Jague un soir quand j'étais dans un bar. Je venais de l'acheter, elle était neuve. Quand je suis sorti du bar à quatre heures du matin, les quatre pneus étaient crevés, pis c'était écrit «fuck you» sur le coffre. J'ai jamais su pourquoi. J'avais rien fait. J'avais pas «cruisé» de filles, j'avais écœuré personne. J'ai jamais su. J'étais juste en tabarnac.

Ce matin-là, je suis rentré chez nous à 5 h et j'ai dit à ma femme: «Je suis écœuré, j'en ai plein le cul! Je suis tanné, je décrisse. Je m'en vais à l'aéroport, je prends un avion pour je sais pas où, je m'en crisse! T'embarques-tu? T'as 20 minutes!» Elle a fait sa valise, mis des couches dedans, pogné le petit, pis elle m'a suivi. J'ai laissé le char dans le parking de Dorval, les quatre portières ouvertes. Je suis allé à un comptoir et j'ai demandé: «Le prochain avion qui décâlisse d'icitte, c'est où?» Je portais un petit coat, pas de chemise. J'étais en bedaine. La fille m'a dit: «Êtes-vous sérieux?» Pis moi: «J'ai-tu l'air de faire des farces?!» Finalement, on s'est ramassés à Tampa.

Quand j'ai dessoûlé, vers 10 ou 11 h du matin, je me suis dit: «Quessé que j'fais icitte?!» En plus, j'étais censé être en studio parce que j'avais un spot télé à faire. C'était moins drôle! Je les ai appelés et j'ai dit: «Excusez, c'est parce que je suis à Tampa! Je reviens demain.» C'étaient toujours des affaires de même. J'ai pas de boutte. Pis si je décide que je m'en vais, je m'en vais.

— LUCIEN FRANCOEUR

À un moment donné, j'avais fait le party tout le week-end. Je faisais une intervention en ondes, pis après je vomissais dans la poubelle à côté. François Léveillé, l'humoriste avec qui je travaillais, y capotait, tout pépère avec sa pipe et son veston. Il était tranquille comme gars, pis là il voyait l'animateur vomir entre ses interventions...! Mais tsé, c'était le party. Des années après, mon boss m'a dit: «Tsé, Lucien, quand t'es parti, la radio a commencé à changer. T'as été celui qui a animé les 10 dernières grandes années de radio, de folie, du bordel, de la camaraderie, de la fraternité, du party. C'est certain que tu m'en as fait arracher, mais quand j'y pense, ça m'a fait vivre l'âge d'or de la radio FM.»

— RICKY DEE

Je n'ai pas fait de poudre depuis des décennies, mais si je veux le même buzz, j'ai juste à prendre un café. Là, je bois du décaféiné, parce que si j'en prenais un vrai, oublie ça, mon gars... Caféine, nicotine... Je ne peux plus, je me mets à shaker comme une feuille, ça ne me fait vraiment plus. Tant mieux, parce que ç'a été un problème pour beaucoup de gars. On faisait souvent des blagues en prenant la voix de Guy et en l'imitant: «Non, mais, dans les années 1980, la coke était-tu assez bonne!»

— ÉRIC NOLIN

Il y a une rumeur qui court selon laquelle, quand ils ont fermé le 211 de la rue Gordon [CKOI], ils ont trouvé de la cocaïne, du pot et des sachets illégaux dans l'entretroit.

SEXE ET CONFIDENCES

C'était toujours la fête en studio, à une époque où la sexualité était très présente — l'amour libre, les multiples partenaires, les orgies, etc. C'était une période de promiscuité sexuelle associée au mouvement de contre-culture né à la fin des années 1960 et qui s'est terminée, pour plusieurs, à l'apparition du sida.

On m'a raconté des histoires hallucinantes, par exemple celle d'un animateur que je ne nommerai pas, qui a été confronté en studio par sa femme qui le cherchait partout parce qu'il n'était pas rentré depuis quelques jours. Heureusement pour lui, il n'était pas avec l'une de ses maîtresses! D'autres anecdotes sont encore plus intenses: il y a souvent eu des partouzes dans les studios de radio, surtout lors des fameux partys de sondage, ces fêtes pour célébrer les résultats des cotes d'écoute!



— MICHEL W DUGUAY

Un mois après mes débuts à la radio la nuit, une auditrice appelle et me demande si elle peut venir en studio. La fille arrive donc, un peu finie, et pas longtemps après elle va aux toilettes. Au bout de quatre ou cinq minutes, je commence à m'inquiéter. Je sors du studio et je traverse la grande salle où je la trouve étendue par terre, la bouche ouverte. Elle ne bouge plus! Je me dis: «O.K., elle est morte, c'est terminé pour moi à Montréal.» Je vois déjà apparaître Claude Poirier, lui qui nous appelait tout le temps «la gang de pouilleux» ou «les drogués, en bas, à CKOI».

CKOI était très mal vu par CKVL. Serge Bélair nous haïssait comme la mort. En fait, ils nous détestaient tous, sauf Gilles Proulx qui faisait son éditorial à CKOI. Poirier a seulement commencé à nous aimer quand il faisait des interventions au morning show avec Brathwaite. Tout à coup, on n'était plus des freaks, on était des «porteurs» de valises.

Donc, la fille s'était évanouie, et je l'ai réanimée ou elle s'est réveillée toute seule, je ne m'en souviens plus. Elle avait eu une crise d'épilepsie. Elle semblait un peu droguée, mais pas trop. J'ai appelé un taxi, j'ai vidé mes poches et j'ai donné tout l'argent que j'avais au chauffeur. Je lui ai dit que je pouvais lui donner des cadeaux, l'envoyer dans le Sud. Je lui ai dit: «Amène-la le plus loin possible!»

— MONSIEUR X

(Animateur désirant garder cette anecdote anonyme!)

Il y avait aussi des «copines». Plusieurs filles venaient nous voir en studio pour nous faire des gâteries sous la table. Le but était de jouir quand on était en ondes, en train de présenter une chanson, sans que ça paraisse!

— MARIO LIRETTE

On avait de la facilité avec les femmes. Il y en avait même souvent plusieurs en même temps. J'ai d'ailleurs une bonne anecdote à te conter... Il y avait une émission à CKMF à l'époque, qui s'intitulait Cœur à cœur. On y passait juste des slows et ça marchait en ostie. Les madames aimaient beaucoup ça! Elles attendaient jusqu'à huit heures pour écouter la grosse voix de l'animateur dans le micro. Il fumait toujours cinq joints avant d'arriver en ondes. Personne ne sait ça, mais il était gelé comme une balle tous les soirs. Il ne pouvait pas travailler à jeun. Sa voix créait toute une image autour de lui, mais il ne fallait pas que tu le voies en personne, parce que ça pétait un peu ta balloune!

Un soir, j'ai ramassé deux filles, et il était là. Je lui ai dit: «Viens-t'en avec nous autres, on fait un party!» Il faisait beaucoup de «EEEE» [imitation d'une grosse voix], c'était un gars de FM. Pendant la partouze, une des filles lui a demandé de lui faire une gâterie en utilisant les basses fréquences de sa voix... EEEE! Il l'a fait, pis elle était contente. C'est resté longtemps un running gag. Il fumait vraiment cinq pétards avant d'aller en ondes, d'où la voix! EEEE! [rires]

— MICHEL W DUGUAY

Je ne sais pas si ça peut se raconter... Mais bon, si tu veux tout savoir, il y avait parmi les animateurs des méchants «fuckés». Je me souviens d'un gars en particulier. Son fantasme, c'était qu'une inconnue lui fasse une fellation pendant qu'il parlait à la radio. Il aimait aussi être tout nu en ondes. La première fois qu'on a atteint le cap des 500 000 auditeurs, on ne le trouvait nulle part. On faisait un spectacle et tout le monde était présenté à la foule. Quand ç'a été son tour, il n'est jamais venu sur scène. On l'a finalement retrouvé backstage, derrière le rideau. Il était tout nu et je vous laisse deviner ce qui se passait là...

La radio a longtemps été un milieu masculin et macho. On m'a même raconté que les voix féminines n'étaient pas les bienvenues au début du FM, que les femmes étaient souvent reléguées à des rôles plutôt accessoires. C'était bien avant le #metoo, avant la montée du féminisme, avant que les femmes prennent de plus en plus brillamment leur place sur les ondes radiophoniques. Aujourd'hui, on ne compte plus les exemples de réussites exceptionnelles : Suzanne Lévesque, Véronique Cloutier, Nadia Bilodeau, Julie Bélanger, Annie Lessard, Nathalie St-Pierre, Marie-Josée Gauvin, Marie-Élaine Proulx, Claudine Prévost, Julibou, Mélanie Maynard, sans parler de Thérèse Parisien, Mitsou, Joanne Boivin... Je pourrais faire une liste de dizaines de noms!

— GUY AUBRY

Si tu me demandes quel party de sondage a le plus dérapé, je vais te répondre honnêtement... je ne m'en souviens plus! Des fois, je ne sais plus si c'est la vérité, si c'est vrai ou si j'ai vu ça dans un film [rires] ...

— MONSIEUR X

(Animateur désirant garder cette anecdote anonyme!)

Je participais à des orgies. Elles avaient lieu n'importe où! Dans des spas, des maisons privées. Tout le monde couchait avec tout le monde. Quatre filles, quatre gars. C'était très permissif à l'époque. C'était avant le sida, avant 1982, avant Cary Grant. Quand on a appris l'existence du sida, on a tous arrêté. Tout le monde a eu peur! T'arrêtes de fourrer, pis là, t'as peur parce que tu dois aller passer des tests... Et tu ne connais pas les résultats tout de suite, tu dois attendre six mois.

— GUY AUBRY

Plusieurs de mes amis sont morts du sida, mais, à l'époque, c'étaient surtout des homosexuels. On ne baisait plus, on ne dormait plus, pis on surveillait ceux qui ne se faisaient pas tester. C'était la panique totale. À partir de ce moment-là, on a dû mettre des condoms. Et moi, en bon père de famille, j'ai lancé une campagne à la radio. C'était, je pense, la première pour les condoms.

— ÉRIC NOLIN

En début de carrière, dans les partys BBM au 93, j'avais 16 ans et je venais de faire l'amour pour la première fois avec ma copine. En tout cas, j'étais vraiment innocent. Pendant le party, je suis dans le master en train de jaser avec François Toupin, quand un animateur vient me dire qu'il y a un concours de pipes dans le studio de production, en bas. Moi, je lui réponds: «Ah non, désolé, t'es ben fin, mais je ne fume pas!» À 16 ans, en 1986, le mot «pipe» n'était pas très clair dans ma tête.

— MICHEL W DUGUAY

Ça arrivait souvent que des filles appellent, surtout quand il y avait une longue toune, genre du Pink Floyd. Quand un disque jouait au complet, c'était parce que l'animateur était avec une fille dans le studio. Donc, dès qu'on entendait 10 ou 15 minutes de musique du même artiste, on savait ce qui se passait. Même les animatrices de l'époque pouvaient être avec des gars, ou même avec des filles, des fois.

— LUCIEN FRANCOEUR

C'est une des choses les plus incroyables que j'ai vues: une fille est arrivée en ondes, elle est entrée dans le master et s'est mise toute nue. Tout le monde capotait, on se demandait ce qui se passait, pis là, moi, j'ai dit: «C'est la jouissance musicale de Montréal!»

LE RÊVE TOURNE AU CAUCHEMAR

Il était inévitable que, un jour, les animateurs ayant un tel train de vie frappent un mur. Dans certains cas, une overdose quasi fatale les a incités à cesser de consommer. Pour d'autres, l'alcool était devenu le principal problème. Il y a plusieurs histoires tristes, des carrières se sont terminées abruptement, et certains n'en sont pas sortis vivants. Le plus célèbre d'entre eux est Alain Montpetit.

Alain Montpetit avait été engagé à CKGM au début des années 1970, à Montréal, avant de passer à CKMF, qui s'orientait vers la musique disco. Aussi animateur à la télé, il comptait parmi les personnalités les plus populaires du début des années 1980. Le public l'adulait: il était considéré comme un homme parfait. Poli, s'exprimant dans un français impeccable, bel homme, il semblait n'avoir aucun défaut. La réalité était tout autre.

En 1982, une jeune mannequin, Marie-Josée Saint-Antoine, est retrouvée morte dans son appartement de Manhattan poignardée à plusieurs reprises. Le meurtrier avait débranché le téléphone et pris soin de refermer la porte derrière lui.

Pendant des semaines, les policiers ont interrogé des mannequins, des photographes, des voisins et des amis de la jeune femme. Les soupçons et les pistes convergeaient vers Alain Montpetit, son ancien amoureux. Cependant, les policiers ne seront jamais en mesure de l'accuser, car ce dernier avait un solide alibi, fourni par sa nouvelle petite amie.

Près de 20 ans plus tard, en décembre 2001, la police de New York a annoncé qu'il y avait du nouveau dans l'affaire Saint-Antoine. En effet, l'ancienne petite amie de Montpetit a avoué qu'elle avait menti, à l'époque, en soutenant qu'il était avec elle la nuit du meurtre. Elle avait fait cela par amour pour lui. C'est ainsi que Montpetit est devenu le suspect principal et que, plus tard, il a été formellement accusé d'avoir tué la jeune femme de 24 ans.

Malheureusement, il n'y aura jamais de justice pour Marie-Josée Saint-Antoine, puisque Montpetit a été retrouvé mort d'une overdose, le 10 juin 1987, dans sa chambre d'hôtel à Washington, soit cinq ans après le meurtre.

© © ©

— GUY AUBRY

Alain Montpetit était le plus talentueux d'entre nous. Il était beau et tellement bon. Il aurait pu avoir une très grande carrière américaine, car il était parfaitement bilingue. C'était mon ami, mais il avait des problèmes dans la boîte à poux. Quand tu ajoutes à ça tant de coke, les problèmes s'aggravent.



Alain Montpetit.

— MICHEL W DUGUAY

Alain Montpetit, c'était Monsieur Radio-Télévision, à l'époque. Parfaitement bilingue, il a aussi travaillé en anglais à New York. On l'a décrit comme un animateur extrêmement talentueux, mais qui avait un énorme problème de consommation.

— MARIO LIRETTE

Alain est mort à Washington... Il m'a emprunté 20 piastres avant de partir. On gagnait beaucoup d'argent, mais il m'a emprunté 20 piastres. J'étais proche de lui. Ce n'était pas le premier qui se suicidait dans ma gang de chums. En fait, ce n'est pas clair si c'était un suicide... Personne le sait. C'est difficile de comprendre ce qui s'est passé. Moi, j'ai du mal à croire qu'il se soit suicidé. Je pense qu'il a fait une overdose et que c'était un accident. Il n'a pas laissé de mot, mais je crois qu'il était dans une dépression profonde.

Alain ne parlait pas beaucoup de sa vie privée. Il avait grandi dans un climat de rectitude. Son grand-père n'était pas n'importe qui: c'était Édouard Montpetit, le fondateur de la faculté des sciences sociales de l'Université de Montréal. Alain était le mouton noir. Il se battait contre l'image qu'il projetait dans sa famille. J'ai l'impression qu'il était torturé, mais ça ne paraissait pas parce que c'était un gars brillant qui maîtrisait ses émotions.

Il s'est marié avec une anglophone; on ne la connaissait pas. On ne savait rien de sa vie privée. C'était une vedette. Il faisait de la radio et de la télé au canal 10. Sa femme ne regardait pas le canal 10. J'essaie d'imaginer sa vie; ça ne devait pas être évident. Quand tu rentres chez toi et que tu dis: «J'ai enregistré un reportage au canal 10», pis que ta femme n'a aucune idée de ce que tu racontes... Mais qui suis-je pour parler de la vie privée d'Alain? C'était un gars intelligent, articulé, un passionné de son métier. Pis quand ça bouillait un peu trop, il s'évadait. Il avait une maîtresse à Washington.

Quand il est mort, il portait probablement un lourd secret: l'histoire de la fille à New York. Douglas l'avait dénoncé; il semblait être au courant de certaines choses. Alain l'a poursuivi pour diffamation et Douglas a perdu. Pourtant, l'histoire a fini par révéler qu'Alain était impliqué dans ce fameux meurtre. Tout ça mis ensemble. Il y avait sa femme, il y avait son métier, il y avait l'histoire du mannequin à New York. C'était lourd. C'est pour ça qu'on dit qu'il s'est suicidé. Moi, je ne le crois pas. Il m'a emprunté 20 piastres avant de partir! S'il avait voulu aller se suicider, je ne pense pas qu'il m'aurait emprunté une cenne! Ce n'est pas sérieux ce que je te dis là, mais c'est quand même une idée qui me revient souvent. Selon moi, c'était un accident.

Nous parlerons sous peu de Douglas «Coco» Léopold, un collègue qu'Alain Montpetit a poursuivi en justice après qu'il eut proclamé sur les ondes qu'Alain était responsable du meurtre de Marie-Josée Saint-Antoine. Imaginez l'ambiance dans la station! L'affaire s'est réglée à l'amiable, mais on présume que, avec ses nombreux contacts, Douglas devait connaître la vérité.

— MICHEL W DUGUAY

L'époque de la grosse drogue, c'était vraiment celle d'Alain Montpetit. Claude Poirier a été le premier à dire qu'Alain avait tué la mannequin. C'était le fils du juge André Montpetit, un beau grand garçon talentueux, une voix parfaite, bilingue. Il avait été aussi correspondant de guerre au Vietnam, je crois. Il avait des flashes du Vietnam.

— RICKY DEE

Alain a été retrouvé mort dans un hôtel à Washington. D'habitude, la coke était bonne à Washington, mais ils étaient une gang à avoir pogné une mauvaise batch... Lui, son cœur a pété à cause de cette mauvaise coke-là. Ce n'était pas un suicide, mais il aurait eu intérêt à se suicider, parce qu'il a été reconnu coupable d'avoir poignardé la jeune Marie-Josée Saint-Antoine, qui était par ailleurs ma petite cousine. Quand tu regardes le film Funkytown, avec Patrick Huard pour qui j'ai un immense respect, il faut que tu multiplies par trois tout ce que tu vois. Trois fois plus de drogue, trois fois plus de cul, trois fois plus de monde dans le club et trois fois plus de Jaguar dans le parking de CKMF.



Avec la disparition d'Alain, la grille des programmes a bougé. Je me souviens quand mon téléphone a sonné et qu'Aubry m'a dit: «Peux-tu remplacer Alain, il ne va pas bien.» Montpetit, avant de péter, ça faisait pitié. Je suis rentré et j'ai entendu Guy qui était en train de suspendre Alain. Il lui disait d'aller en désintox, mais Alain ne voulait pas. À la place, il s'est «booké» un avion, pis il est parti à Washington se péter la face toute la fin de semaine. Plusieurs personnes ont profité de lui, de ses largesses et de son argent. Plusieurs pas bons voulaient aussi profiter de ses contacts dans les bars.

Un jour, j'arrive à la station, parce que je travaille après Alain, et il me dit: «Rick, je peux te demander un service?» Il me confie qu'il vient de s'acheter une Jaguar, mais qu'elle n'est pas dans le parking à côté des autres, celles de Mario [Lirette] et de Guy [Aubry]. Alain ne se souvient pas où il l'a garée la veille. Il me demande donc de lui prêter mon autc pour qu'il aille faire la tournée des parkings du centre-ville. Il n'a jamais retrouvé sa Jaguar et, moi, je n'ai plus jamais revu Alain.

— MARIO LIRETTE

Sa fameuse maîtresse de Washington, je l'ai vue à CKMF, une semaine après la mort d'Alain. Je n'ai jamais dit ça à personne. C'est un scoop! Elle était dans le bureau des boss. La porte était entrouverte. J'ai su plus tard qu'elle était venue demander de l'argent pour fermer sa gueule. La station de radio n'a jamais donné suite à cette histoire, parce que la fille n'avait pas vraiment de poids. J'imagine que c'était une pauvre fille. Ça n'aurait pas tenu longtemps en cour. Pas de crédibilité, probablement une prostituée. Elle a dit: «Moi, je sais ce qui s'est passé, et vous allez me donner 5 000 piastres, sinon j'avertis tout le monde.» Ils ont répondu: «Avertis qui tu veux!» Personne ne savait rien avant que cette femme-là vienne à Montréal pour tenter de faire chanter CKMF. Je crois qu'elle aurait sûrement pu dire si c'était un suicide, un meurtre ou une overdose. Elle aurait pu révéler plein de choses. Alain lui avait sans doute confié des secrets. Savait-elle qu'il était un meurtrier?

— RICKY DEE

Un vendredi soir, j'avais animé dans une discothèque de Valleyfield et j'attendais dans le bureau pour me faire payer, et probablement pour faire une petite craquouille pour me remonter, parce que je voulais aller chercher une fille sur le chemin du retour. Faque j'étais sur un buzz, et ç'a cogné à la porte du bureau. Le patron a disposé un magazine sur la coke, tout était beau, pis là, un gars est entré et nous a annoncé qu'Alain Montpetit avait été retrouvé mort à Washington. Ç'a vraiment pété mon buzz. Je suis rentré à Montréal et je suis allé au Diamond Club. Aubry faisait un spécial Montpeti en ondes. Tout le monde était atterré. Je me souviens d'être sorti par la porte arrière du club, qui donnait sur le stationnement, pis je me suis assis et j'ai braillé. Je pense que c'est la dernière fois que j'ai braillé comme un petit bébé.

— GUY AUBRY

Quand Alain est mort, en 1987, j'ai dû faire le deuil d'un ami. Puis, quand la police de New York a annoncé ses nouvelles conclusions, en 2002, j'ai dû faire le deuil d'un assassin.

— MARIO LIRETTE

J'ai fait une sorte de dépression. Mais, moi, une dépression, je ne savais pas ce que c'était. Quand j'y repense, je me dis que ça devait être ça. Je suis allé voir les patrons, j'ai dit: «Là, ça marche p'us, j'ai p'us de fun, je m'en vais.» Ils m'ont dit: «Voyons, tu peux pas faire ça.» Mon show marchait, je leur faisais gagner beaucoup d'argent, faque ils m'ont payé l'avion pour la Californie pendant un an. J'ai acheté une maison là-bas, à Santa Barbara; un mobile home, avec mon chum. Et je voyageais... Je prenais l'avion pour Montréal tous les vendredis, j'allais à mon bar, La Place à Mario, qui marchait full pin, pis j'animais. Le samedi, je faisais mon show de midi à 4 h, puis j'enregistrais mon émission du lendemain. Le dimanche, j'étais à l'aéroport et je retournais en Californie. J'ai fait ça pendant un an. J'étais chum avec toutes les hôtesses de l'air. Elles me donnaient mon cognac, pis je passais le vol en arrière avec elles.

— MICHEL W DUGUAY

Un autre drame, c'est Martin Auclair, un autre beau grand garçon talentueux. On avait dû l'enlever des ondes un peu avant, parce qu'il se shootait à l'héroïne en studio, à 5 h, un samedi... Il a «scrapé» des chars, des ski-doo, un mobile de CKOI... Il a volé des skis, des clubs de golf... Il a bousillé deux chambres d'hôtel avec un extincteur...

Un jour, il a pris le tuyau de l'aspirateur central de CKOI, l'a mis autour de son cou, et il a dit: «Ça, c'est le boa de la mort.» Il est allé chez sa tante, à Ville Mont-Royal, a branché le tuyau sur le pot d'échappement de la voiture, une Cadillac, et il est mort dans son garage.

COCO DOUGLAS

Douglas «Coco» Léopold a été un personnage marquant de la radio des années 1980. Il avait étudié les sciences politiques et la musique à l'Université McGill et à La Sorbonne. À Montréal, il a travaillé dans les relations publiques, notamment pour les Grands Ballets canadiens.

Son premier contact professionnel avec le disco a été la promotion d'une chaîne internationale de discothèques, Régine. Il a par la suite animé une émission à CKMF, de 1979 à 1988. Il a subséquemment déménagé à Los Angeles pour travailler aux parcs thématiques de Universal Studios.

Douglas Léopold était homosexuel et il a reçu son surnom à cause de l'habitude qu'il avait de ponctuer ses phrases du mot «coco». Il faisait partie de la jet-set, bien sûr grâce à son argent et à son extravagance, mais aussi parce qu'il faisait preuve de bon goût et de classe. Il ne fumait pas, ne buvait pas et ne prenait pas de drogue. Il est mort du sida le 6 avril 1993, à Los Angeles.



Coco Douglas.

— MARIO LIRETTE

Douglas était un personnage formidable. C'était un genre de fou, mais brillant. Il parlait cinq langues, il venait d'une famille juive qui n'a pas compris ce qu'il faisait. Sa mère était une aristocrate qui vivait au Japon, une grande dame. Il avait un frère aîné. Sa famille ne s'intéressait pas à lui, parce qu'il faisait carrière en français. Lors de la cérémonie funéraire à la synagogue, on a tous dû porter la kippa; on appelle ça des accommodements raisonnables! Je me souviens des paroles que son frère a prononcées devant l'assemblée: «Pendant des années, nous ne savions pas ce que Douglas faisait, et finalement nous avons compris qu'il était un communicateur.»

Je suis allé avec Douglas au Maroc. Au beau milieu du désert est arrivé un car de touristes italiens, et il s'est mis à converser avec eux dans leur langue. Il parlait à tout le monde, aux Français, aux Allemands, aux Italiens, aux Anglais... C'était un électron libre. Très brillant. Il ne fumait pas, ne buvait pas, ne prenait pas de drogue; le lundi, il nous «dumpait» tout son stock de la fin de semaine. Il disait: «Tiens, coco, j'ai reçu ça et je n'en veux pas.» Il nous donnait tout, à Guy, à Alain et à moi. Du hasch, du pot, de la coke. Il était très désordonné. Moi, j'arrivais à la station après lui, et le studio était tout à l'envers! J'allais voir mon boss pis je disais: «Câlisse! Qu'y se ramasse!» Mais c'était un personnage formidable. J'ai toujours beaucoup apprécié son génie, son intelligence.

— GUY AUBRY

Les balbutiements à CKMF, qui était la radio classique avant CJMS-FM, étaient épiques, parce que nous diffusions un style de musique inconnu. Certaines autres radios reprenaient des hits connus, bien sûr, mais Alain [Montpetit] avait développé quelque chose, avec Douglas, en plus de ses éditoriaux croustillants et graves. Coco était le gars le plus branché en ville, il connaissait tous les potins. Il avait des informateurs partout. C'était devenu un segment incontournable. La folie! Tu pissais et tu pleurais de rire!

Douglas était plus que connecté. Un jour, il m'a montré son book. Il avait le numéro de nombreuses grandes stars américaines. On était en avion, on s'en allait à Londres, j'étais avec deux ti-culs, en avant, et là il m'a dit: «Viens me rejoindre en première classe.» Arrivés à l'aéroport, on n'est pas passés par les douanes: la limousine princière nous attendait... Connecté, tu dis? Même avec la famille royale d'Angleterre!

Il était génial, il était drôle. Douglas était loin de l'image un peu québécoise qu'on se faisait de lui. Et quand il sortait, c'était beaucoup plus big que ce que vous avez pu voir dans un certain film. Il avait les plus belles femmes autour de lui, et les plus beaux garçons! Il circulait toujours dans sa limousine. On entraînait partout, on ne payait jamais, jamais rien. Parce que, le disco, c'était très glamour. Ce n'était pas juste fantastique, pas juste fabuleux, c'était... FANTABULEUX!

— MICHEL W DUGUAY

Quand j'ai commencé à faire de la radio et que je devais aller dans les clubs, j'étais pourri. J'étais trop gêné, je voulais juste être seul devant le micro dans mon studio. On m'avait dit que j'avais un talent inné à la radio, mais, dans les clubs, non. Et puis, en trois mois, j'ai tout «catché». C'est Douglas qui m'a dit qu'il allait m'aider. Il a été mon mentor. Il m'a dit: «Tu prends le micro, tu te présentes, tu dis que tu viens de CKOI-FM et tu parles à tout le monde. Tu dis n'importe quoi, tu racontes ce que tu veux, que ce soit vrai ou non.» J'étais toujours avec lui, même si on travaillait dans des stations concurrentes. Quand mon patron m'a ordonné de cesser de lui parler, j'ai refusé.



Roch Denis, Coco Douglas et Guy Aubry.

— GUY AUBRY

Il y avait deux Léopold: Coco, le flyé et le vrai, Douglas. Il était exceptionnel. Je l'ai vu deux semaines avant sa mort à Los Angeles. Il s'occupait de tous les sidéens, il faisait le tour des hôpitaux. Il était très maigre. C'était un grand ami du docteur Réjean Thomas qui fait encore un travail exceptionnel à Montréal. C'est Francine Grimaldi qui m'a annoncé sa mort. Pour Coco, ce n'était qu'un épisode... Il était comme ça. Il disait qu'il y avait trop de fun à avoir à Montréal et que c'était impossible de dormir! Douglas était un gars plein de surprises. Les gens pensaient qu'il était un clown, mais c'était un gars extrêmement brillant. Tout le monde l'écoutait, même les rockers avec des chemises à carreaux.

— MARIO LIRETTE

C'est Douglas qui a commencé cette aventure-là, avant Alain Montpetit. Alain a commis l'«erreur technique» en se trompant de face de disque, mais ils ont engagé Douglas pour faire des plogues. C'était un anglophone qui parlait le français avec un accent, il était coloré et ne respectait pas les conventions. Pour nous autres, il n'y en avait pas, de conventions. C'était de la radio improvisée, de la radio artistique et originale. Douglas était le maître.

Il ne disait pas publiquement qu'il était gai. On le savait, mais il n'est jamais sorti du placard. Il était plutôt aux petits gars, aux «petits gâteaux». Il n'en faisait pas étalage. Il faisait ses affaires, pis ça ne nous regardait pas. Il n'arrivait pas avec des gars à la maison. Il faisait juste passer dans les partys, ne restait jamais, parce qu'il ne fumait pas et ne buvait pas.

Chic type, intelligent, vraiment brillant. Un bon gars! Il nous invitait chez lui, il nous préparait à manger, il habitait dans des lofts... Par son style de vie, il était en avance sur son époque. Il était ailleurs. C'était son monde, la communication, parce que ses rapports avec sa famille étaient très minimes. Son aîné devait se dire: «Mon frère est homosexuel et, en plus, il fait de la radio en français.» Ce qui, pour un Juif montréalais, était l'insulte suprême. Moi, j'ai beaucoup de respect pour Douglas, comme tous ceux qui l'ont côtoyé. Beaucoup de respect pour son cheminement, sa culture, son travail.

— MICHEL W DUGUAY

Petite anecdote: Coco Douglas, qui était l'ami de Mario Lirette, le gars le plus radio au Québec, est celui qui a baptisé son fils du nom de Philo Lirette!

— PHILO LIRETTE

La journée de mon baptême, je sais que l'antenne au complet était présente. Il y avait Guy Aubry et Douglas Léopold qui m'a baptisé «Philo». Philippe-Olivier Lirette étant mon vrai nom, il a dit à mon père, avec son accent anglais: «Philippe-Olivier Lirette, c'est terminé! C'est beaucoup trop long, ce n'est pas radiophonique! Maintenant, c'est Philo!» C'est resté.

— MARIO LIRETTE

Philo est venu au monde là-dedans. C'est pour ça qu'aujourd'hui, il est assez tranquille. Beaucoup plus que son père. Moi, quand j'ai fait baptiser Philo, j'étais sur le party. C'est Douglas qui le portait dans ses bras. Il y avait 300 personnes. Avec la grosse caisse de champagne. «On s'en va dans le Sud, chérie. On s'en fout du prix, on n'a pas le droit de demander combien ça coûte.»

— MICHEL W DUGUAY

Douglas était un de mes meilleurs amis, je voyageais beaucoup avec lui. Malheureusement, il a contracté le sida. Il avait à peu près 10 partenaires par mois, donc 120 par année. En 20 ans, disons 2500 personnes différentes. Il voulait changer de jeune homme tout le temps. Je pense qu'il pesait 55 ou 65 livres à sa mort, à Los Angeles: la peau et les os. Il n'était plus en ondes, il s'occupait de lancements de disques à travers le monde. Il a fait les lancements, entre autres, de Madonna et de Jermaine Jackson. Je n'ai pas pu aller à ses obsèques à Los Angeles, mais j'avais été invité par sa famille laquelle ne m'a plus jamais parlé. C'était un gars vraiment exceptionnel. Il parlait plusieurs langues. Il a été un des premiers anglophones à faire de la radio en français.

— MARIO LIRETTE

Il n'était jamais allé à Los Angeles. Et comme il souffrait sûrement d'un même genre de dépression que moi, je lui ai dit d'y aller, qu'il se trouverait des petits gars à son goût, qu'il serait heureux là-bas. Il est parti à Los Angeles et c'est là qu'il a attrapé le sida. Il n'a jamais avoué qu'il avait cette maladie, ç'a été très long avant qu'on le sache. Il y avait beaucoup de mystère. Je lui ai parlé la dernière fois sur son lit de mort. Ça m'a remué de savoir que c'est moi qui l'avais envoyé là, et que c'est là qu'il est mort. Ça m'a dérangé. Je me suis dit: «Crisse, je l'ai envoyé à l'abattoir.» C'est comme ça que je voyais ça, à l'époque. Je ne suis pas fataliste, mais ce sont des choses qui m'ont touché: la mort d'Alain et celle de Douglas. Quand Alain est mort, je me suis dit qu'il me devait 20 piastres!

Douglas savait tout... Il allait au-devant des potins, tout le monde se confiait à lui, ou il les inventait. Il était toujours accompagné de sa cour. Il y avait une comtesse, des prétendants. C'étaient ses amis. La comtesse habitait à Westmount. Nous, on ne comprenait pas, on venait de l'est de Montréal. Pour nous, Miss Piggy avec un foulard dans le cou, c'était une comtesse! Douglas nous a inventé un monde. S'il passait un week-end à New York, il nous appelait pour nous dire qu'il était avec George Michael ou avec le prince Charles. Nous l'écoutions et il nous impressionnait. C'était un magicien, un artiste de la radio. Il nous faisait voir une vie à laquelle nous n'accéderions jamais...

TOUTE BONNE CHOSE A UNE FIN

Plusieurs animateurs ont décidé, par la force des choses, de tourner la page sur une époque qui a marqué les esprits embrumés. Certains ont dû faire quelques séjours en désintox, chaque fois payés par la station, pour se remettre sur pied. Ils n'ont pas tous cessé de consommer, mais ils se sont vite rendu compte que les choses ne pourraient plus continuer de la même façon. Sans aucun regret, tous ceux à qui j'ai parlé considèrent encore cette partie de leur vie comme l'âge d'or de la radio. Cependant, il était évident que, un jour, les patrons de ces stations, encore des entreprises indépendantes à l'époque, ne pourraient plus tolérer de tels comportements. Je m'explique... Oui, les débuts du FM avaient été divertissants. Il était grisant d'avoir une telle ambiance de party en ondes, pour autant que les animateurs soient performants. Mais quand le *high* s'est transformé en *down*, plus personne n'avait rien à y gagner.



— MICHEL W DUGUAY

La mort de Montpetit et celle d'Auclair ont sonné la fin du party. On a frappé un mur et on a réalisé que ce n'était pas sain.

— LUCIEN FRANCOEUR

Ç'a été un rêve. Un rêve qui est devenu un cauchemar, parce que, après 12 ans, j'étais dépossédé de moi-même, réduit au coat de CKOI, à la casquette de CKOI, et puis je n'étais plus invité comme poète, comme écrivain, comme chanteur Sophie Durocher, ma grande chum, quand elle a su que je n'étais plus à CKOI, que j'avais publié quatre livres d'un coup dans la même année, elle était comme: «Enfin, Lucien Francoeur sans la casquette CKOI!» J'étais devenu corporate, mais j'étais fidèle à la station qui me payait très largement, et qui se pliait à tous mes caprices... André St-Amand, le directeur des programmes, pourrait en parler longtemps. Je l'ai croisé, récemment, aux Enfants Terribles, le bar que je fréquente à Outremont. Il avait peur que je lui casse la gueule, parce qu'on ne s'était pas quittés en bons termes. Mais, 15 ans plus tard, ça ne veut plus rien dire... Moi, entre-temps, j'ai publié 12 livres, j'ai fait des disques, je m'apprête à en faire d'autres, faque, on s'est parlé. Il en avait presque les larmes aux yeux. Je pense qu'il était content de voir qu'il n'y avait pas d'acrimonie ou d'animosité de ma part, mais que je lui rappelais plutôt les mauvais coups que je lui avais faits. Ça le faisait sourire.

— MARIO LIRETTE

On trippait fort! J'avais 29 ans et je me demandais: «Qu'est-ce qu'on va faire à 40 ans? On va être rendus où?» C'était tellement énorme, le succès de CKMF et de CKOI! Aujourd'hui, à 68 ans, je me rends compte qu'on est passés par ça, le succès, et qu'on arrive maintenant au déclin. Selon moi, le déclin du FM. Avec toutes les tablettes et les nouvelles plateformes... La radio va devenir autre chose. Selon Gilles Proulx, les ondes AM vont servir aux taxis. On n'en est pas encore là, mais on a déjà transformé CKAC en radio pour la circulation automobile! Il y a des gars qui n'étaient pas si fous que ça, il y a 40 ans.

J'ai fait partie des débuts du FM, comme Guy Aubry, et j'ai peur d'être témoin de sa fin.

— LUCIEN FRANCOEUR

C'est moi qui ai changé la radio FM, crise, j'ai changé la radio! Plus rien n'a été pareil après mon passage. On a amené un nouveau langage, le langage quotidien que tout le monde parle, mais à la radio. Avec Mario Lirette qui restait dans son expérience de théâtre, moi, je restais avec mon expérience de musique et de rue. Lirette est l'un des plus grands. Il m'a dit qu'il savait que j'allais le planter à la radio, mais que ça ne le dérangeait pas. «Si tu n'y vas pas [à la radio], je vais te prendre par la main pour y aller.» Lirette et moi, on a dominé les ondes pendant des années, lui à CKMF et moi à CKOI. Lirette avait une voix de canard, moi, j'avais une voix de bâtard. Pas comme Aubry et Duguay, qui avaient des super voix de radio...





La montée de CKOI est attribuable à toute une génération d'animateurs autant qu'à Énergie: Pérusse, c'était la révolution; nous, avec un public live le midi; et une foule d'humoristes comme Anctil, Massicotte et Morency. C'étaient des radios tenues par des passionnés.

— RICHARD Z. SIROIS

Nous sommes aujourd'hui habitués à ce que les humoristes fassent la pluie et le beau temps à la radio FM, mais longtemps il n'y a eu que des émissions musicales sur les ondes commerciales. En 1983, l'arrivée d'un groupe d'humour a bouleversé à jamais le paysage radiophonique. Venant de la radio communautaire, il allait ouvrir la porte toute grande à la comédie au FM. Fondé au départ par Guy A. Lepage et Richard Z. Sirois, Rock et Belles Oreilles (RBO) allait marquer l'histoire de l'humour au Québec.

À la suite du succès de RBO aux radios communautaire et commerciale, le propriétaire du FM 93, à Québec, a décidé de mettre en ondes une émission intitulée *Le Zoo* (1987), dans laquelle humour, musique et information cohabitaient. Ce *morning show*, qui deviendrait *La Jungle* (1990), obligerait, à cause de sa grande popularité et de son succès, les stations concurrentes à se repositionner. C'est ainsi qu'on a vu naître *Y'é trop d'bonne heure* (1992), avec Normand Brathwaite et Joane Prince, et plus tard, l'hilarante Marie-Élaine Proulx. C'est d'ailleurs cette émission qui nous a fait connaître François Pérusse, l'un des plus grands artisans de la radio québécoise de tous les temps. Un nom que vous retrouverez souvent dans les prochaines pages, car ce fut le principal artisan de grand succès: André St-Amand, d'abord animateur de radio, et par la suite directeur de CKOI.

Au cours des années 1980 et 1990, chaque station de la bande FM proposait quelque chose d'original et de loufoque afin de séduire la plus grande part de marché possible. D'un côté, on innovait avec des nouveaux venus tels Les Grandes Gueules et Stéphane Rousseau, et, de l'autre, on s'armait, comme dans *Les Midis fous* (1992), d'une équipe solide d'imitateurs et d'humoristes déjà bien connus: Anthony Kavanagh, Pierre Verville, Richard Z. Sirois, François Morency, etc.

J'aurais encore une fois pu interroger des dizaines d'animateurs et animatrices, mais j'ai choisi, pour rester dans l'esprit du livre, de me concentrer sur les passionnés de radio. Au fil du temps, beaucoup d'animateurs et d'humoristes ont défilé devant le micro, mais très peu sont restés. Dans la plupart des cas, ce n'était qu'un loisir entre deux spectacles ou en attendant un nouveau contrat de télé. J'ai donc eu la chance de parler à tout ce beau monde-là et de fouiller dans leurs souvenirs les plus divertissants.



ANDRÉ DUCHARME, RICHARD Z. SIROIS ET RBO



Les débuts de Rock et Belles Oreilles à la radio sont fascinants. Comme vous allez le constater, RBO, au départ, comme tous ceux qui commencent, ne se doutait pas de l'immense succès qu'il aurait un jour. Mais il y a eu un buzz immédiat et, grâce au bouche à oreille, RBO a rapidement séduit une base de fans. J'ai eu la chance d'entendre toute l'histoire, racontée par l'un des cofondateurs du groupe, Richard Z. Sirois, et par André Ducharme, un passionné de la radiodiffusion. Nous verrons le drôle de parcours qui les a conduits de la radio communautaire CIBL à la station CKOI et à l'animation du premier show d'humour : succès à la radio FM.

NORMAND BRATHWAITE, MARIE-ÉLAINE PROULX ET *Y'É TROP D'BONNE HEURE*



Même s'il n'avait aucune expérience dans le domaine, Normand Brathwaite est devenu animateur du matin à CKOI dans une émission qui allait définir une nouvelle façon de faire les choses à la radio. D'abord accompagné par Joane Prince, qui l'aiderait, entre autres, à apprendre les rudiments du métier, il passerait ensuite beaucoup de temps en ondes avec Marie-Élaine Proulx. Revenons donc sur les débuts chaotiques de cette émission, sur l'idée de génie qui allait tout changer et sur

l'impact de l'arrivée de François Pérusse.

FRANÇOIS PÉRUSSE ET *LES DEUX MINUTES DU PEUPLE*



En 1990, un véritable phénomène est apparu sur les ondes: les capsules intitulées *Les deux minutes du peuple*, conçues par un certain François Pérusse. Je me souviens qu'à l'époque j'étais encore au primaire et, quand j'arrivais à l'école, tout le monde se récitait les gags de la capsule du matin. On les enregistrait sur une cassette et on les écoutait en boucle, jusqu'à ce qu'on les sache par cœur. Les fameux *Albums du peuple* allaient par la suite battre des records de ventes et François Pérusse deviendrait une légende. J'étais donc curieux de connaître ses débuts, lui qui a passé 20 ans (!) dans une radio communautaire.

MARC-ANTOINE AUDETTE, SÉBASTIEN TRUDEL ET LES JUSTICIERS MASQUÉS



J'ai eu la chance de célébrer cette année mes 20 ans de métier avec Les Justiciers Masqués. J'en garde un lot d'anecdotes assez incroyables, mais surtout des souvenirs de nos fameux canulars téléphoniques. Je dévoilerai certains secrets qui ont fait notre marque de commerce. Vous apprendrez donc des choses sur l'envers du décor, en complicité avec mon ancien collègue, Marc-Antoine Audette.

MARIO TESSIER, MARIO LIRETTE ET LES GRANDES GUEULES



Les Grandes Gueules ont égayé pendant 20 ans les ondes de la radio au Québec avec leurs personnages, dont Jocelyne, Ti-Rouge, Robert et Raymond, dont on se souvient encore aujourd'hui. D'abord baptisés Les Amuse-Gueules, ils ont eu pour tâche de remplacer Stéphane Rousseau dans l'émission du retour à la maison de CKMF, en compagnie de Mario Lirette. Chose loin d'être évidente puisque l'émission, qui s'intitulait Les deux pistons, cartonnait dans les cotes d'écoute. Plusieurs animateurs se sont succédé au côté des Grandes Gueules, tels Mario Lirette, Gilles Payer, Christian Tétreault, Pierre Pagé et Richard Turcotte. Certains de leurs témoignages se mélangeront ici à ceux de Mario Tessier pour évoquer les moments marquants de cette émission mythique, avec son complice José Gaudet.

LUC «SUPER» CAUCHON



Cascadeur par excellence de la radio, il a relevé des défis incroyables, tout en étant victime de coups de plusieurs animateurs, que ce soit pour *Y'é trop d'bonne heure*, *Midi Morency* ou *Les Justiciers Masqués*.

ALAIN DUMAS ET *LE ZOO (LA JUNGLE)*



Diffusé le matin, à Québec au FM 93, *Le Zoo* a été l'une des émissions d'humour les plus mémorables de l'histoire de la radio. L'équipe de base était composée d'Alain Dumas, Michel Morin et Gilles Parent. Spécialistes des sketches et des parodies, ils étaient l'équivalent pour la Capitale Nationale de ce que RBO a été pour la radio de Montréal. Sur le plan des cotes d'écoute à Québec, cette émission a propulsé le FM 93 vers un record de tous les temps.

PIERRE PAGÉ



Parmi les animateurs du FM 93, à l'époque, il y avait notamment Pierre Pagé. Cumulant 40 ans de radio, cet animateur d'expérience est un touche-à-tout dans le domaine. Il a animé avec *Les Grandes Gueules* et a été *morning man* d'Énergie 94,3 pendant 10 ans. Il était donc impensable de ne pas lui faire une place dans ce livre. D'abord chroniqueur sportif, il est devenu animateur de plusieurs émissions, tant à Québec qu'à Montréal. C'est avec lui que *Les Grandes Gueules* ont battu tous les records d'audience.



LES DÉBUTS DE L'HUMOUR AU FM

Ce n'est pas facile de faire ses débuts à la radio, comme le raconteront tous les intervenants. Ça prend de la persévérance, de la personnalité et aussi une part de chance. On se retrouve parfois au bon endroit, au bon moment, et c'est là que tout commence! Dans mon cas, je résume rapidement.

À 16 ans, voulant absolument faire de la radio, j'ai tout fait pour convaincre Marc-Antoine Audette, mon ami depuis la première année du secondaire, que nous devions nous lancer. Il était plutôt attiré par la politique et songeait à y faire carrière. Nous avons donc convenu qu'une émission d'affaires publiques pourrait combiner nos deux passions. Mais quel diffuseur voudrait de deux adolescents pour parler sérieusement des actualités? AUCUN. Nous avons plutôt soumis notre projet à CISM, la radio de l'Université de Montréal, même si nous étions à l'époque en cinquième secondaire. Il a été rejeté sur-le-champ.

Nous avons alors opté pour une stratégie qui nous serait très utile par la suite: nous faire passer pour d'autres. Nous avons donc soumis une autre démo dans laquelle nous étions des étudiants de 21 ans en sciences politiques à l'université, furieusement de gauche, et voulions «brasser la cage», conformément au mandat de cette radio. Cette fois, malgré une émission-pilote pire que la première (nous avions fait exprès pour être les plus ennuyeux possible), nous avons été engagés pour la case horaire du show d'affaires publiques!

Restons-en là pour l'instant et entrons dans le vif du sujet en compagnie des personnes que j'ai rencontrées pour rédiger ce chapitre, et découvrons-les à leurs débuts parfois difficiles, mais toujours fascinants!



Rock et Belles Oreilles à leurs débuts.

— RICHARD Z. SIROIS

Nous sommes à l'automne 1980, dans un cours de communication à l'UQAM, assis au fond de la classe. Je fais la connaissance de Guy Lepage et nous nous rendons compte que nous écoutons les mêmes shows et la même musique. Lorsque nous apprenons qu'une station de radio, CIBL, va bientôt ouvrir et que les propositions de projets sont attendues, nous décidons de présenter une émission sur le rock. Au départ, on avait appelé ça Le rock de A à Z. Il y avait un «A» pour Guy et un «Z» pour moi. Guy A. Lepage n'est pas son vrai nom, mais on rajoutait le «A» pour l'émission, et le «Z» dans mon cas, pour faire un clin d'œil à W Duguay qui avait déjà commencé à CKOI à l'époque. Il y avait juste des grosses voix au FM: Guy Aubry, les gars de CHOM, Serge Plaisance... Et, là, il y avait maintenant Guy et moi, les plus petites et horribles voix en Amérique du Nord! On était vraiment en opposition à W avec nos voix nasillardes.

— ANDRÉ DUCHARME

J'étais dans un groupe musical, les Yellow Frogs, avec Jacques Chevalier Longueuil. La seule chose qui est restée de ça, c'est la chanson Le feu sauvage de l'amour qu'on avait composée ensemble. J'étudiais en radio, et quelqu'un dans mon groupe de travail avait eu l'idée de faire une émission live. Et les tounes, c'étaient celles de notre band. Quand on passait à une tounne, on embarquait sur le stage. On a fait ça à la fin de notre première année à l'UQAM. C'est après ça qu'ils [les gars de RBO] m'ont demandé de collaborer à leur émission. Dès le départ, j'ai fait des sketches, les premiers avec Guy. Voilà, c'est comme ça que c'est parti!

— MICHEL W DUGUAY

Il n'y avait pas de show d'humour à la radio commerciale. Plus tard, j'ai entendu dire que c'est grâce à moi que Richard [Z. Sirois] est allé animer à l'UQAM et qu'il a ajouté une lettre à son nom, comme Guy A. Lepage. Je trouve ça très cool.

— ALAIN DUMAS

Plus jeune, très jeune, j'avais plusieurs rêves, et l'un d'eux était de faire de la radio. Pourquoi? Parce que j'avais une grande imagination. Quand j'étais tout petit, je m'inventais tout le temps des histoires, je faisais toutes sortes de choses, et je me disais: «La radio, ça serait magnifique pour ça.» Bien avant les célèbres années du Zoo et de La Jungle, j'avais envie de faire ce type de radio. Je travaillais comme étudiant dans une usine de fer à Contrecœur. C'est là que j'ai créé mon personnage de garagiste. Ma tête était en ébullition. J'avais 18 ou 19 ans et je cherchais mon domaine d'études universitaires. Mon rêve le plus fort, c'était la radio. Malheureusement, et c'est encore comme ça aujourd'hui, on m'avait dit que, sans pushing, je n'avais aucune chance d'y faire carrière.

— RICHARD Z. SIROIS

On trouvait que Le rock de A à Z était un titre banal et on voulait quelque chose de plus original. Un jour (ce moment est vraiment imprimé dans ma tête), on est chez Guy, dans son petit appartement miteux de la rue Letourneux, près du Stade olympique, et il est accoté sur son frigidaire à penser à un titre pour le show. Soudain, il me dit: «On devrait appeler ça Rock et Belles Oreilles!» Et moi de lui répondre: «Ça ne marchera jamais, ce nom-là!» Mais il a tenu son bout et Le rock de A à Z est devenu, dès la première émission, Rock et Belles Oreilles.

— FRANÇOIS PÉRUSSE

J'ai commencé à la radio communautaire à 16 ans, sur les ondes de CKRL à Québec. J'étais un peu «botcheux». Je passais des albums en ondes et je lisais les pochettes, mais vu que c'était de la bonne musique, ça avait un certain attrait. J'étais tellement gaffeur et tellement mauvais à la radio que la seule chose qui m'a permis de m'améliorer, ç'a été d'en faire de plus en plus. À un moment donné, j'ai commencé à savoir me servir d'un micro et à être capable de m'exprimer. Au début, j'ai fait des erreurs niaiseuses, comme lire un communiqué périmé, confondre des expressions, me tromper carrément sur certaines histoires et diffuser des fake news culturelles... J'ai appris en «botchant».

Dans cette radio communautaire, j'avais commencé à faire une émission d'humour avec mon frère Marc, que la plupart des gens connaissent comme musicien. D'ailleurs, c'est lui qui m'a tendu la main pour faire ce métier-là. On faisait donc deux émissions ensemble. La première passait bien; la deuxième, moins. On en avait même fait une dans le temps des fêtes, qui s'intitulait Les frères Noël. Celle-là a eu un bel impact. J'avais écrit les textes et ç'avait bien marché, ça se tenait presque... On était les deux seuls à dire les liners, sans expérience du tout. Après ce succès, j'ai pris des extraits de l'émission et je suis allé les présenter au directeur de Radio-Canada à Québec. Lui, il n'a pas trippé pantoute. Il m'a renvoyé en me disant que ça ne lui avait pas plu, que ça ne marchait pas. J'étais très déçu et, lâcheur comme j'étais, j'ai abandonné l'idée de faire de la radio dans la vie. Je ne voulais plus faire d'humour. Et même si j'ai continué à faire de la radio communautaire, à la va-comme-je-te-pousse, j'en faisais de moins en moins.

La première fois que j'ai rencontré François Pérusse, il faisait un grand retour à la radio sur les ondes d'Énergie après quelques années d'absence, lui qui avait aidé CKOI à connaître un succès fulgurant. Je me rappelle que, en arrivant devant lui, je suis devenu rouge et j'ai bafouillé une phrase en le vouvoyant pour lui dire à quel point je l'admirais. J'ai ensuite appris à le connaître, et j'ai même eu la chance de passer quelques soupers d'animateurs à lui parler. Il est d'une gentillesse désarmante et possède un sens de l'humour à la hauteur de ses personnages. C'est un génie des ondes, dont le succès dure encore aujourd'hui. Les nouvelles générations le découvrent grâce à ses fameux *Albums du peuple*, et à peu près tout le monde au Québec connaît quelques-unes de ses répliques par cœur. Pour citer l'un des fameux slogans de sa «radio communautaire», CDKC: «Un son présent; c'est les auditeurs qui sont absents.»

— NORMAND BRATHWAITE

Mes débuts à la radio... À l'époque, Joane Prince et moi avions un duo à la télé, à Beau et chaud. Le patron de l'époque

a décidé de transposer à la radio ce qu'il voyait à la télé. CKOI était dans une période où elle essayait de faire quelque chose de complètement différent du Zoo [de CKMF], un très bon show qui marchait très fort. Donc, elle a décidé d'aller dans le champ gauche.

À CKMF, ils ont décidé de faire un concours pour voir combien de temps j'allais durer. Ce qui est arrivé, c'est que ça a fait l'effet inverse! Tout le monde était curieux de voir ce que ça allait être... Et Joane, c'est grâce à elle que le show a marché, parce qu'elle connaissait très bien la radio. Elle est allée chercher une clientèle plus intéressée par les actualités.

Moi, j'étais tellement mauvais que c'en était devenu une joke. Je n'avais jamais fait de radio de ma vie, et ç'aurait pu être une grosse malchance, mais ç'a été une grosse chance... Parce qu'en ne sachant pas ce qu'était la radio, je faisais des choses qui n'étaient pas acceptables à la radio! Comme taper sur la table...! La Gazette avait dit: «Mais c'est quoi, ça?!» Mais Joane était tellement forte et brillante... Elle pouvait te lâcher des gags à mourir de rire! Puis, il y a eu l'ajout de François Pérusse qui a tout changé.

— FRANÇOIS PÉRUSSE

J'ai commencé en ne m'appliquant pas. J'ai même frappé à la porte des radios en «botchant». Aujourd'hui, j'ai des enfants, et c'est pour ça que je tiens à raconter ça. C'est une bonne leçon: quand tu ne fais pas attention, eh bien, ne t'attends pas à avoir des résultats. Je suis allé voir CHOI-FM et FM 93, mais les gens me voyaient comme un gars de la radio communautaire. Je me suis donc pété la fiole partout. On parle de la fin des années 1970 et du début des années 1980. La seule raison pour laquelle j'ai commencé à faire de la radio, c'est parce que je jouais de la base avec mon frère et Luc De Larochellière. L'imprésario de Luc, qui est aussi le mien aujourd'hui, a fait passer à la radio une publicité que j'avais faite et qui sonnait déjà un peu comme les futures Deux minutes du peuple. C'est là que j'ai eu un appel pour la première fois de CKOI.

François Pérusse entouré de Pierre Arcand (ancien patron de CKOI, aujourd'hui en politique) et d'André St-Amand.



— MARIE-ÉLAINE PROULX

Je suis arrivée à Y'é trop d'bonne heure d'une drôle de façon. C'était en 1994, je travaillais à CKAC quand il y a eu une fusion avec CJMS, et je faisais partie des coupures. J'étais donc sans travail, et puis je me suis trouvée à remplacer la fille de Y'é trop d'bonne heure qui partait en congé de maternité. J'avais fait pas mal de micro toute ma vie. À CKAC, je faisais un peu de tout: les nouvelles, la circulation, des chroniques, et tout ça. Je ne me suis pas retrouvée tout de suite en ondes. Au début, je faisais la réalisation du show du matin. François Pérusse était là, Normand Brathwaite aussi. Mais moi, c'était animer que je voulais faire dans la vie, pas de la réalisation. J'allais porter des démos à André St-Amand et à Michel Belleau [patrons de CKOI à l'époque]. À un moment donné, je suis entrée dans le bureau d'André St-Amand et j'ai dit: «Là, tu vas l'écouter devant moi, mon démo. Je ne sors pas de ton bureau tant que tu ne l'as pas écouté.»

J'avais une formation en journalisme et je lisais un bulletin de nouvelles. J'ai senti qu'il a vu que j'étais capable de le faire et Normand m'aimait bien, alors ils m'ont essayée en remplacement pour l'été, et finalement j'ai eu la job de la lectrice des nouvelles. Disons que la fille avant moi n'a pas fait long feu. C'était une fille de nouvelles et elle n'était pas heureuse à Y'é trop d'bonne heure, parce qu'on ne faisait rien sérieusement dans ce show-là, pas même pendant les nouvelles. Il y avait aussi des jokes de pet, ou Normand pouvait se mettre à jouer de la guitare.

Lorsque Mario Tessier et José Gaudet ont été embauchés, ils étaient totalement inconnus du grand public. Ils avaient passé une audition avec Mario Lirette, qui était convaincu de leur talent. Mario et José ont souvent raconté qu'ils pensaient se faire congédier toutes les deux semaines, car ils ne respectaient pas les consignes.

— MARIO LIRETTE

Une longue série d'humoristes sont passés, mais ç'a fini avec Les Grandes Gueules, quand Yves Guérard [patron de CKMF] est venu me voir pour me dire: «J'ai vu deux clowns hier, je les trouve bons. Auditionne-les, pis si tu les aimes, engage-les.» Faque ils sont venus, j'ai capoté, et j'ai dit à Guérard que je les mettais en ondes à 4 h. Il était 3 h. Ils ont paniqué en disant qu'ils n'avaient pas de matériel. Je leur ai dit: «J'm'en câlisse! Faites ce que vous avez fait en audition.» C'est comme ça que ç'a commencé. Souvent, comme dans la vie, en radio, c'est des concours de circonstances. Être au bon endroit au bon moment. Il arrive ce qu'il arrive.



Les Grandes Gueules et Mario Lirette.

— ALAIN DUMAS

À un moment donné, je vais en entrevue à CJSO, à Sorel, pour parler de ma job de l'époque: directeur de terrains de jeux. Pour moi, c'était un rêve d'aller là. J'arrive, il y a un animateur, la console, les gens du matin. C'est la première fois que j'entre dans un studio de radio. L'animateur annonce: «Dans quelques instants, nous allons parler au directeur des terrains de jeux, M. Alain Dumas.» Peu après, il me demande: «Peux-tu nous parler des activités d'aujourd'hui?» Je me mets à lui parler du ballon-chasseur pour les 7 à 9 ans, et je dis qu'en après-midi il y aura un film, Le Petit Poucet. J'ajoute que j'ai la bande-annonce. L'animateur me regarde en se demandant où je m'en vais avec ça. Je lui dis: «La voici!» Et je pars... Je faisais toutes les voix, tous les sons, et j'inventais même l'histoire. Ça donnait quelque chose comme: «Attention, Petit Poucet! Petit Poucet [petite voix]! Grrrr, je vais tuer le Petit Poucet [grosse voix méchante]!»

Les gens ne me connaissaient pas, ils ne savaient pas qui j'étais, mais ils se demandaient c'était quoi, cette bibitte-là! Tout le monde riait. Quand j'ai descendu les escaliers de CJSO, le directeur des programmes, Gilles Labelle, est venu vers moi et m'a dit: «Est-ce que tu cherches du travail à la radio?» C'est comme ça qu'est né Alain Dumas à la radio.

— MARIO TESSIER

On n'était pas du tout connus à l'époque. Avec l'animateur Christian Tétreault, on allait tester des gags dans des places pas rapport. On était en plein milieu de la crise des motards, et Christian avait eu la brillante idée de nous envoyer au repaire des Rock Machine, rue Ontario... Donc, on arrive avec Simon Gravel, le recherchiste. Il y avait des clôtures de barbelés, des dobermans et un interphone. Je me suis présenté en tant que Paul Poirier et je faisais juste des jeux de mots poches qui faisaient allusion à des bombes. On était inconscients, on était caves! Il n'est rien arrivé ce jour-là, mais maudit que j'ai eu la chienne!

— RICHARD Z. SIROIS

C'était au printemps 1991, et la première émission a été diffusée le 15 ou le 20 mai. À ce moment-là, c'était plutôt un

C'était au printemps 1981, et la première émission a été diffusée le 15 ou le 20 mai. À ce moment-là, c'était plutôt un show de radio qui regroupait de 12 à 20 personnes du module de communication de l'UQAM. Après, il s'est fait une sélection naturelle pour arriver au groupe qu'on connaît aujourd'hui. On était en ondes le vendredi soir, de 9 h à minuit. On passait beaucoup de rock alternatif qu'on entendait nulle part ailleurs, comme The B-52's, The Cure, The Clash et Sex Pistols. Quand on faisait un spécial Beatles, par exemple, on mettait des tounes des Beatles, mais jouées par des mariachis mexicains ou par des groupes obscurs et bizarres. C'était tellement mauvais! On n'avait aucune contrainte, on avait une liberté totale. Je ne me rappelle même pas que quelqu'un de la programmation nous ait fait un commentaire. De toute façon, il était tard et les bureaux étaient vides à cette heure-là...

Pour avoir travaillé à CISM pendant quelques années, je sais qu'on a souvent l'impression de parler dans le vide à la radio communautaire, et la première fois qu'un auditeur se manifeste, on est surpris. Des gens m'écoutent?! Cependant, cette expérience m'a permis, comme à plusieurs autres animateurs de radio, d'apprendre les rudiments du métier, de me faire la main et de développer mon propre style.

— MARC-ANTOINE AUDETTE

À CISM, la direction exigeait que nous fassions des entrevues de fond avec des politiciens de renom. Nous avons donc entrepris toutes les démarches possibles, mais l'entourage des politiciens nous répondait toujours la même chose: «Pas de temps à perdre avec des ti-culs de la radio universitaire.» Notre émission, qui s'intitulait déjà Les Justiciers Masqués, allait de plus en plus vers l'humour, les parodies de pubs et de télé, la satire de l'actualité. Mais la direction nous menaçait chaque semaine de nous mettre à la porte si nous ne respectons pas l'obligation de faire des entrevues avec des politiciens.

Façon nous avons décidé que nous les aurions en ondes, les politiciens, qu'ils le veuillent ou non! Ça a commencé avec Jean Charest. Nous avons dit à sa garde rapprochée que nous étions des journalistes du magazine pour aînés Le bel âge, et que M. Charest avait remporté le prix du politicien le plus sexy. Soudainement, ses attachés étaient très ouverts pour une entrevue... Tiens donc! Nous l'avons piégé comme ça.

La station voulait qu'on soit plus «professionnels» et plus «éthiques» pour avoir des politiciens en ondes. Après un autre entretien avec le directeur des programmes et un dernier ultimatum, il fallait enregistrer une vraie entrevue pour la semaine suivante, sinon c'était terminé pour nous. Nous avons multiplié les démarches pour interviewer le maire de Montréal, Pierre Bourque, mais, encore une fois, ils nous ont dit qu'ils n'avaient pas de temps à perdre avec des étudiants. C'est alors que s'est produit un déclic. Nous aurions Pierre Bourque en ondes, peu importait les moyens que nous emploierions pour y parvenir. Nous voulions humilier les attachés de presse arrogants qui avaient ri de nous.

— ALAIN DUMAS

J'ai réalisé le grand rêve de ma vie lorsque j'ai commencé à CJSO. Je travaillais les fins de semaine, parce que j'allais à l'université à Québec. Je faisais des capsules d'humour. Le Zoo est apparu dans les mêmes années, en 1986, au FM 93. Au lieu de faire l'horoscope, je faisais l'«hourrascope». Je me gargarisais avec du Scope et faisais une chronique d'astrologie complètement «fuckée» en imitant la voix de Claude Meunier, parce que c'était la naissance de Ding et Dong à la télévision. Ce qu'il faut savoir, c'est que, pour moi, c'était un laboratoire ultra-prometteur.

Michel Morin, que j'avais rencontré à l'université, et moi avions un point commun: la passion de la radio. Par la suite, nous avons rencontré Gilles Parent, d'où est né un success story inimaginable.

— NORMAND BRATHWAITE

Je pense que le succès du show, c'était que les adultes en avaient pour leur compte. Ils avaient des vraies nouvelles. Pis les gens qui n'aimaient pas les niaiseries, ils écoutaient pour voir à quel point j'étais niaisieux ou à quel point j'étais drôle. François, lui, a fait en sorte que les jeunes écoutent l'émission. Donc, dans une voiture, tu avais des parents qui aimaient mon genre d'animation à cause de Beau et chaud, qui aimaient Joane, et tu avais les jeunes qui aimaient François. Donc, ça a été the perfect story. C'était parfait! Ça n'a jamais rien enlevé au Zoo, ils ont gardé leur public, mais CKMF, qui riait en crise de nous autres au début, a arrêté de rire à un moment donné!



Le Zoo avec, entre autres, Michel Morin, Alain Dumas et Gilles Parent.

— RICHARD Z. SIROIS

Les sketches ont commencé à prendre plus d'ampleur, un peu contre mon gré. Moi, je voulais faire une émission sérieuse sur le rock, avec des petites capsules humoristiques, bien sûr, mais j'avais envie de faire des biographies d'artistes. Dans un de leurs premiers sketches, les gars racontaient la vie de Jim Morrison en disant qu'il était né à Repentigny! Bref, c'était toujours des affaires comme ça! Je voulais faire la vraie biographie des Doors, mais eux me convainquaient: «Ben non, ce serait vraiment plus drôle de même!»

— ANDRÉ DUCHARME

Moi, j'étais on and off, parce que c'était pas mal plus du niaisage qu'autre chose! Chaque fois que je parlais après un show, je me disais: «Mais quelle gang hallucinante! Il y a là des talents extraordinaires, mais ostie qu'ils ont le goût de rien, câlisse! Ils pourraient faire des trucs extraordinaires, mais ils passent leur temps à faire n'importe quoi.» À un moment donné, je me suis tanné d'y aller parce que je trouvais ça poche, mais ça s'est placé après.

— PIERRE PAGÉ

Quand j'étais au FM 93 à l'époque, c'étaient les records de cotes d'écoute. On avait 570 000 auditeurs. Per capita au Canada, on était la station la plus écoutée. J'ai été là de 1984 à 1992. Je faisais les sports et tous les remplacements d'animation. Dans le temps du Zoo, j'ai manqué mon coup souvent. J'aimais beaucoup les records du monde, donc je voulais établir un record de radio, mais à l'envers dans des montagnes russes. Toute la semaine, on en avait fait la promo. On voulait aussi faire tirer un voyage dans le Sud. On demandait aux gens: «Combien de tours vont-ils faire à l'envers avant de s'arrêter?» J'ai fait deux tours et j'ai vomi dans la poubelle! Dans les petites montagnes russes des Galeries de la Capitale, en plus! Mon boss me regardait avec des yeux qui voulaient dire: «Tu me niaisais, ce n'est pas vrai!»

— RICHARD Z. SIROIS

Un vendredi soir, Serge, le technicien de l'émission, sonne chez nous, à mon appartement de la rue Sherbrooke plein de coquerelles et de souris. À cette époque, je n'avais pas de frigidaire. Je mettais donc ma bouffe sur le rebord des fenêtres, été comme hiver. Mon lait caillait l'été et gelait l'hiver. Un jour, j'avais finalement ramassé assez d'argent pour acheter un frigo, mais Serge avait entendu une annonce à CHOM sur le show des Stones dans l'État de New York — billets autobus et tout inclus. C'était exactement la somme que j'avais économisée pendant huit mois.

Le show des Stones était aussi un vendredi. Alors on s'est dit qu'on appellerait de Syracuse à CIBL pour raconter le show à Guy en direct. Mais quand j'ai appelé Guy le soir du spectacle, il m'a dit de sa petite voix: «Hey, t'es pas à Syracuse, j'te vois dans la cabine téléphonique de l'autre côté de la rue.» J'ai répondu: «C'est quoi ton ostie de problème, Lepage, j'suis à Syracuse, j viens de voir le show des Stones!» Mais lui, il continuait à dire qu'il me voyait dans la cabine et il a raccroché. Tu comprends que le côté baveux de Guy ne date pas d'hier! Mais ça faisait des bons moments de radio, aussi.

— ANDRÉ DUCHARME

De ce que j'ai fait avec eux à cette époque-là, je ne me souviens d'absolument rien. Je ne me rappelle aucun sketch. En fait, non, je me souviens d'une affaire... Probablement le truc le plus flyé que j'ai fait! C'était de l'improvisation, ce qui est étonnant, parce qu'on n'a jamais été de très bons improvisateurs. On n'a pas fait de ligue d'impro, c'est venu un peu

après nous autres. Une affaire qu'on faisait, quand il y avait des parties de hockey ou de baseball en même temps que notre émission, c'est qu'on demandait aux auditeurs d'allumer la télé, de baisser le son, et de nous écouter faire la bande son. On pouvait faire autant la voix des joueurs qui se parlaient que les publicités. Ça, c'était ben l'fun. Voilà mon souvenir de CIBL.

— RICHARD Z. SIROIS

La fréquence de CIBL était 104,5. Pour marquer le coup, on a fait 104 émissions et demie et on est partis au début de la 105^e. On était tellement effrontés!

— MARC-ANTOINE AUDETTE

Le mardi suivant, nous avons réussi à piéger le maire de Montréal... Nous avons pris la voix d'un important journaliste français qui voulait parler immédiatement à Pierre Bourque pour un dossier qui serait publié dans L'Express. Notre interlocutrice nous a répondu que le maire était au téléphone avec un consul important, mais nous avons eu le culot de lui demander d'interrompre cet appel pour nous mettre en communication avec lui. Elle l'a fait! On n'y croyait pas!!!

Comme le tout se produisait en direct, nous avons barré la porte du studio, car nous nous doutions bien que notre patron n'aimerait pas ça. Lorsque Pierre Bourque a décroché, nous lui avons posé une série de questions horribles. Il a vite compris ce qui se passait. Le directeur des programmes s'est mis à frapper à coups de poing dans la vitre du studio pour qu'on arrête ça. L'attachée de presse est revenue en ligne: elle voulait parler à notre patron. Pendant que le vrai boss cognait dans la vitre, toi, Sébastien, tu t'es fait passer pour lui. La femme a exigé, sans savoir qu'elle était toujours en ondes, que nous soyons tous congédiés sur-le-champ, ce à quoi tu as acquiescé immédiatement... avant de lui dire qu'elle était encore en direct!

Après avoir raccroché, nous avons débarré la porte, il n'y avait plus aucune trace du patron. Il nous attendait dans son bureau pour nous congédier, nous en étions certains. Mais, surprise! Il nous a plutôt annoncé qu'il quittait son emploi, qu'il n'était pas fait pour travailler dans les médias. Il est parti en burn-out. Le lendemain, un article de journal rapportait notre canular en soulignant l'attitude désagréable de l'attachée de presse du maire de Montréal!

Ç'a été le début de quelque chose.

— FRANÇOIS PÉRUSSE

Je suis arrivé à Montréal sans argent et suis entré sur l'émission de Brathwaite [Y'é trop d'bonne heure]. Les choses ont vraiment décollé vite, mais j'étais toujours aussi peu équipé. J'ai vraiment travaillé broche à foin pendant longtemps. Je me suis seulement équipé plus tard. Mais je pense que c'est justement parce que ma technique de travail était bancale, au début, que j'ai appris comme ça. Mes effets sonores, je les faisais moi-même. S'il fallait se «pitcher» à terre, je me «pitchais» à terre. S'il fallait se cogner la tête, je me cognais la tête pour vrai... J'ai fait tous mes sons moi-même et j'en ai gardé quelques échantillonnages pour ne pas avoir à toujours les refaire, comme le son de la claquette sur la gueule. C'était un heureux mélange de percussions et de bruits de bouche. Le claquage de porte, je l'ai aussi depuis les années 1990... C'est le son d'une vieille porte de taudis et je le trouve encore drôle.

Je n'avais vraiment pas de technique. J'avais un 4 pistes avec un système de tracking spécial, mais il y en avait une qui ne marchait plus, alors je me servais des trois autres pour enregistrer mes sketches. Même le rewind ne fonctionnait plus, alors je prenais un autre appareil pour rembobiner. C'était assez loser...

— RICHARD Z. SIROIS

Dans le temps où on était à CIBL s'est tenue à Montréal l'assemblée mondiale des radios communautaires et alternatives. On a donc fait une émission live, aux Foufounes Électriques, avec les délégués de l'organisation. Pendant qu'on animait, des punks cognaient dans la vitre de la porte fermée du bar, pour entrer. Et là, un délégué français complètement soûl nous a demandé: «Aimeriez-vous faire des spectacles en France?» On était des ti-culs, on n'avait encore jamais pris l'avion, et là, on était choisis pour représenter le Québec en France avec un show de radio de 30 minutes!

— MARIO TESSIER

Une autre fois, en tant que «Ron Strudel», habillé propre et tout, je suis allé dans une importante conférence de presse, lorsque Patrick Roy est parti de Montréal pour le Colorado. Il y avait là beaucoup de journalistes sportifs qui se prenaient

pas mal pour des stars, entre autres Donald Beauchamp, et les grosses pointures comme Réjean Tremblay, Bertrand Raymond. Moi, je lève la main, je ne suis pas connu du tout, et Beauchamp me dit: «La prochaine question est à toi», parce qu'il était tanné de me voir la main dans les airs. Finalement, je pose une ostie de question conne, tellement conne que Roy ne comprenait pas vraiment ce qui se passait. Mais le plus drôle a été de voir la réaction des journalistes sportifs qui me traitaient tous d'imbécile. Ensuite, deux doormen sont venus, deux gorilles, des monstres! Je te jure, je n'ai pas touché à terre et ils m'ont sorti sur un moyen temps!

C'étaient toutes des idées de Christian Tétreault. Il profitait du fait qu'on était des nobodies et nous utilisait comme des kamikazes pour nous faire faire toutes sortes de conneries!

— RICHARD Z. SIROIS

On a débarqué à Paris en mai 1985. On avait chacun une petite chambre correcte avec vue sur l'Arc de Triomphe. Moi qui suis un maniaque de soccer, je regardais un match dans ma chambre, c'était au stade du Heysel, en Belgique, et ça brassait dans les estrades. Je suis allé dire aux autres, dans la chambre à côté: «Venez voir ça, les gars, les gradins s'effondrent!» Mais ça n'intéressait personne. Finalement, il y a eu 39 morts et plus de 450 blessés. Les gens se sont piétinés et tout.

Peu après, on devait faire un show de radio à La Rochelle, un très beau Vieux-Montréal, déjà beau en soi, on s'entend. On ne savait pas encore ce qu'on ferait, puis on a décidé de reproduire live, devant le public, ce qui s'était passé à Bruxelles, mais de transposer ça dans un match de ping-pong. La Chine contre le Japon. Serge, notre technicien, imitait des bruits de foule, et nous, nous décrivions la partie de ping-pong. Tout ce que t'entends à la radio, ce sont des poc! poc! poc! poc! qu'on fait avec la bouche. Les gens nous trouvaient crissement arrogants! Ils se disaient: «Y a des petits Québécois qui se moquent de nous.» En fin de compte, on a gagné le premier prix de l'émission de radio, parce qu'il y avait quelques rebelles dans la salle qui nous trouvaient drôles, mais le ministre a refusé de nous remettre le prix qui équivalait à quelques milliers de dollars. Ils nous ont plutôt offert une médaille de la Ville de La Rochelle. Ils ne pouvaient quand même pas nous donner de l'argent pour avoir ri de 39 morts et de 454 blessés!

— FRANÇOIS PÉRUSSE

J'ai appris de mes erreurs. J'écoutais les mix de mes premières tounes et je me disais: «Voyons, pourquoi ça sonne mal de même?» J'avais une chanson dans la tête, mais quand je l'écoutais, je me rendais compte que je ne savais pas comment mixer mon drum. Je passais des jours et des nuits à essayer de comprendre mon problème, ce que je mettais trop fort ou pas assez. Autrement dit, c'est sur le tas que j'ai tout appris.

J'ai par la suite rencontré des ingénieurs qui m'ont montré comment devenir mon propre ingénieur. Parce que, moi, je fais tout moi-même, seul. Ce n'est pas tout le monde qui a envie de faire ça, certains pensent même qu'il faut être un peu fou [rires]! Dans le quotidien, tu ne peux pas toujours compter sur un musicien pour venir te jouer une track de guitare à n'importe quelle heure. Alors, tu te débrouilles. Je suis bassiste à l'origine, pas claviériste. Mais je n'avais pas vraiment le choix de jouer des claviers au début. J'ai plongé là-dedans et j'ai nagé! J'ai fait par exemple un thème pour Taquinons la planète, qui sonnait bien en stéréo, mais Radio-Canada n'était qu'en mono à l'époque! J'ai pleuré d'écouter ça à la télé, tellement ça sonnait mal. Puis, je l'ai remixé...



— RICHARD Z. SIROIS

Avant notre retour au Québec, il y a eu un bulletin de l'agence France Presse donnant les noms des gagnants de La Rochelle. Nous en faisons bien sûr partie. Puis, dans les jours suivants, nous avons appris que Louise Cousineau, de La Presse, voulait nous joindre, parce qu'elle avait écrit une dizaine de lignes sur nous dans le journal. CKOI, qui tentait un virage vers l'humour, nous a contactés tout de suite après. On était prêts à passer à une autre étape, alors on a fait une très bonne démo pour les impressionner. C'était notre best of de CIBL, le meilleur stock.

Il y a quelques années, on m'a demandé d'écouter toutes les émissions que nous avons faites à CIBL. J'ai découvert que bien des affaires dataient de ce temps-là, comme Le feu sauvage de l'amour, avec Jacques Chevalier et André Ducharme. Il y avait aussi les premières versions de Génies en herbe. Bref, ce qui est devenu RBO plus tard. Des fois, c'était très pipi-caca-poil, mais aussi très alternatif, très dope. On trippait à déconner, à écrire des affaires et aussi à faire des expériences.

ÇA DÉCOLLE!

Pour percer à la radio, il faut un déclic: gagner la confiance d'un patron et ensuite l'amour du public. Dans notre cas, cet élément déclencheur s'est produit quand, après avoir littéralement harcelé toutes les stations de radio de Montréal à grands coups de démos, Marc-Antoine et moi avons reçu un appel d'André St-Amand, directeur de CKOI, qui nous demandait de venir le rencontrer. Ça y était, nous recevions enfin une offre des ligues majeures!

En arrivant dans le bureau, situé dans ce qui ressemblait à une cabane à sucre délabrée à Verdun [les studios de CKOI jusqu'en 2006], nous avons constaté qu'André St-Amand avait déjà imprimé un contrat sur lequel il nous proposait une émission de fin de semaine. Sans même le lire, nous étions prêts à le signer. Quand nous lui avons donné nos numéros d'assurance sociale, son expression a changé et il nous a demandé: «Vous avez quel âge, coudonc?!» Je venais d'avoir 18 ans, et Marc-Antoine avait 19 ans. Il a alors reconsidéré notre embauche: il nous trouvait beaucoup trop jeunes pour l'emploi! Nous l'avons finalement convaincu et sommes ressortis de son bureau contrat en poche.

Nous n'avions pas tourné le coin de la rue Gordon que mon téléphone s'est mis à sonner. C'était Luc Tremblay, à l'époque patron d'Énergie, qui voulait lui aussi nous rencontrer! Quel rebondissement incroyable! Naïvement, nous avons pensé que nous ne perdions rien à y aller, même si nous avions déjà signé un contrat.

En arrivant à la station, qui s'appelait encore CKMF, Luc Tremblay a commandé du poulet, nous a emmenés dans la salle de conférence et nous a dit: «On ne sort pas d'ici tant qu'on n'a pas signé un contrat!» Nous étions jeunes... alors nous sommes sortis de là avec une seconde entente. La radio universitaire était finie pour nous: nous avons maintenant des ententes avec les deux plus grosses stations de Montréal! Et nous avons aussi drôlement besoin d'un avocat, car nous venions de faire une gaffe monumentale... Telle fut notre entrée maladroite à la radio commerciale.



Voici maintenant les histoires de succès et les anecdotes non censurées que j'ai obtenues de mes collègues sur une période qui s'étend à peu près de 1985 à 2010, caractérisée par la liberté d'expression et de création en humour. C'était aussi une époque de grandes cotes d'écoute, où les artistes du FM avaient les moyens de leurs ambitions humoristiques!

— RICHARD Z. SIROIS

Dans le temps de CIBL, Serge Grenier et Pierre Foglia, nos idoles, avaient écrit une dizaine de lignes sur nous. On capotait. Foglia espérait qu'on n'apprendrait jamais à faire de la radio. C'était un beau compliment, venant de sa part. «Cinq fous en santé, je les écoute tous les vendredis, y a de la bonne musique; tout le contraire de la radio FM», qu'il écrivait. J'ai gardé les articles. Je les ai même avec moi. Pas longtemps après cet article, on a signé à CKOI à coups de 1: semaines.

— ANDRÉ DUCHARME

Avant nous, il y a eu Les Carcasses. Ils ont fait un album et ont eu un show à CKOI: L'histoire de la radio. C'était comme s'ils faisaient l'histoire du monde à travers des shows de radio. Par exemple, ils faisaient une émission comme s'ils avaient été à l'époque de Napoléon ou de Jésus. C'était le premier essai de CKOI en humour. Je pense que c'est ce qui nous a ouvert les portes. C'était plus facile pour nous autres, après.

Le nom d'André St-Amand revient souvent dans ce livre, car ce patron a métamorphosé le paysage radiophonique du FM. Il a découvert des centaines de talents, a développé des concepts originaux et uniques. Qu'on ait travaillé pour lui ou contre lui dans une autre station, tout le monde le respecte.

— MICHEL W DUGUAY

C'est André St-Amand [directeur de CKOI à l'époque] qui a commencé à vouloir des humoristes à tout prix à la radio. C'était une obsession! Il voulait des jokes, sans arrêt. Il faut dire que c'est vraiment radio, des punch lines. Les humoristes de CKMF étaient des animateurs, contrairement à ceux de CKOI, qui n'étaient que des humoristes. C'était l'ère de la

— NORMAND BRATHWAITE

Je pense que le plus beau moment de Y'é trop d'bonne heure, c'est la première fois qu'on a fait les hallucinations auditives. Ça vient d'André St-Amand. Il est arrivé dans une réunion et il a dit: «Heille, moi, dans telle toune, j'entend telle affaire.» On s'est dit que c'était une bonne idée. On l'a fait deux matins, et après on n'a plus eu de recherche à faire. On les recevait, tout le monde nous en envoyait! Il y a encore du monde aujourd'hui qui me parle de ça!

— MARIE-ÉLAINE PROULX

Il faut comprendre la latitude qu'on avait à Y'é trop d'bonne heure. Parce que c'était tellement gros et qu'on avait des cotes d'écoute phénoménales, on avait une liberté que plus personne n'a à la radio maintenant. Normand Brathwaite était numéro un, mais un numéro qui doublait le deuxième! On avait des réunions et des fois on se faisait dire «faites pas ci, faites pas ça», mais ça entrait par une oreille de Normand pis ça ressortait par l'autre.

— ALAIN DUMAS

Nous avons été des précurseurs de plein de trucs à la radio, tant au Québec qu'à la grandeur du Canada! Est-ce que ça avait déjà été fait aux États-Unis? Quelques fois, oui. Parfois, on prenait des choses qui avaient été faites aux États-Unis mais on en inventait plein. Les stunts qui venaient des USA, on les poussait à l'extrême. On se démarquait quotidiennement. Quand on arrivait à un événement comme l'Halloween ou le Poisson d'avril, on se demandait toujours ce qu'on allait faire d'encore plus spectaculaire. C'est là qu'est née l'idée de faire trois heures de radio sous l'eau, et l'année d'après on est allés sur «la Lune». Et dire qu'une année avant tout ce succès-là, j'étais sur les bancs d'école, j'étais un inconnu, sauf des étudiants que je faisais rire à l'université.

— MARIE-ÉLAINE PROULX

Ce n'était pas une poursuite, mais ç'aurait pu se transformer en poursuite. Je ne te dirai pas de qui il est question, mais à un moment donné, on s'était mis à faire des blagues à outrance sur cette personne... Des fois, on «vargeait» vraiment sur du monde. C'était l'époque de Piment fort.

On faisait des choses à Y'é trop d'bonne heure qui ne seraient plus acceptables aujourd'hui. Je me rappelle une fille qui faisait un peu de télé à l'époque, et on s'était mis à faire des blagues sur elle. C'était ma voisine et des fois je la voyais passer avec des garçons, et là, on s'est mis à faire des jokes en ondes. Un jour, on arrive en réunion et notre boss, André St-Amand, nous lit une lettre, ou plutôt une mise en demeure, qui exigeait que je m'excuse auprès de la fille en question pour les blagues que j'avais faites. Un texte était joint à la lettre, et André m'a dit que je devais le lire en ondes. Normand a demandé si je pouvais le faire de n'importe quelle façon, et André a dit oui. Alors le lendemain on a fait venir le band et j'ai chanté le texte de la mise en demeure sur l'air d'une chanson de Passe-Partout. On n'a plus jamais eu de nouvelles après, parce que, là, j'imagine qu'il aurait fallu qu'ils engagent des avocats.

On avait les meilleurs musiciens du Québec, comme Michel Cusson, qui venaient jouer en studio le vendredi matin sur le show. Quand on repense à ça aujourd'hui, c'est complètement impressionnant.

— MARIO LIRETTE

Que ce soit à la radio ou ailleurs, il y a toujours un élément déclencheur. J'ai été l'événement pour Les Grandes Gueules, Patrice L'Écuyer, Lucien Francoeur, Stéphane Rousseau. J'ai été le déclic. Je ne suis pas responsable de leur carrière, mais je les ai aidés à se lancer. Stéphane Rousseau était là, et un jour il est arrivé avec son personnage de Madame Jigger! Je me laissais surprendre et je n'avais qu'à embarquer!

— RICHARD Z. SIROIS

Quand on a gagné la Révélation de l'année à l'ADISQ à l'automne 1985, on faisait un numéro vraiment baveux où on se moquait des gens assis dans la première rangée. Dans ce temps-là, c'étaient Céline Dion, René Simard, Robert Charlebois, Claude Dubois... On se foutait de leur gueule et on s'en crissait! On n'avait rien à protéger ou à vendre. On est donc passés de ti-culs de CIBL aux Lundis des Ha! Ha! On a fait un 15 à 20 minutes et on a reçu une offre de Louis Saia qui voulait monter notre spectacle. Une autre aussi de Robert Lepage, qui a finalement fait la mise en scène du Groupe Sanguin. On a choisi Louis Saia parce qu'on aimait beaucoup Les Voisins et les shows de Claude Meunier.

— FRANÇOIS PÉRUSSE

J'ai travaillé avec plusieurs artistes au début de ma carrière. Plusieurs me demandaient de collaborer à leur spectacle, comme Michel Courtemanche qui voulait une couple d'affaires pour des trames sonores. Il a fallu que j'apprenne à travailler avec des artistes et à satisfaire leurs besoins. C'était du sur mesure. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte qu'il fallait que je soutienne quelqu'un d'autre que moi. Ce n'était plus juste moi! Je suis devenu autre chose, comme un réalisateur qui fait un disque pour un artiste. Je devais maintenant comprendre un autre artiste, gagner sa confiance. C'était différent, mais c'est une expérience que j'ai trouvée fabuleuse. Le plus long, c'est d'écrire. Et maudit que t'as l'air fou quand t'écris! Tsé... Assis, debout, couché, ou tu vas prendre une marche!

— PIERRE PAGÉ

Samantha Fox était en spectacle au Colisée de Québec, et on était, le FM 93, sa radio officielle. Elle était venue faire une entrevue à la station et elle buvait dans un verre en styrofoam. J'avais gardé le verre, qui portait la trace de son rouge à lèvres, et j'avais dit que je le donnerais à la dixième personne qui se présenterait à la station. On était dans la rue Belvédère, qui surplombe la Basse-Ville. Dix minutes plus tard, on a vu le boulevard Charest, en bas, se remplir de voitures qui montaient jusqu'en haut de la côte, à la station. Y avait plein de monde! La réceptionniste courait dans tous les sens et criait: «Tout le monde veut le verre! Tout le monde veut le verre!»

— MARIO LIRETTE

Patrice L'Écuyer avait été engagé à CKMF le midi. Moi, je le connais plus ou moins, mais je suis un acteur dans ma tête, et Patrice est un acteur, donc c'est mon monde. Je l'écoute à la radio, pis je me dis: «Tabarnac, ce gars-là est meilleur que ça.» On a une réunion pour parler des sondages, et Normand Beauchamp, le président de l'époque, et Guy Banville, le directeur des programmes, sont là. Moi, à l'aise comme je suis, je jase avec eux autres et je leur dis que Patrice serait bon avec moi et que j'aimerais faire un show avec lui. Ils ont trouvé que c'était une crisse de bonne idée!

Une semaine après, on était en ondes dans le retour. On est devenus Les Pistons. Ça marché, ça vraiment bien marché. À la radio, d'habitude, personne ne te répond. Même ton producteur se fout de toi la plupart du temps! Mais Patrice L'Écuyer, en tant qu'acteur, avait besoin de repartie, et moi aussi j'avais besoin d'une réponse immédiate. Quand il est parti, parce que sa carrière s'en allait ailleurs, il a fallu le remplacer. Et là, Réjean Villeneuve, qui est un vieux chum du secondaire, m'a dit qu'il avait un petit jeune pour moi. Un gars de 18 ans. Il est arrivé avec Rousseau et ça a tout de suite marché. Les Pistons sont devenus Les Deux Pistons.

— RICHARD Z. SIROIS

Quelque temps plus tard, on était le groupe d'humour qui vendait le plus de billets au Québec et qui avait l'émission de radio la plus écoutée. On était à Quatre-Saisons, on écrivait des textes pour la télé, tout ça en même temps. Au AM, il y avait Le festival de l'humour avec Tex Lecor, Pierre Labelle et Roger Joubert. Je pense que Pierre Légaré était scripteur. Il y avait aussi, au AM, Les insolences d'un téléphone, et, à Radio-Canada, Les joyeux troubadours. Mais il n'y avait rien au FM. On a été la première génération d'humoristes à la radio FM. À peu près en même temps que nous, il y avait Le Zoo, à Québec, mais la radio de Montréal ne se rendait pas à Québec, et vice versa. Mais on a été les premiers, ça, c'est sûr.

— NORMAND BRATHWAITE

Les gens avec qui je travaille maintenant me disent encore: «Moi, le matin, dans l'autobus, c'était Y'é trop d'bonne heure, pis quand on rentrait chez nous, on câlissait tout le monde devant la télé, pis c'était Piment fort.»

— FRANÇOIS PÉRUSSE

En octobre 1990, je me suis rendu compte qu'il y avait un vrai phénomène: ça faisait quelques semaines qu'on avait commencé et je capotais. Je venais d'avoir 30 ans et je travaillais avec Lucien Francoeur dans Le Francoeur show à CKOI. Lui et moi, on allait dans des bars de losers à 10 h du matin, au centre-ville, pour fêter nos cotes d'écoute! Lucien m'avait demandé si je me rendais compte de ce qui m'arrivait, qu'après seulement trois ou quatre semaines, tout le monde parlait de moi. J'étais tellement pris par ce que j'allais faire le lendemain que je n'avais pas vraiment conscience de grand-chose. J'étais content de ce qui arrivait, mais j'étais plus stressé qu'autre chose. Je me disais que c'était un feu de paille. J'étais un peu loser à une certaine époque de ma vie. Je le suis encore, mais ça ne me dérange pas [rires]. En fait, je n'étais pas sûr de moi.

Lucien m'a alors dit: «Tu sais, il y a des gens qui sont dans ce métier depuis des années et qui sont sur la même vitesse de croisière. Toi, ça fait juste quelques semaines, pis c'est déjà incroyable! Coudonc, quessé tu vas faire!?» Lucien était vraiment content pour moi et il ne voulait pas que «j'échappe mon affaire». C'est un gars tellement généreux. Il m'avait donné un bon boost, mais en même temps il m'avait stressé. Après un mois et demi de diffusion, ce sont les craintes de Pierre Arcand qui ont décollé. Il avait peur que tout le monde demande une augmentation de salaire! Dans l'émission du matin, on était le dream team, on faisait lever le show et, en plus, on ne coûtait pas cher. Normand [Brathwaite] gagnait certainement un bon salaire, mais pas le reste de l'équipe. On était les underdogs, et personne ne pensait que ça allait marcher. CKMF avait même fait un concours en ondes pour savoir combien de temps on allait durer. Peut-être qu'au fond ça nous a aidés, cette publicité-là!

— NORMAND BRATHWAITE

Je me suis mis dans le trouble en faisant Monsieur X. Ma voix était dissimulée, et je racontais des potins avec Madame X, Marie-Élaine Proulx. Elle faisait des commentaires sur nos partys de Noël, en changeant les noms, évidemment. Moi j'avais parti ça, parce que j'avais appris que quand tu dis «Il paraît que...», t'as le droit de dire ce que tu veux. Et le fait de changer ma voix, c'était tellement ridicule, parce que tout le monde savait que c'était moi. Je n'ai jamais propagé de potins qui pouvaient être nocifs pour personne. J'étais toujours comme: «Un tel [un chanteur français que nous nommerons pas] a fait l'amour et il a gardé ses bas!!!» Je pense que le monde en char aimait entendre ça — j'avais appris de Suzanne Lévesque que les gens adorent les potins. Comme animateur, faut pas juste chercher à dire qu'il fait beau quand il ne fait pas beau. Faut dire qu'il ne fait pas beau. Quand Les Grandes Gueules sont arrivés et se sont mis à faire des personnages, ce n'était pas dans l'air du temps. Ils ont commencé ça, et ç'a été un crisse de gros hit. Souvent, tu ne fais pas des choses dans l'air du temps, mais le monde accroche.

— MARIO TESSIER

La force de la radio, je l'ai vue pour la première fois le jour où on a annoncé un show au Spectrum. On en avait fait au Bourbon tout l'été, mais on voulait faire des shows à Montréal. Je pense qu'on a vendu tous les billets en quatre minutes. Ensuite, on a annoncé 15 shows au Spectrum et on a été sold out en trois jours. On a battu le record de RBO. Pour la première fois, devant du monde, on faisait des lignes de personnages et c'était comme un show rock de niaiserie! T'as 1000 personnes qui crient tes liners en même temps! Il se passait quelque chose. Je vais toujours me rappeler le premier show au Spectrum, en février. Il tombait de la pluie verglaçante, une journée de marde... Il n'y avait pas de places assignées, c'était premier arrivé, premier servi. On arrive et il y a un line-up sur quatre coins de rue... J'avais les yeux pleins d'eau, José aussi, parce qu'on se rendait compte que les gens étaient venus pour nous. C'est ce jour-là que j'ai compris l'impact de la radio. Encore aujourd'hui, je trouve que c'est le médium qui est le plus proche des gens.



Quelques membres de l'équipe de 100 Limite: Pierre Brassard, Jacques Chevalier, André Robitaille et Richard Z. Sirois.

— RICHARD Z. SIROIS

Dans le temps, CKOI était le 197. Pour refaire le coup de CIBL, on a décidé de faire 97 shows et puis de rompre notre contrat 13 semaines avant la fin. On était vraiment déterminés, en tant que petits baveux, d'en faire juste 97. On leur devait sept shows. Ç'a pris un an ou deux à se régler, pour que Jacques Primeau nous sorte du trouble. On était vraiment des petits crisses d'impertinents. Ça s'est finalement calmé quand on leur a remis quatre best of de notre matériel.

— FRANÇOIS PÉRUSSE

J'ai d'excellents souvenirs de cette époque avec Normand. Normand, c'était comme mon deuxième grand frère. Il m'a pris sous son aile. Il voulait me lancer à la télé, mais moi, je ne voulais pas y aller. Il me disait: «Là, je fais Beau et chaud en fin de semaine, pis tu vas venir et c'est tout!» Quand il aime quelqu'un, comme il aime Marc Labrèche, par exemple, il va tout faire pour cette personne. Il aime bien, mais il châtie bien aussi. S'il trouve que tu fais de la grosse marde, il va te le dire!

— RICHARD Z. SIROIS

J'ai quitté RBO en 1987, et quand je suis revenu à CKOI, c'était dans les années 1990. À la fin des années 1980, j'étais avec la gang de 100 limite à Quatre-Saisons. J'avais une émission d'une heure par semaine, Richard Z. reçoit, où j'accueillais des vedettes. On était obligé de faire des émissions de contenu parlé à la radio, ça faisait partie des quotas du CRTC. Je pense que j'ai fait la dernière entrevue radio de Gerry Boulet. J'ai interviewé Indochine, Martine St-Clair Céline Dion, Roch Voisine, Renaud. Tout ce qu'il y avait de gros au Québec. Ding et Dong, André-Philippe Gagnon, j'a tout fait. Pendant trois ans, et la gang de 100 limite est arrivée à la radio. Pierre Brassard faisait juste une journée par semaine parce qu'il voulait prendre une année off. Donc, il y avait Ghislain Taschereau, Jacques Chevalier et moi. André Robitaille était aussi avec nous, pis aussi des nouveaux commentateurs, comme Mike Bossy, François Massicotte et Jean-Michel Anctil, qui étaient des occasionnels dans Les Midis fous. Mais, en studio, on était toujours Ghislain, Jacques et moi.

À cette époque, André St-Amand avait eu l'idée d'inviter les auditeurs à assister à l'émission en studio. Ceux-ci ajoutaient donc à l'ambiance en riant et en applaudissant. À les entendre, on aurait pu penser qu'ils étaient une centaine, mais le studio étant plutôt petit, ils n'étaient qu'une quinzaine, tout au plus!

— ANDRÉ DUCHARME

RBO a fait le midi pendant un an à Énergie. Moi, j'aimais ben ça, parce que, même si c'était beaucoup d'ouvrage, ça faisait un peu ce que CIBL et CKOI avaient fait avant: ça nous avait relancés sur le plan créatif. Il y a beaucoup d'affaires qu'on a faites qui sont nées de ce temps-là. Le personnage que je faisais, qui était un genre de répondeur téléphonique, ça vient de là. C'était aussi la première fois qu'on travaillait avec l'informatique. Chacun avait son ordinateur, et en plus on était en réseau, donc on pouvait écrire en groupe. Je faisais une première version et je l'envoyais à Yves. On écrivait comme ça, ce qui fait que la méthode RBO s'est beaucoup raffinée. Il fallait tellement qu'on écrive!

À l'époque, je restais à Longueuil, et des studios d'Énergie on apercevait le pont Jacques-Cartier. Quand je voyais que le trafic augmentait, j'embarquais dans mon auto et je m'en allais chez nous, de peur de rester bloqué sur le pont un peu plus tard. En route, je pouvais enregistrer un sketch sur mon dictaphone. Comme ça, je rentabilisais mon temps.

Ça nous a vraiment permis de développer des trucs flyés. C'est sûr que, des fois, tu fais des mauvaises affaires, mais tu vas vraiment chercher dans les derniers retranchements de ta création. Mais des choses intéressantes peuvent aussi naître de ça. Entre autres, cette année-là, on a fait C'est nono, Noël. L'année passée à Énergie était quasiment un mix de CIBL et de CKOI. Quand t'écoutes les sketches, tu sens le plaisir qu'on avait.

— ALAIN DUMAS

Vers la fin du FM 93, malgré les défaites des Nordiques, on avait fait un méga-défilé de la Coupe Stanley sur la Grande Allée, avec des grosses têtes, style Bonhomme Carnaval, mais avec des visages de personnalités du monde du hockey. Quelqu'un aurait pu dire que nous avons la ville à nos pieds, et ça n'aurait pas été loin de la vérité. Tout le monde était de notre bord, les patrons aussi, bien sûr. Il y avait une acceptation. Si c'était Le Zoo, encore plus. C'était: «Faites ce que vous voulez!» Quand on est arrivés à La Jungle [Radio Énergie], on avait la même liberté. Il n'y a plus ça, aujourd'hui, cette liberté de faire de la radio. On ne se faisait pas achaler, on produisait. Comme on avait des super bons chiffres et qu'on était aimés de partout, même des stations concurrentes qui nous écoutaient en sourdine, on avait une totale liberté de création.

— MARIE-ÉLAINE PROULX

On faisait beaucoup la fête, aussi. On se couchait à minuit ou à 1 h du matin, pis on se levait à 4 h 30 pour aller faire le show. Un jour, on a organisé un concours pour aller faire un show de Y'é trop d'bonne heure chez des auditeurs, avec Mario Pelchat comme invité. On était en ondes à 6 h, mais Normand est arrivé à 7 h 30! Je pense que c'est la seule fois où il est arrivé en retard. L'indicatif partait vers 5 h 59, et Normand arrivait dans la minute. Tout le temps où j'ai été là, il animait avec un micro sans fil. Il sortait du studio, se promenait dans les corridors, allait dehors. Il avait besoin d'une grande liberté de mouvement.

— FRANÇOIS PÉRUSSE

On se dévissait aussi pas mal, Normand et moi. Quand on quittait l'émission et qu'on allait déjeuner, à 9 h 15, au centre-ville, on prenait une bouteille de vin blanc, pis oups... on en prenait une autre. Il y avait un frigidaire à bière à la station, et les gens qui arrivaient le matin se débouchaient souvent une bouteille. Mais avant que le fameux frigidaire fasse son apparition, nous, à 8 h, quand le dépanneur de l'autre côté de la rue Gordon ouvrait, on allait s'en acheter. Ça m'écœurait, mais c'est moi qui avais la job d'aller acheter de la bière. Elle était froide au début, pis après on la buvait tablette. Pendant un bon bout de temps, c'était tous les matins. À un moment donné, j'ai dit à Normand que je n'étais plus capable de travailler l'après-midi, et il m'a répondu: «Coudonc, es-tu en train de virer moumoune?!» J'ai des souvenirs fabuleux de cette époque-là, j'ai eu un fun noir.

— ANDRÉ DUCHARME

Quand on a eu notre contrat de télévision, ils ne voulaient vraiment pas qu'on parte de la radio, alors on a fait un deal avec eux autres: nous voulions diffuser notre show de télé à la radio. C'était complètement ridicule, parce que, de l'humour visuel, ça ne passe pas nécessairement à la radio.

— NORMAND BRATHWAITE

Faire jouer des bands pendant plusieurs heures en studio, c'était mon idée. Je connaissais beaucoup de jeunes musiciens, je leur donnais 100 piastres, plus le déjeuner, alors ça valait la peine pour eux autres. On emmenait aussi de 75 à 100 personnes à la cabane à sucre, sur le bras de la station. On prenait aussi du monde comme Marjo...

C'est une des raisons pour lesquelles les artistes aimaient tellement le show. Ils n'avaient jamais vu ça! Ils arrivaient à 7 h du matin, il y avait un buffet japonais, des serveuses et un band.

— ANDRÉ DUCHARME

Nous [RBO] avons arrêté nos activités quotidiennes en 1995, et c'est cette année-là que j'ai commencé dans le morning à Énergie. Je l'ai fait pendant un an, après j'ai fait le retour à la maison pendant un an avec Les Grandes Gueules. Après ça, j'ai refait deux autres années de morning avec Christian Tétreault et Réal Béland, entre autres. J'ai été on and off à Énergie...

Je me souviens, pendant que Mike Gauthier faisait sa chronique, moi j'écrivais celle de Mike Crophone, mon personnage qui le parodiait. C'est ce que j'aimais le plus de la radio quotidienne: ça t'obligeait vraiment à écrire. Je composais deux sketches par jour en plus des liners. Lors de ma première année avec Patrice L'Écuyer, il «cállait» parfois des personnages. Je ne le savais pas d'avance, pis il disait: «Bon, on va parler à untel.» Alors là, j'étais obligé d'improviser. S'il partait le piano, j'étais obligé de chanter une toune de Normand L'Amour. C'était ben l'fun, j'aimais ça. Quand c'est live, ça devient génial. Ça ne traverse pas le temps, mais c'est l'fun.

— MARIE-ÉLAINE PROULX

Pour travailler sur ce show-là, il fallait avoir la carapace assez dure et ne pas se prendre au sérieux. Tout le monde avait des énergies différentes, mais on s'aimait profondément. J'avais une grande affection et une grande admiration pour Normand et Chantal [Beaupré]. J'aimais Mike Bossy, François Pérusse... On s'aimait. Le matin, c'est fragile. Quand t'arrives sur un morning show à 5 h 30, les premiers êtres humains que tu vois, avec qui tu parles, ne sont pas des gens de ta famille, ce sont tes collègues. Tu as intérêt à les aimer et à ce que ça se passe bien. On en connaît des histoires qui n'ont pas marché...

— RICHARD Z. SIROIS

La montée de CKOI est attribuable à toute une génération d'animateurs autant qu'à Énergie: Pérusse, c'était la révolution; nous, avec un public live le midi; et une foule d'humoristes comme Ancil, Massicotte et Morency. C'étaient des radios tenues par des passionnés. Il y avait aussi des «voix de radio» comme Ricky Dee, Guy Aubry, des pionniers. Le radio, ça peut être glorifiant et très payant, mais tu peux aussi apprendre un vendredi que tu ne reviendras pas le lundi, et ça, c'est vraiment difficile.



Richard Z. Sirois et les Midis fous.



Richard Z. Sirois avec Sébastien Trudel.

— NORMAND BRATHWAITE

Un jour, les patrons ont décidé de tasser Richard Z. Sirois pour engager Jean-René Dufort. À la dernière minute, même si Photoshop n'était pas perfectionné comme aujourd'hui, ils avaient réussi à mettre la face de Jean-René sur le corps de Richard!

— MARIE-ÉLAINE PROULX

Je ne suis pas nostalgique. Quand je tourne la page, je tourne la page. Je n'ai pas eu de down, mais je dirais, aujourd'hui, que de tout ce que j'ai fait en 32 ans de radio, le plaisir que j'ai eu à Y'é trop d'bonne heure va me manquer toute ma vie. Ç'a laissé un profond souvenir dans la tête de plein de monde et ç'a touché plusieurs générations.

— RICHARD Z. SIROIS

J'ai de beaux souvenirs de cette époque-là. On ne savait pas que, plus tard, on serait dirigés et contrôlés. Je ne me souviens pas d'avoir eu un avocat chez RBO. Peut-être juste à Quatre-Saisons. Je pense qu'il y avait une avocate qui surveillait un peu, en cas de poursuite, mais on pouvait fouiller dans les archives et utiliser n'importe quoi. Maintenant, on doit demander la permission pour mettre la photo de quelqu'un sur un mur. Ce qui a beaucoup changé, c'est la liberté.

LES MOMENTS FORTS

Au cours de leur carrière, les humoristes et animateurs avec qui j'ai eu le plaisir de parler ont vécu des moments hilarants, loufoques, touchants ou «malaisants», dont ils se souviendront toute leur vie. Que ce soit par des coups montés, des sketches scénarisés ou des numéros improvisés, ils exprimaient la volonté de divertir et de faire rire les gens, mais aussi, parfois, de provoquer et de repousser les limites, dans le but d'atteindre le plus grand nombre d'auditeurs possible.

Parce qu'on a tous éclaté de rire en écoutant à la radio RBO, Les Bleu Poudre, Les Grandes Gueules, François Pérusse, plusieurs autres, voici un palmarès non exhaustif et inédit des meilleures histoires de la radio FM..., mais aussi des pires. Et oui, toute idée n'est pas toujours bonne à rire!



— PIERRE PAGÉ

Tout était fait pour rire, il n'y avait aucune teneur intellectuelle. On était des tannants.

— MARIO TESSIER

Je vais toujours me souvenir de la mise en demeure de René Angélil après la parodie de I'm Alive, qui est devenue A m'énarve. Je venais d'avoir mon premier bébé, ou bien ma blonde était enceinte, je ne sais plus trop, mais je venais d'acheter ma maison avec la grosse hypothèque, et soudain j'ai reçu une mise en demeure de René Angélil! Je pensais que ma vie était terminée, que ma carrière était finie. On s'entend que si Angélil décidait de partir en guerre contre toi, il avait les moyens d'aller loin! Il avait même laissé un message dans la boîte vocale d'Énergie, dans le bureau du boss. Le message disait: «Je veux juste te dire que tes deux pas de talent, je vais les mettre dans la rue. Pis toé, pis CKMF, pis Rock Détente, vous ne jouerez plus jamais de Céline. Je vais vous câlisser dans la rue.»

Ç'a fait la une de La Presse et la parodie s'est retrouvée partout. On a même fait une conférence pancanadienne. Il y avait des journalistes de partout, ils en ont même parlé à Fox, dans Celebrity Justice. Ils avaient ouvert l'émission avec cette poursuite-là. C'était David contre Goliath. Dans ce temps-là, on utilisait encore les fax. On a dû en recevoir au moins 25 000. Les gens nous appuyaient, ils disaient qu'ils allaient brûler leurs disques de Céline.

Lors de la conférence pancanadienne, Nathalie Petrowski nous a demandé ce qu'on répondait à René Angélil, lequel avait dit que «ça ne se faisait pas», ce genre de parodie. On a répondu qu'on ne savait pas que c'était nouveau, cette interdiction de parodier des chansons. On a aussi dit que quand René Angélil était dans Les Baronets, et on avait les trois albums dans les mains, ils ne faisaient que ça, des parodies des chansons de leur époque! Et là, tout a changé de bord. C'est lui qui se faisait narguer. Cette histoire, qui a été la plus grosse chienne de ma vie, a fini par être notre plus gros coup de pub. Tous ceux qui ne nous connaissaient pas n'avaient plus le choix d'entendre parler de nous!

— ALAIN DUMAS

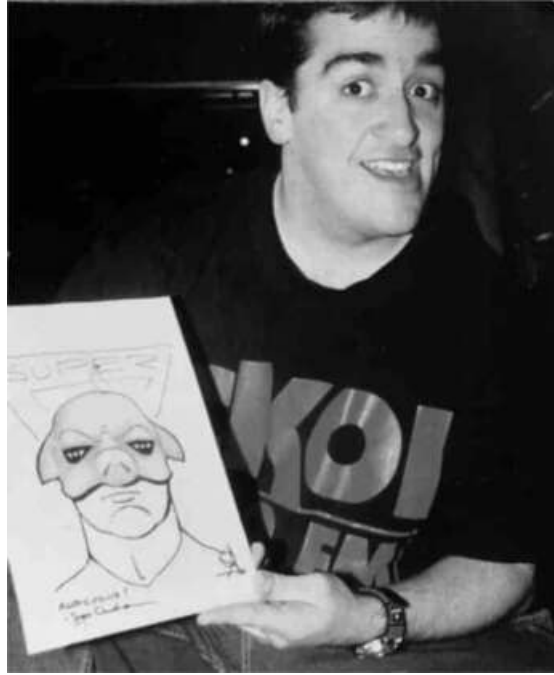
Un jour, on a eu l'idée de faire chanter le succès de l'heure, J'me sens pas belle, par la mairesse de Sainte-Foy, Andrée Boucher. Mais comment lui demander ça? Presque impossible... Tout à coup, mes deux confrères, Gilles et Michel, se sont souvenus que j'avais étudié avec Denis Boucher, le fils de la mairesse, en journalisme, à ma dernière année d'université, et ils m'ont dit que je pouvais peut-être passer par lui pour proposer notre idée à sa mère. Mais là, tu comprends, c'est gênant, il aurait fallu que je dise à Denis: «Tsé, ta mère... elle a un look particulier... Penses-tu qu'elle accepterait de chanter une parodie?» J'ai quand même fini par lui téléphoner pour lui parler de la chanson, en ajoutant qu'on souhaitait impliquer sa mère. Après un petit frette de deux secondes, il m'a dit qu'il le lui demanderait. Quelques jours plus tard, il m'a rappelé pour me dire que sa mère le ferait!

Le jour où Andrée Boucher est venue à la station, dis-toi que c'était majeur. La mairesse en personne! On capotait. Je suis allé la chercher à la réception, elle avait son look super flyé. Elle m'a demandé de voir le texte pour savoir ce que c'était. Elle a alors lu toutes les conneries qu'on voulait qu'elle chante et, avec ses petites lunettes sur le nez, elle a dit: «Non, je ne chante pas ça.» Mon cœur a fait 50 tours. J'étais devant elle, un genou à terre, et elle était assise sur une chaise. Je lui ai dit: «Voyons, madame Boucher, pensez-vous vraiment que c'est ça? C'est une blague!» Je lui ai demandé de m'accorder deux secondes et je suis parti à la course dans le petit local où Gilles et Michel se demandaient comment ça s'était passé. Je leur ai dit qu'on était dans l'ostie de marde et qu'il fallait changer le texte. On s'est mis au clavier et on a trouvé deux ou trois tournures un peu moins heavy. On a imprimé ça et je suis retourné voir M^{me} Boucher. Mon cœur battait fort, parce qu'on n'avait pas changé grand-chose. Elle a examiné le texte et a dit: «Ah, là, c'est mieux.» Encore une fois Le Zoo venait de scorer... La mairesse allait chanter!

Pour illustrer l'ampleur du succès du Zoo, et ensuite de *La Jungle*, sachez qu'ils furent parmi les premiers à voir leurs capsules et sketches retransmis partout au Québec sur la bande FM. Ils n'étaient pas populaires seulement à Québec. Leurs nombreux albums de compilations se vendaient partout. Ils font même encore aujourd'hui l'objet d'un culte.

— LUC CAUCHON

Personne au Canada n'est jamais allé aussi loin que nous autres, Les Justiciers Masqués. Je me rappelle la fois où j'avais pour mission d'entrer dans la télé-réalité Loft Story... Les producteurs avaient loué un hangar à LaSalle, à la Cité du Cinéma; dans une partie, c'était le Loft et, dans l'autre, ils tournaient le téléroman Annie et ses hommes. Un de nos auditeurs, qui était sous-traitant pour Bell, m'avait hissé sur le toit du hangar avec l'échelle articulée de son camion. Tout d'un coup, j'avais perdu pied, j'avais défoncé le plafond et j'étais tombé dans le bureau de production d'Annie et ses hommes. La productrice était là, elle avait fait un méchant saut. Tsé, tu vois un gars habillé en cochon qui passe à travers le plafond! J'avais atterri sur un divan; Guylaine Tremblay venait de sortir du bureau. Ça avait passé dans les journaux, on avait fait nos excuses à la madame et on lui avait envoyé un bouquet de fleurs. Finalement, elle avait trouvé ça ben drôle, mais ç'avait coûté de l'argent à CKOI, qui avait dû payer les réparations. C'étaient des grosses années, on ne verra plus jamais ça.



Luc Super Cauchon.

— PIERRE PAGÉ

Avec Les Grandes Gueules, il y a eu l'affaire Michèle Richard. Elle avait dit qu'ils étaient nuls à chier à l'époque du scandale avec René Angélil. On était partis vers Sainte-Adèle à 3 h du matin avec le CD des Grandes Gueules pour l remettre à Michèle Richard. Il y avait beaucoup de trafic et j'avais appelé Richard Turcotte, qui animait à l'époque, pour qu'il demande aux gens, sur les ondes, de nous laisser passer sur l'autoroute. J'étais avec Philippe Landry, et on était dans un véhicule aux couleurs d'Énergie. Je te jure, l'autoroute 15 s'ouvrait devant nous pour nous laisser la voie libre, et derrière nous les gens s'enlignaient pour nous suivre! On avait l'air de superstars.

On arrive à Sainte-Adèle. La police est là pour nous accompagner jusque chez Michèle Richard. C'était en plus la journée où son mari, Yan Demers, était sorti de taule! Là, je vois un coin de rideau qui s'ouvre, donc je sais qu'elle est là. Je sonne à la porte, mais ça ne répond pas. Je décide de me diriger vers le garage et je tombe sur Yan Demers, l'air bête comme ses deux pieds. On dirait qu'il veut me tuer. Je recule et je vois une porte ouverte. J'entre dans la maison, tout doucement.

À ce moment-là, je ne le sais pas, mais Michèle est en haut, dans la chambre, et elle m'écoute. Finalement, au moment

où je ressorts de la maison, elle apparaît, vêtue d'un t-shirt de Rock Détente, juste pour m'écœurer. Je lui remets le CD des Grandes Gueules, elle me remercie et me claque la porte au visage. Une vraie folle, tellement fâchée que je sois là! Elle avait quand même un peu raison, je m'étais rendu dans le garage et dans la cuisine... La police m'a demandé de quitter le terrain. Tout le village était là. Michèle Richard était vraiment en crise après moi!

— MARIE-ÉLAINE PROULX

On était allés mettre des poissons sur les seins de Marie-Chantal Toupin, sur sa fameuse affiche [Regardez-moi dans les yeux], sur le pont Jacques-Cartier. Ç'avait été formidable. Je ne suis pas très bonne pour les souvenirs, mais, pour moi, les meilleurs moments de Y'é trop d'bonne heure, ce sont les fous rires. On a vécu la crise du verglas ensemble: Normand et moi, on a passé un mois à vivre dans des hôtels. À Montréal, pour faire le show, je pense qu'on avait juste manqué d'électricité pendant 24 heures, mais moi j'habitais à Saint-Jean, et Normand habitait sur la Rive-Sud lui aussi, et il fallait être là tous les matins pour faire le show. C'est une période où il s'est passé des choses qui n'avaient pas d'allure à l'émission. On pognait tout le temps des fous rires, on était fatigués.

— FRANÇOIS PÉRUSSE

Il est arrivé plein d'affaires dans Y'é trop d'bonne heure avec Normand Brathwaite. Un jour, il voulait me fêter, donc la recherchiste m'avait dit: «Tu ne viens pas à la station par toi-même lundi prochain.» C'était le jour de ma fête, et évidemment elle sous-entendait qu'ils viendraient me chercher. Le lundi, Mike Bossy arrive devant mon appartement, rue Saint-André, avec la Woopy Machine. Mais, moi, j'avais oublié cette histoire-là et j'avais passé la nuit sur la Rive-Sud. J'entends en ondes que Mike est en train de cogner à ma porte, à Montréal! Il a le micro dans la gueule et il dit [imitation de la voix de Mike Bossy]: «Je frappe chez François.» Câlisse, je suis pas là! Et là, la Woopy Machine, avec tous ses flashers, a réveillé tout le monde dans la rue. Les voisins ont ouvert leurs portes et ont dit à Mike que je n'étais pas là. Alors il s'est retrouvé à interviewer le voisin. En plus, Bossy s'était déguisé en dinosaure! Quand je suis arrivé à la station, j'ai eu une petite face de la part de l'équipe...

— LUC CAUCHON

Michel Barrette, le 1^{er} avril 1999, a décidé de faire un autre stunt. Il est allé dans le show du matin pour dire qu'il recevrait Céline Dion dans le retour, et il s'est formé un ostie de line up devant la station, peut-être 2000 personnes jusqu'au McDonald. La première qui était en avant, et à l'époque elle n'était pas connue, c'était Marie-Élaine Thibert. J'ai appris plus tard qu'elle était vraiment en maudit après nous autres. À 17 h, la limousine est arrivée: c'était Céline Dion de la rue Goupil à Chicoutimi, une amie de Michel Barrette! C'est un gros poisson gonflable qui est sorti de la limousine.

— FRANÇOIS PÉRUSSE

Je me souviens d'une anecdote avec Les Bleu Poudre qui avaient fait Les Midis fous. Ils m'avaient invité pour faire un spécial radio communautaire, sans trop de préparation, avec des concepts genre «mettre une toune trop fort et essayer de parler par-dessus», comme si on avait oublié le disque. En gros, faire toutes sortes de niaiseries antiradio! Je me souviens très bien du patron qui faisait les cent pas dans le corridor et qui attendait qu'on sorte du studio pour nous donner LE char de marde du siècle! L'émission n'avait pas de bon sens, je me suis même découragé en ondes. Habituellement, tu dois tenir ton bout, mais même avec mon micro ouvert, j'ai regardé les gars et j'ai dit: «On est tellement en train de faire de la marde!» Mais on s'en reparle aujourd'hui et on en rit en simonac! Les fax d'insultes rentraient, c'était une catastrophe. Une fausse bonne idée.

— RICHARD Z. SIROIS

Pendant Les Midis fous, on a même eu le quart d'heure le plus écouté au Canada, devant Toronto et Vancouver. Un jour, on a eu l'idée d'inviter des auditeurs en studio. Dès la première émission, il y avait de 15 à 20 personnes. Ça sentait l'humidité, la moisissure, la sueur, mais c'était comme un show live sur scène. Ç'a été un hit, c'était hallucinant, complètement fou. Ces années-là, les budgets à la radio étaient gros.

C'était autour de 1993. Il n'y avait aucune concurrence, pas de YouTube, pas de cellulaires, donc si tu voulais entendre ta toune préférée, tu devais écouter la radio jusqu'à ce qu'elle passe. C'était la belle époque, avant nos années politiquement correctes où les humoristes doivent s'excuser de tout. Je n'ai pas de souvenir qu'on se soit fait taper sur les

Dans un passé pas très lointain, on pouvait encore faire des choses sans réfléchir aux conséquences. Aucun avocat ne venait nous expliquer en quoi notre idée n'était peut-être pas la meilleure! La pire, dans mon cas, fut d'organiser une grande manifestation pour protester contre la corruption du gouvernement de Jean Chrétien. Il y avait à Montréal les audiences de la commission Gomery. Vous me direz qu'organiser une manifestation est un geste noble... Certes, mais il y avait un détail: ça s'appelait le Moonfest...

J'ai donc eu l'honneur, ce soir-là, de voir Bernard Derome et Jean-Luc Mongrain présenter mon discours et MES fesses en ouverture de leurs bulletins de nouvelles respectifs. Morale de l'histoire: on apprend de ses erreurs!

— PIERRE PAGÉ

J'ai eu tellement de fous rires! Je pense à Philippe Bond. On faisait des tests, un peu comme dans Testé sur des humains, et ce matin-là on avait décidé de tester, avec la collaboration de la boutique Mondou, deux colliers anti-aboiement. Le premier pulvérisait de la citronnelle, l'autre émettait des décharges électriques. Si tu veux voir l'extrait, c'est sur YouTube. Donc, on essaie le premier collier, Philippe jappe, la citronnelle part et il arrête. Ça fonctionne très bien. Il s'attache ensuite au cou le second collier et il se met à aboyer, mais il ne se passe rien. Il essaie d'ajuster le collier et, tout d'un coup, ça part. Il reçoit un tabarnouche de choc électrique! Je veux mourir ma vie de rire, et Philippe devient de plus en plus rouge. Le problème c'est que plus je ris, plus les vibrations de ma voix déclenchent des décharges du collier. Philippe me dit d'arrêter, mais je ne comprends pas. Il est tellement rouge et se fait tellement électrocuter qu'il est rendu couché à terre!

Avec Philippe, on a aussi testé des tue-mouches électriques. Il a quand même été gâté, vu qu'il a été testé par Nadia Bilodeau et Mitsou, les culottes baissées, pour voir quelle marque fonctionnait le mieux!



Philippe Bond et Pierre Pagé.

— LUC CAUCHON

Le premier été où François Morency a remplacé Normand Brathwaite, il a organisé un Loto-Bouse. Comme dans

«bouse de vache»... On est devant le 211 Gordon, on a barricadé le stationnement, donc aucun char ne peut y entrer. On a fait 100 quadrillés, on a réuni 100 auditeurs autour de l'enclos. La Woopy Machine est là, avec un petit stage, et on attend qu'une vache chie sur un des carrés pour savoir qui gagne 200 piasses de fromage. Finalement, la vache n'a pas chié et le show a fini à 9 h...

— PIERRE PAGÉ

Je me suis battu avec Éric Lucas. Le pire, par contre, ç'a été avec Patrice L'Heureux, l'ancien poids lourd canadien, qui est malheureusement décédé en octobre 2018. On avait installé un ring au coin de Papineau et René-Lévesque. L'Heureux pesait à peu près 240 livres. Le matin du combat, on s'entend pour planifier une chorégraphie pour éviter qu'il me fasse mal. Il me dit: «Quand la cloche va sonner, tu fonces sur moi et tu te baisses, et moi je vais donner un coup de poing dans le vide, par-dessus ta tête. Après ça, tu vas me rentrer dans le corps.» Je trouve ça parfait comme plan, et on s'exerce un peu. Quand ça arrive pour vrai et que j'entends les ding! ding! ding!, je fonce en me baissant, mais pas assez. Je reçois son coup directement sur le nez. J'ai vu des étoiles. Après, on a ri, mais, sur le coup, je ne pouvais pas... Les rues étaient fermées, RDS [Réseau des sports] était de l'autre côté. Éric Lucas, lui, m'avait pincé au foie. Deux rondes de trois minutes seulement et je n'en pouvais plus. J'en ai fait, des niaiseries!

— LUC CAUCHON

À un moment donné, il fallait qu'ils réparent un mur dans la station. Lorsque j'arrive à 6 h, le mur est éventré, mais il n'est pas refermé. François Morency et Éric Nolin ont alors l'idée de me faire entrer dans le mur et de tout replâtrer, pour que j'y passe 24 heures. Ils m'ont donné un micro, m'ont mis une couche pour que je puisse pisser, et m'ont donné du chocolat. Mais en réalité, le chocolat, c'était du Ex-Lax. Ils étaient morts de rire. Moi, j'ai trouvé ça moins le fun [rires]!

— PIERRE PAGÉ

On enregistrait des albums en studio à la station. C'était très mauvais, mais on vendait de 5000 à 10 000 exemplaires et on donnait l'argent à Enfant Soleil. Le jour où Mitsou avait entendu un des albums, elle était enceinte et assise par terre dans le studio. Elle avait tellement ri qu'elle avait fait pipi dans ses culottes!

LES CANULARS TÉLÉPHONIQUES

Les tours au téléphone ont toujours fait partie du paysage radiophonique québécois. Plusieurs attribuent leur invention à Yvan Ducharme, dans les années 1950. Il y a ensuite eu l'immense succès de Tex Lecor et de ses *Insolences d'un téléphone* à CKAC, du côté du AM. Les Bleu Poudre ont poussé le concept à un autre niveau en réalisant trois canulars qui ont fait le tour du monde, piégeant le pape Jean-Paul II, la reine Elizabeth II et Brigitte Bardot. Évidemment, ces artistes de la radio ont été très inspirants pour moi dans ma carrière, de même que les Jerky Boys du côté américain.



— ÉRIC NOLIN

À CKOI, j'ai vécu tous les grands coups, dont Les Bleu Poudre avec le pape. Ce jour-là, personne ne devait franchir un certain périmètre dans la station. Il ne fallait faire aucun bruit, aucun mouvement, c'était comme à l'armée.

J'écoutais Les Bleu Poudre à la radio lorsqu'ils ont annoncé qu'ils avaient piégé Jean-Paul II au téléphone. C'était le premier canular d'une telle envergure. Beaucoup de gens n'y ont pas cru. J'ai eu l'occasion un jour de parler à l'un des idéateurs et protagonistes de ce coup fumant, et il m'a expliqué toute l'histoire. En gros, plusieurs doutaient des Bleu Poudre, car le pape n'est pas censé parler au téléphone. Cependant, l'erreur fut celle de l'Archevêché de Montréal, qui a lui-même pris contact avec le Vatican pour établir cette communication au cours de laquelle le premier ministre du Canada de l'époque, Jean Chrétien, annoncerait au pape son appui dans certains dossiers. Au bout de quelques semaines de démarches, le rendez-vous fut pris. Lorsque le canular a été révélé, *La Presse* a fait appel à un spécialiste de la reconnaissance vocale pour corroborer les faits. Ce dernier s'est dit sûr à 90 % qu'il s'agissait de la voix de Jean-Paul II.

— RICHARD Z. SIROIS

On avait une immense liberté à la radio. Le seul juge, c'était si ça faisait rire. La seule règle, c'était de ne jamais appeler dans des endroits où les gens pourraient avoir besoin d'aide, comme chez des psychologues ou dans les hôpitaux. On faisait beaucoup d'appels dans des hôtels à travers le monde ou dans des restaurants... On s'amusait ben gros.

— MARC-ANTOINE AUDETTE

Nous étions [Les Justiciers Masqués] déjà reconnus comme les spécialistes des coups au téléphone. Nous avons piégé Bill Gates, Céline Dion, Steven Spielberg, Britney Spears, Paul McCartney et une foule de politiciens. Le canular à Janet Jackson était différent des autres. Elle venait tout juste de faire le show de la mi-temps au Super Bowl, avec Justin Timberlake qui avait arraché une partie de son costume, dévoilant un sein à peine caché par une étoile. Aux États-Unis, elle était poursuivie par la FCC [Federal Communications Commission, l'équivalent du CRTC, mais beaucoup plus sévère], pour plusieurs millions de dollars. C'était selon eux un acte indécent sur les ondes publiques. La défense de Janet Jackson était de dire que tout cela était improvisé. Le problème, c'est que Jackson, lors du canular [où elle croyait parler à Céline Dion], avait tout le contraire. La loi canadienne nous permettant de diffuser cette communication téléphonique, la star s'exposait à perdre des millions en cour. Dès qu'on lui a révélé que c'était un gag, son équipe a contacté le plus important cabinet d'avocats du Québec pour tenter d'en empêcher la diffusion et même de saisir l'enregistrement. Vérification faite, ils n'avaient aucun recours contre nous. Nous sommes donc repartis chacun chez nous, en attendant la diffusion. En arrivant à la station le lendemain, nous avons remarqué un homme qui dormait en complet dans sa voiture. C'était le représentant montréalais de la maison de disques de Jackson, qui, même s'il n'avait rien à voir là-dedans, était la dernière personne susceptible de nous convaincre de ne pas diffuser l'appel. Nous avons bien sûr refusé. Mais comme il suait à grosses gouttes, nous avons eu pitié de lui et lui avons fait une proposition simple qui ne changeait rien au canular. Si nous supprimions les sept secondes qui auraient pu coûter 15 millions à la chanteuse? Le gars nous remercie encore aujourd'hui, car, grâce à cette histoire, il a eu une énorme promotion.

— ÉRIC NOLIN

Il y avait un boss de radio qui prenait un malin plaisir à appeler et à enregistrer tous les animateurs qu'il trouvait mauvais. Un jour qu'il était en région, je ne me souviens plus où exactement, il tombe sur un animateur particulièrement pourri. Il dit à son ami: «On va l'appeler et on va l'enregistrer.» Et ce que ça donne c'est: «Salut, c'est Georges, de Bell Canada. On fait des tests sur ton antenne. Après la chanson qui joue en ondes, il faudrait que tu baisses le son pour qu'on vérifie si tout marche bien. Personne ne va t'entendre, à part nos techniciens.» Donc, le gars, avec sa grosse voix d'animateur de radio, comme il pense qu'il n'est pas en ondes, se met à dire: «Testing, un, deux, un, deux. Ah! quelle journée de merde! Nos auditeurs ne sont pas agréables et la musique est poche!» Là, le téléphone sonne et on l'entend encore dire off mic, pensant qu'il n'est toujours pas en ondes: «Ah, c'est bon, tout est réparé, super! Merci!»

— RICHARD Z. SIROIS

Il est arrivé des anecdotes qui se ressemblent tellement que je ne sais plus si c'était avec Les Justiciers ou aux Midis fous. Pendant quelques semaines, un gars nous a achalés pour qu'on appelle sa blonde, il avait une méchante peine d'amour. Il était vraiment désespéré, vraiment fatigué, et il pensait que grâce à une émission d'humour il se réconcilierait avec sa blonde. J'avais vraiment un mauvais feeling, mais je me suis dit «Le gars, yé fin», donc je décide de le mettre en stand-by. On appelle ensuite sa blonde, on lui demande si elle connaît le gars, et elle répond: «Pas ce crisse-là!» À ces mots, le gars se met à brailler au téléphone... Ça, c'est le genre d'affaire pas le fun qui arrivait des fois sur du live. C'est très délicat quand on parle de peine d'amour.

Cette histoire peut vous sembler triste. En même temps, pour un animateur radio, une demande en mariage refusée en ondes crée un bien meilleur événement qu'une demande acceptée, malgré l'immense malaise, car ça fait réagir et jaser tout le monde. J'ai moi-même fait croire pendant des mois que j'allais demander la main de ma copine le jour de la Saint-Valentin, à CKOI, en 2004, dans le but de susciter l'intérêt... Évidemment, on avait élaboré un scénario où elle finissait par me dire non, et je quittais le studio en donnant des coups de pied partout. On m'en parle encore aujourd'hui!

BLAGUES AU BOUT DU FIL

Le public québécois nous a découverts grâce à nos canulars téléphoniques. C'étaient des coups de pub énormes pour des humoristes débutants à la radio. Encore aujourd'hui, on me pose beaucoup de questions sur les coulisses de nos canulars, sur notre méthode, bref, sur l'envers du décor... Je tiens donc, en primeur, à vous faire quelques révélations sur nos canulars!

Notre premier gros coup à la radio commerciale a été avec le premier ministre du Québec, Bernard Landry, qui croyait parler à un journaliste du célèbre magazine français *L'Express*. Nous voulions cependant viser plus haut. Notre prochaine victime serait donc Céline Dion. À l'automne 2001, Céline s'est produite au Centre Molson [aujourd'hui le Centre Bell] pour la première fois après quelques années d'absence. Notre grande fierté, au-delà du canular comme tel, a été de réussir à déjouer l'entourage de la superstar, dont, bien sûr, René Angélil. Ce coup fut un succès, se retrouvant même en première page du *Journal de Montréal*. On avait donné le scoop à un nouveau jeune journaliste, Patrick Lagacé.

Pendant plusieurs mois, nous avons préparé le coup suivant. Le 1^{er} avril 2002, le gros poisson au bout du fil n'était nul autre que Bill Gates. Notre but était que le faux premier ministre du Canada lui parle et que son ordinateur plante pendant la conversation, lui faisant dire: «Windows! *Who invented that shit?!*» Ce fut magistral! À l'époque, nous n'avions aucune idée des réactions que nous provoquerions. Nous sommes donc allés voir notre patron, à Énergie, et il a eu le bon réflexe de nous envoyer immédiatement en ondes pour diffuser le canular pendant l'émission des Grandes Gueules. Rapidement, l'histoire s'est propagée au Canada anglais, puis aux États-Unis. À un moment donné, le patron est venu interrompre notre entrevue avec un média local pour nous dire que CNN était en ligne. On ne le croyait pas! Nous avons même failli être invités à l'émission de David Letterman. Nous aurions remplacé l'invitée principale, en cas de désistement de sa part, mais elle s'est présentée en studio. C'était Sandra Bullock!

Dès lors, nous nous sommes munis de téléphones cellulaires jetables, car nous nous doutions bien que nos lignes étaient sur écoute. Nous en avions chacun quatre, comme dans les films. Après avoir réalisé un canular, nous détruisions le téléphone et le

jections aux poubelles! À l'automne 2002, nous avons enchaîné trois gros coups de suite: Britney Spears, Steven Spielberg et Tiger Woods. Les trois avaient été achetés et diffusés en exclusivité par l'émission de radio la plus écoutée aux États-Unis, celle d'Howard Stern, qui comptait tous les matins 17 millions d'auditeurs.

Nous avons continué sur notre lancée avec Pavarotti, Arnold Schwarzenegger et Ozzy Osbourne. Ce dernier a provoqué toute une histoire! Durant l'appel, on ne comprenait pas un mot de ce qu'il disait. Il était, disons-le, complètement incohérent. Quand on lui a révélé que c'était un piège, tout ce qu'il a retenu, c'était que l'appel venait du Québec. Ce qu'on ne savait pas, c'est que, dans la tête d'Ozzy, le Québec était associé aux Hells Angels... Ça semblait être sa seule référence. Donc, en raccrochant, Ozzy a cru qu'il venait de recevoir des menaces de mort. Son entourage a appelé le FBI, et des agents ont tenté de nous retracer par l'intermédiaire de nos cellulaires jetables. Ça n'a pas très long avant qu'ils remontent la piste jusqu'à nous et qu'on ait droit à une autre visite de la GRC. Bref, la routine!

Nous avons ensuite cessé pendant un certain temps nos canulars téléphoniques.



Les Justiciers Masqués après leur canular téléphonique (victime: Jacques Chirac).

Quelques mois plus tard, l'idée de refaire des canulars nous trottait dans la tête, mais nous voulions que ce soit gros. Nous avons donc dressé la liste des légendes vivantes du monde de la musique. Assez simple, elle comportait deux noms: Paul McCartney et Mick Jagger. Ce sont, à ce jour, les coups les plus marquants de ma carrière, puisque les deux ont eu des réactions remarquables. Mick Jagger a ri et nous a salués en français. Paul McCartney, quant à lui, à qui nous parlions seulement en paroles de chansons des Beatles, s'est aperçu de la supercherie et nous a demandé à qui il parlait. Nous nous sommes identifiés. Il nous a alors balancé: «Ah bon, des animateurs du Québec. Oh, man, je vais tellement vous poursuivre. Je vais poursuivre votre petit cul, est-ce clair?»

On pouvait entendre une mouche voler en studio. Je me souviens d'avoir presque perdu connaissance. Je venais d'insulter l'une de mes plus grandes idoles. Pire: il allait me poursuivre en justice! Moment de silence. Sueurs froides. On demande alors à McCartney s'il est sérieux. Autre silence. Il éclate ensuite de rire: «Bien sûr que non! Vous voyez, il n'y a pas que les Canadiens qui peuvent faire des blagues!» Un moment magique! Nous avons gagné cette année-là le prix de la BBC pour le meilleur moment radio de l'année.



Évidemment, nous dépassions à ce moment-là le simple canular téléphonique. Et nous avons poursuivi dans la même veine en déjouant tous les services secrets autour du président français, Jacques Chirac, qui pensait parler à un Stephen Harper nouvellement élu. Nous lui avons raconté plusieurs blagues avant de lui révéler la supercherie. Sa réaction fut celle de tous les grands hommes que nous avons piégés: il a salué le Québec et les Québécois ainsi que les auditeurs de notre émission!

Nous nous doutions que la SQ, la GRC et les services secrets canadiens nous observaient de près depuis un certain temps mais après l'appel à Jacques Chirac, c'est devenu plus évident. Malgré la loi sur l'accès à l'information, je n'ai pas réussi à savoir si nos lignes étaient sur écoute, mais j'en étais persuadé, et l'anecdote suivante vous démontrera pourquoi.

Notre prochaine cible était Fidel Castro, le dictateur cubain. Nous avons réussi à déjouer l'ambassade canadienne, qui nous avait mis en contact avec le palais présidentiel, lequel, croyant que nous étions le premier ministre du Canada, nous avait fixé un rendez-vous téléphonique officiel avec Castro. La veille de cette conversation, j'ai commis une erreur: j'ai utilisé mon portable personnel au lieu d'un de nos téléphones jetables pour confirmer ce rendez-vous. Le lendemain, à l'heure dite, lorsque nous avons appelé à Cuba, l'homme au bout du fil nous a dit qu'il avait reçu un appel des services secrets canadiens l'informant qu'il s'agissait d'un canular. On n'en revenait pas! On était de toute évidence sur table d'écoute! On s'attendait même à ce qu'ils débarquent à la station pour nous arrêter. Mais rien ne s'est produit, nous n'avons plus entendu parler de cette histoire — du moins dans les semaines qui ont suivi.



En 2008, on assiste à des présidentielles passionnantes aux États-Unis. D'un côté, John McCain, sénateur républicain très respecté, héros de guerre, est choisi pour représenter son parti. De l'autre, surprise: Hillary Clinton est déclassée par quelqu'un que peu ont vu venir, Barack Obama. Ce dernier pourrait bien sûr marquer l'histoire en devenant le premier président noir des États-Unis. Cependant, contre John McCain, la partie est loin d'être gagnée. Les sondages les disent au coude-à-coude. Le jour où l'on annonce l'identité des colistiers, donc ceux qui se battront pour la vice-présidence, Obama choisit Joe Biden, un vieux de la vieille. McCain, vu son âge avancé, veut surprendre en nommant une personne relativement jeune, et il veut marquer l'histoire en désignant une femme. Son choix s'arrête sur Sarah Palin, gouverneure de l'Alaska, que personne ne voyait à ce poste si important. Les sondages sont encore serrés, même si de plus en plus de gens regardent Palin comme une personne incompétente, voire carrément dangereuse et stupide, en tout cas indigne de la vice-présidence.

Le scrutin aura lieu le mardi 4 novembre 2008. Le vendredi précédent, le 31 octobre, nous avons entrepris des démarches auprès du personnel politique de Sarah Palin en nous faisant passer pour le président français, Nicolas Sarkozy, un homme de droite, qui souhaitait lui parler avant l'élection.

Ce scénario n'avait aucun sens, car aucun dirigeant politique étranger ne voudrait se mêler ainsi d'une campagne électorale américaine. Malgré cela, une personne haut placée de la NSA [*National Security Agency*, organisme du ministère de la Défense des États-Unis, responsable, entre autres, de la sécurité des systèmes d'information du gouvernement américain] nous fixe un rendez-vous téléphonique le samedi matin avec M^{me} Palin. Nous n'avons même pas de numéro de téléphone en France, donc je me contente de leur transmettre un numéro dans l'indicatif 514, à Montréal. Le gars de la NSA n'a fait AUCUNE vérification. Le lendemain matin, nous étions en studio, sans savoir que, quelques heures plus tard, nous influencerions peut-être sur l'élection la plus importante des dernières années aux États-Unis...

À 10 h, comme prévu, l'organisation de Sarah Palin nous appelle en studio, à Montréal, croyant téléphoner en France. On nous met en communication avec la candidate qui, visiblement, ignore le protocole diplomatique d'un tel appel: elle s'adresse au président français par son prénom.

Ce canular a eu un impact inespéré. D'abord, dès la fin de la conversation, nos téléphones cellulaires et ceux de la station se sont tous mis à sonner en même temps. C'étaient des gens des services secrets américains, que nous avons rapidement calmés. Même si le tout était légal, nous étions quand même un peu inquiets. Et si des hommes en noir débarquaient pour saisir les enregistrements?! Comme nous en avons vu d'autres, nous avons immédiatement diffusé le tout sur YouTube, renonçant ainsi à monétiser l'histoire, décision moralement intelligente, mais nulle côté *business*.

La nouvelle s'est propagée en quelques minutes aux États-Unis, et les demandes pour des entrevues ont commencé à affluer. Après des centaines d'entrevues en quelques heures, nous avons reçu un appel de CBS, qui nous invitait à participer, le lundi matin, au *Early Show*, et ensuite nous enchaînerions les entrevues à New York avec des dizaines de médias. Ils nous ont envoyé un jet privé le dimanche et nous ont logés à l'hôtel.

À notre arrivée à New York, le dimanche après-midi, deux agents du FBI nous attendaient, souhaitant s'entretenir avec nous. Ils nous ont emmenés dans une salle d'interrogatoire, à l'aéroport. J'étais convaincu que nous serions expulsés du pays. La loi américaine interdit en général la diffusion de canulars téléphoniques si l'un des interlocuteurs croit avoir une conversation privée. Les questions portaient à peu près toutes là-dessus. Qui avait diffusé le canular? De quelle ville? Nous sentions qu'ils n'avaient pas grand-chose pour nous retenir. Nous n'avons même pas appelé d'avocat, nous avons simplement demandé si nous étions en état d'arrestation. Ils nous ont répondu que non. Nous avons donc dit que nous devions partir (avec le recul, c'était assez baveux), et nous leur avons dit au revoir, tout simplement.

Revenus à Montréal, le lundi, nous avons animé notre émission du retour à la maison pour ensuite retourner chacun de notre côté pour nous reposer de ce week-end sans sommeil. Ce soir-là, j'ai allumé la télé et suis tombé sur Anderson Cooper, sur CNN, qui analysait notre canular avec des experts. Ils disaient tous la même chose: c'était possiblement le coup fatal donné à la campagne de John McCain, puisque cet appel prouvait l'incompétence de sa candidate à la vice-présidence. J'étais abasourdi. C'était peut-être la fatigue, mais j'ai été ému, seul dans mon salon. Le lendemain, Barack Obama deviendrait le premier président noir des États-Unis. Même si nous avons eu une influence minime sur le vote, j'étais très fier. C'était plus qu'un canular téléphonique: ça avait servi à quelque chose.



Nous avons par la suite décidé de cesser les canulars, puisque c'était impossible de faire mieux. Cette retraite a duré quatre ans. En 2012, nous sommes arrivés sur les ondes de Québec sous les insultes des Jeff Fillion et Gilles Parent de ce monde. Nous étions des «crisse de Montréalais pas drôles», des «sales gauchistes», etc. Notre carrière, selon eux, était finie puisque nous avons été incapables, depuis 2008, de faire un autre gros coup. Même le maire Labeaume se vantait partout en ville qu'on ne réussirait jamais à le piéger. Il n'en fallait pas plus pour nous provoquer. La même journée, nous avons interrompu une réunion du secrétaire général de l'ONU, Ban Ki-moon, pour le piéger, avant de faire la même chose avec le premier

ministre Stephen Harper.

Jamais deux sans trois, dit-on! Le vendredi de la même semaine, nous avons piégé le maire Régis Labeaume, en direct, sur les ondes. Il n'en revenait tout simplement pas. Je le cite: «Ah ben, maudite marde! Mes tabarnacs, vous autres! Vous êtes forts en maudit!»

Après ce dernier tour du chapeau, Marc-Antoine est parti travailler là où il l'avait toujours souhaité, en politique; et après une pause d'un an, je suis retourné à la radio, sur les ondes d'Énergie, avec deux nouveaux complices: Maxim Martin et Marie-Claude Savard, avec qui j'ai un plaisir fou. Avant une émission, je suis tout aussi fébrile qu'il y a 20 ans, j'ai encore des décharges d'adrénaline. C'est le plus beau métier du monde quand on travaille avec des gens qu'on aime pour vrai.







J'écoutais la radio comme n'importe quel maniaque qui sent que c'est sa vocation. Peu de gens survivent dans ce milieu-là s'ils ne sont pas passionnés. C'est une passion où tu n'as pas besoin de tous les flafas de la télé, où tu n'as pas besoin d'être maquillé...

— RICKY DEE

Dans cette troisième partie, j'ai fait un pot-pourri des meilleures anecdotes des animateurs que j'ai rencontrés. Classées selon divers sujets, par exemple la guerre des stations, les meilleures entrevues ou les auditeurs *freaks*, ces histoires s'enchaînent et s'emboîtent, sans retenue ni censure, tout en dépeignant une radio drôle, folle, innovante, parfois à côté de la plaque, mais toujours prête à tout pour satisfaire l'auditoire et gagner son amour. Dans ce florilège d'histoires toutes plus divertissantes les unes que les autres, qui couvrent une période plus étendue que les deux premières parties, vous aurez accès aux coulisses du studio de radio et vous en saurez plus sur les gaffes des débutants, les anecdotes de voyage avec des auditeurs, les pires émissions jamais radiodiffusées, etc. J'espère que vous aurez autant de plaisir à lire ces témoignages que j'en ai eu à les recueillir.



DENIS FORTIN



Fêtant ses 35 ans de radio en 2020, Denis est un animateur expérimenté qui a établi des records de cotes d'écoute à la barre du 6 à 6 à CKOI. Il a ensuite animé jusqu'en 2012 les émissions *Radio-Lounge*, *Le Grand Décompte NRJ*, *NRJ week-end* et *Le Top 20 de la hit list* à Énergie. Depuis plusieurs années, on peut entendre Denis dans le *Top 6*, sur les ondes de Rythme-FM.

CLAUDINE PRÉVOST



Sans contredit l'une des animatrices qui mène la plus belle carrière à la radio, Claudine a commencé au Saguenay, avant d'aller travailler à Trois-Rivières, pour ensuite recevoir l'appel de Montréal, où elle est établie depuis près de 20 ans. Ses connaissances musicales, particulièrement en musique québécoise, font d'elle une référence dans le domaine.

MIKE GAUTHIER



Animateur reconnu pour avoir des infos et des scoops sur tous les événements qui touchent à la musique, Mike a interviewé des centaines d'artistes, dont les plus grands, et a animé dans beaucoup de villes à travers la province depuis 40 ans, mais principalement à Québec et à Montréal. Véritable sommité dans le monde musical, il a travaillé longtemps à MusiquePlus.

PHILO LIRETTE



Philo a commencé sa carrière à Drummondville, pour ensuite passer à CKOI où il a connu du succès pendant quelques années. Maintenant animateur de l'émission matinale à Énergie, il est le fils du célèbre Mario. Il a grandi dans le milieu de la radio, tout comme moi. Il garde de nombreux souvenirs de son enfance et de son évolution personnelle dans le monde radiophonique.

YVES LARAMÉE



En plus de 40 ans de carrière, Yves a littéralement tout fait à la radio: *morning man*, DJ, retour à la maison, etc. Il est passé par tous les marchés de radiodiffusion du Québec. À la fois animateur et patron, il a travaillé avec des centaines d'animateurs, comme collègue ou comme *coach*. Il a vécu toutes les transformations de la radio.

ANDRÉE-ANNE BRUNET



Andrée-Anne anime à la radio depuis 2012 au sein du réseau Énergie. Elle a travaillé dans la production culturelle avant de s'installer au micro. Elle a aussi publié un roman en 2019, *Ne pas toucher s'il vous plaît*.

JULIBOU



Julie Boulanger, dite Julibou, travaille depuis 20 ans dans le monde de la radio. Avec son sens de l'humour unique, elle a connu du succès partout où elle est passée, à Gatineau, Trois-Rivières et Québec, sans oublier le Saguenay et Montréal.

MARC BOSSÉ



Morning man à Trois-Rivières dès 1989, Marc détient le record de longévité à ce poste! Très connu dans cette ville, il est maintenant directeur à l'emploi d'Énergie.

DAVID BROWN



David est l'animateur matinal du *Boost!* à Énergie Sherbrooke.

LOUIS PELLETIER



Cet animateur a travaillé partout au Québec en plus de 30 ans de métier. Il vit actuellement en Abitibi, où tout le monde le connaît!

LES DÉBUTS D'UN GRAND AMOUR

Le succès à la radio survient de manière différente pour chacun. Pour certains, il est le fruit d'un travail acharné. D'autres ont eu la chance de se trouver au bon endroit au bon moment. J'ai demandé à plusieurs grands noms de la radio de me parler de leur première chance.

— MARIO LIRETTE

C'est anecdotique, mais je dois à une erreur mes débuts à la radio. À cette époque, jeune acteur de 21 ou 22 ans, je jouais dans une série télévisée, Avec le temps, avec Marc Messier, Gilles Pelletier, Véronique Le Flaguais. Un jour, un gars m'appelle et me demande si je veux le remplacer à CKVL, parce qu'il s'en va en vacances, deux semaines aux Bahamas. Je lui dis qu'on ne se connaît même pas et lui demande pourquoi il veut que je le remplace. Il me dit qu'on s'est croisés à la Place des Arts et qu'il pense que je serais bon. Je ne fais pas de radio, je fais de la télé, moi! Il me dit d'aller rencontrer son directeur des programmes, qu'il ne s'en va pas longtemps en vacances, et que je devrais essayer. Je n'avais jamais vu le gars, en tout cas, je ne me souvenais pas de lui!

Donc, moi, naïf comme tout, je me rends à CKVL, rue Gordon. Le directeur des programmes me demande si j'ai déjà fait de la radio. Je réponds que non, mais il dit que ce n'est pas grave. Finalement, je dis: «O.K., je peux faire ça pour vous autres!» Je demande combien ça paye, et il répond: «La même chose que l'autre.» Alors, je réplique: «Oui, mais l'autre, il gagne combien?»

— On lui donne 150\$ pour le week-end.

— Excusez-moi, monsieur, mais je ne travaille pas pour 150\$.

— Coudonc, pour qui tu te prends?!

— Je me prends pour personne, ostie, c'est pas moi qui vous ai appelé! Moi, j'ai une job, je fais de la télé. Je suis venu icitte pour dépanner!

C'était en 1976. Je n'avais jamais fait de radio, je voulais m'en aller chez nous, je ne voulais pas travailler à ce tarif-là. Merci beaucoup, au revoir, et je pars! Le gars me court après dans le corridor et me demande combien je veux. Je dis que je veux le double, et il me répond: «C'est beau, tu commences samedi.» L'autre gars n'est jamais revenu, et j'ai gardé ma job deux ans à CKVL le week-end, et après je suis parti à CKAC. C'était vraiment un accident. Je ne sais pas qui est ce gars-là, je ne l'ai jamais revu, il ne m'a jamais rappelé.

— CLAUDINE PRÉVOST

À mes débuts au Saguenay, je me suis improvisée chroniqueuse culturelle... Il n'y avait pas de cours à l'époque pour apprendre le métier! Je me souviens d'une de mes premières critiques, un spectacle d'Alain Choquette, le magicien. Je parle du show en détail et je termine ma critique en racontant la finale. TOUTE la finale, le punch du show. Je me souviens d'avoir dit: «À ce moment-là, c'est fou, tout le monde se retrouve avec une carte dans les mains et c'est un AS!» Je vois mon animateur me dévisager... Il me dit: «C'est parce que ça se fait pas vraiment, dévoiler le punch d'un show...» Ben oui... J'avais pas pensé à ça! J'en ai entendu parler longtemps!

— PHILO LIRETTE

Je voulais faire de la radio depuis toujours. Normand Beauchamp, le patron de mon père à Radiomutuel, le propriétaire de CKMF, m'avait fait signer un contrat fictif. J'avais huit ans. J'étais là depuis toujours, je suis quasiment né dans le studio, mon père me faisait faire la météo! J'ai toujours dit que j'allais devenir morning man, mais on me répondait: «Ce n'est pas parce que ton père a travaillé icitte que tu vas avoir une place! Il y a très peu d'élus.» J'ai arrêté d'y croire, je ne pensais pas que c'était possible. Et puis, un jour, j'ai laissé tomber la job que j'avais pour aller suivre un cours de radio. J'étais encore jeune et je me disais que si j'avais à abandonner quelque chose pour vivre un rêve, c'était là. À 35 ou 40 ans, il serait peut-être trop tard. Je voulais faire de la radio ici [Énergie] depuis l'âge de huit ans, et finalement c'est là que je suis!

— RICKY DEE

J'étais tout petit, dans mon lit, et ma mère et moi avons fait une prière. J'avais ma radio que j'écoutais en cachette sous ma douillette, je pognais WNBC de New York. Je trouvais ça génial d'entendre un gars qui était à New York, alors que, moi, j'étais à Val-d'Or, dans ma chambre! J'étais un vrai maniaque. Je me rappelle encore où j'étais, dans quelle position, et avec qui, quand j'écoutais certaines chansons. J'ai été marqué par ça. Mais, à l'époque, il n'y avait pas de

poste disponible. J'écoutais la radio comme n'importe quel maniaque qui sent que c'est sa vocation. Peu de gens survivent dans ce milieu-là s'ils ne sont pas passionnés. C'est une passion où tu n'as pas besoin de tous les flaflas de la télé, où tu n'as pas besoin d'être maquillé...



Ricky Dee et l'amour de la radio.



Pierre Pagé à ses débuts derrière la console.

— ÉRIC NOLIN

En 1986, j'étais en option Théâtre, en secondaire 5. En joke, on est allés donner mon nom pour animer dans un bar, Le D'Auteuil, et ils m'ont appelé pour me dire que je commençais le vendredi suivant. J'avais seulement 16 ans, pas 18, mais au moins j'avais l'air un peu plus vieux que mon âge. C'est comme ça que j'ai commencé à animer dans les bars, et je faisais déjà un peu de radio communautaire. Mon idole, c'était Jack Roy du 93. Quelques semaines après, un gars vient animer dans le même bar que moi. Il se présente, dit qu'il s'appelle Jacques Roy, donc je ne suis pas nerveux, et j'anime, jusqu'à ce qu'il prenne le micro et dise: «Salut! C'est Jack Roy!» Je ne l'avais jamais vu en personne, donc je ne l'avais pas reconnu. Je n'ai plus été capable d'animer ensuite. Il m'a donné sa carte et m'a dit qu'il aimerait que je fasse un démo. Un mois après, j'ai commencé à faire les nuits au 93 grâce à ça, à cause de ça. Je faisais la première partie du Zoo en faisant la nuit. C'était une belle époque, je suis tellement heureux d'avoir vécu ces choses-là, l'apogée du 93.

L'équipe du 93 lors du sondage historique.



Je me rappelle un reportage filmé lors de nos résultats de sondage. Tout le monde était sur le party dans le topo à la télé, y avait juste moi qui étais tranquille, parce que j'avais 16 ans. Quand ç'a fermé, les gens étaient tellement fâchés qu'ils écoutaient la fréquence fantôme, même s'il n'y avait plus rien en ondes, au lieu d'écouter les autres émissions de radio. Ç'avait fermé parce qu'ils n'avaient pas respecté leur licence musicale. C'était supposé être 100% rock, mais ils n'avaient pas respecté ça.

— YVES LARAMÉE

Une des mes premières grosses jobs, c'était au FM 93. J'étais là quand le CRTC a fermé la station. Ça, ce n'était vraiment pas drôle. Il y avait eu des audiences, parce que, à l'époque, ils te donnaient un permis, comme pour une moto. Il fallait que tu passes le genre de musique pour lequel tu avais le permis. Ils se sont fait pincer, il y a eu des plaintes, et ils ont fermé la station. On ne comprenait pas pourquoi, mais c'était pour l'exemple, sinon ç'aurait été le free for all au Canada. Aujourd'hui, tu peux faire ce que tu veux, quand tu veux, t'as une antenne... J'avais trouvé ça particulier. Disons que je ne m'étais pas fait d'amis: deux semaines après, je commençais à CHOI-FM, la station rivale.

Lorsque j'ai commencé à travailler avec Denis Fortin, à CKOI, on racontait qu'il animait ses émissions torse nu. Je croyais qu'il s'agissait d'une légende urbaine ou d'un *running gag* entre animateurs. Quelle n'a pas été ma surprise, la première fois, de le voir enlever son chandail avant d'entrer en ondes!

— DENIS FORTIN

À mes débuts, quand on faisait des réunions, le patron faisait souvent venir des enregistrements de shows américains. Il nous montrait la vidéo de l'animateur. C'étaient tous des personnages assez particuliers. C'est de là que m'est venue l'idée d'animer torse nu, pour me créer un personnage. Ça m'ôtait ma gêne, je devenais quelqu'un d'autre quand j'enlevais mon chandail [rires]! Je n'étais plus le petit gars timide de l'école secondaire. À un moment donné, c'est devenu une superstition, et ça ne part pas comme ça. Quand j'ai traversé à Énergie, je suis resté torse nu. C'est seulement à mon passage à Rythme-FM que j'ai changé cette habitude-là. Ça me forçait quand même à me tenir en forme!



Denis Fortin, l'animateur au torse nu.

— RICKY DEE

J'envoyais mon CV partout, parce que j'étais écœuré de travailler dans des mines. Je pense que je gagnais 144\$ par semaine, mais j'avais pas le choix. Mon père, Serge, était embouteilleur de Coca-Cola, mais ma famille avait perdu son usine. Un jour, je rentre de la mine et je reçois un coup de téléphone du boss de CKVD, qui me demande de venir à la station en après-midi. J'arrive, et il n'a pas l'air de bonne humeur. Moi, je suis le petit punk new wave de la ville, j'ai une couette verte... Le boss me regarde, puis il se lève, m'emmène dans un studio et attrape un ruban. Il veut faire un test de micro et me dit qu'il me laisse cinq minutes pour improviser sur le sujet de mon choix. Il crisse son camp et me laisse là. Je chiais dans mes culottes, je suis un gars nerveux, je vomissais avant de monter sur les planches quand je faisais du théâtre...

Heureusement, j'avais entendu dire que c'était le genre d'entrevue qu'il faisait passer, alors j'avais apporté avec moi un texte que j'avais écrit pour le journal du cégep sur la mort de Sid Vicious, le chanteur des Sex Pistols, et sur le mouvement punk en Grande-Bretagne. J'ai donc lu ce texte pour faire le test de micro, ensuite le boss est revenu dans le studio, a appuyé sur rewind et m'a dit: «O.K., tu commences demain, samedi, à 5 h 30 du matin.»

Je n'ai pas dormi de la nuit, j'avais tellement peur, mais c'est comme ça que ç'a commencé. Je me demandais quand même ce qui s'était passé. Moi, je remplaçais une fille que je ne nommerai pas ici, la star, la voix féminine de la station, la

préférée du boss? J'ai su finalement pourquoi: elle avait un chum rock'n'roll qui avait kidnappé le gérant d'un magasin et dévalisé le coffre-fort! La fille s'était fait pogner à compter 125 000\$ cash sur sa table de cuisine. Évidemment, elle et son chum s'étaient fait arrêter par la police de Val-d'Or, et la station ne pouvait pas la garder. C'est comme ça que j'ai mis un pied dans la porte. Ç'a été un coup de chance et ç'a toujours été comme ça. La fille a été transférée dans une prison, dans les Hautes-Laurentides, et on n'en a plus jamais entendu parler.

— YVES LARAMÉE

J'ai commencé à 14 ans, en 1980, dans une petite station AM d'Amqui. Je voulais faire de la radio depuis tout petit, et j'étais ben bon quand j'étais chez moi avec les écouteurs sur les oreilles, mais c'est différent quand il y a de vraies publicités, de vraies interventions et de vrais remotes en ondes. Je me souviens à quel point j'étais nerveux quand j'ai fait ma première intervention. La première toune que j'ai passée, c'était Funkytown. J'ai commencé le 9 novembre 1980, un dimanche après-midi. Chaque heure, il y avait les nouvelles Télémedia. On m'avait dit que c'était très important que je fasse un fondu de la chanson qui jouait à ce moment-là pour arriver à l'indicatif des nouvelles à l'heure précise. Mais, moi, je mettais les nouvelles sur le circuit fermé, sur le cue, je ne les mettais pas en ondes. Donc, ce que les auditeurs entendaient chaque heure, pendant cinq minutes, c'était un blanc complet!

Sept mois plus tard, le 23 juin 1981, la veille de la Saint-Jean, il y avait le show d'Offenbach, le plus gros qu'Amqui avait eu à l'époque. Le lendemain, jour férié, j'ouvrais la station, comme si c'était un dimanche. Mais comme j'avais passé la nuit à fêter, je me suis réveillé à 7 h 20, en retard. Je pars en bicyclette à pédales, et en arrivant à la station, je mets un CD, comme si de rien n'était, comme si les auditeurs avaient eu un problème avec leur radio. Personne ne s'en est rendu compte, même pas les gens de la station. C'est la seule fois en 39 ans de carrière que j'ai été en retard à un show de radio. J'ai appris ce jour-là qu'il ne faut jamais être en retard et, surtout, qu'il ne faut jamais se fier à un seul réveille-matin!

— RICKY DEE

J'ai pris un avion de Québécoir pour aller à Québec. C'était la première fois. Je trouvais que la ville était belle, et les filles encore plus. J'ai fait trois ans là. C'était la guerre entre le FM 93 et le CRTC. Ils ont fermé la station, et les gens venaient protester devant les studios de CHOI. C'était ben plate. C'étaient des maniaques de radio, et je suis devenu ben chum avec la gang du FM 93. J'ai fait un disque sous le nom du Grand Duc, qui a été numéro un sur les palmarès québécois pop. Mon nom de radio, à Val-d'Or, c'était le Pogo. J'étais blond-blond-blond, pis toujours bronzé, comme si je vivais sur une plage... Mon boss de l'époque était entré en studio pendant que je faisais le retour à la maison, pis il m'avait dit: «Crisse, t'as l'air d'un pogo!» Ce jour-là, j'ai annoncé à tous les auditeurs que je changeais de nom. Richard Drouin, tout le monde s'en crissait, maintenant je serais le grand Pogo. On faisait des promotions à Val-d'Or, et j'étais là avec une toque de chef, et on distribuait des pogos.

— PHILO LIRETTE

Je me suis fait tatouer la panthère d'Énergie, ce logo qui, pour moi, est très significatif. C'est niais, mais cette panthère-là m'a permis d'être engagé à MusiquePlus, quelques années plus tard. Le patron, alors que tout le monde riait de moi, m'a dit: «Nous t'avons remarqué quand tu t'es fait tatouer à Drummond.» Pour que les gens comprennent bien, je dois expliquer que ce tatouage-là symbolise la puissance de la radio, il représente tout ce que la radio a fait de bien pour moi. C'est le logo radio le plus puissant sur terre. CKMF, c'est la radio de mon enfance, où mon père travaillait quand j'étais petit. Je courais sous la table dans le studio, j'étais avec Les Grandes Gueules, Stéphane Rousseau, Marie-Michèle Lafrance, Patrice L'Écuyer, Gilles Payer, Guy Aubry, qui travaillaient tous pour CKMF, qui était devenu NRJ. Donc, je me suis fait tatouer quelque chose qui représente mon passé, ma radio au présent, et mon avenir, je l'espère.

— YVES LARAMÉE

J'ai été à CKOI de 1989 à 1992, sur le morning show, Radio Pirate, juste avant l'arrivée de Normand Brathwaite. Je suis parti, puis je suis revenu comme directeur adjoint des programmes. Il y avait quelque chose de magique à CKOI. Comme il y avait les fantômes du Forum, il y avait les fantômes du 211 de la rue Gordon. Il y avait aussi des rats. Un jour, un samedi matin, je suis parti à courir après un rat et je l'ai enfermé dans le petit local des fax et des imprimantes. J'avais oublié que ça gruge tout, un rat, et il a rongé les fils pendant le week-end. Quand tout le monde est arrivé le lundi matin, plus rien ne fonctionnait, et le rat nous regardait, comme fier de son coup! C'était en 1992. Presque 10 ans plus tard, je suis revenu au 211, et le local du rat était devenu mon bureau! J'ai été le rat enfermé là pendant deux ans! Je pense que l'animal s'est réincarné et qu'il m'a puni de l'avoir emprisonné là.

Le 211 Gordon, c'étaient des équipements qui fonctionnaient mal, mais il y avait une énergie incroyable. Je pense que le fait d'avoir si peu de moyens nous incitait à donner le meilleur de nous. On était dans une situation assez précaire. Verdun n'était pas un quartier cool ni de hipsters à l'époque. Il y avait beaucoup de misère. Je me rappelle que, quand des artistes majeurs nous rendaient visite, nous étions un peu gênés...! Comme quand t'es gêné de recevoir de la visite chez vous! Mais c'était tellement cool de travailler avec André St-Amand, Guy Brouillard, mon vieux chum W Duguay... W c'était mon idole, je l'écoutais à 14 ans quand j'ai commencé à faire de la radio, comme Guy Aubry.

LES GAFFES SUR LES ONDES

Tous les animateurs radio ont leurs anecdotes de gaffes sur les ondes. La plupart d'entre elles étaient involontaires, évidemment, sauf quelques exceptions où l'on peut utiliser le terme «autosabotage»! La plupart du temps, il s'agissait de problèmes techniques, du partage de fausses nouvelles, de fous rires ou tout simplement de méprises quant aux titres des chansons ou aux noms des artistes. Quoi qu'il en soit, aucun animateur n'est à l'abri des gaffes. Nous aimons beaucoup les raconter entre nous...

Ma pire gaffe s'est produite lorsque je commençais à CKMF, avec l'animateur François Fortin. Notre émission était diffusée sur l'ensemble du réseau, dans huit stations à travers la province. Dans ces émissions-là, les publicités sont généralement différentes d'une ville à l'autre, mais nous avons oublié ce détail... L'alcool y était possiblement pour quelque chose, car c'était le party de Noël en même temps à la station...

À Montréal, la publicité du bar Le Lovers n'arrêtait pas de rouler plusieurs fois par pause publicitaire. On y parlait de soirées interdites, sans tabous... Dans la soirée, nous avons eu une idée très drôle (sur le moment), soit ajouter des sons de fouets et des cris par-dessus la publicité du célèbre bar lavallois. Si le résultat était amusant à Montréal, il l'était beaucoup moins dans les autres stations, où l'on entendait les mêmes effets sonores, mais sur d'autres pubs... Disons que sur la pub de Héma-Québec, où une jeune fille racontait avoir reçu des centaines de transfusions sanguines, l'effet était plutôt inapproprié. Lorsque les trois téléphones réservés aux patrons se sont mis à sonner, on a su qu'on avait gaffé, mais pas à ce point-là!

Puisqu'il est question de gaffes, en voici quelques-unes qui sont légendaires!



— MICHEL W DUGUAY

Un jour, l'animateur qui me suivait est arrivé pour me remplacer à 5 h, et moi je voulais partir plus tôt, alors on a prétendu que j'avais eu un malaise pour m'être électrocuté avec la console. J'ai fait semblant de tomber à terre pendant qu'on était en ondes. Mauvaise joke ! On avait même mis un bruit d'ambulance en arrière. L'autre animateur a alors dit aux auditeurs: «Nous venons d'apprendre que Michel W Duguay est hospitalisé à Notre-Dame, mais tout est sous contrôle.» Sauf que, là, l'hôpital a reçu plein d'appels et la joke a mal viré auprès des boss. J'étais dans leur bureau le lundi matin; je ne sais pas encore pourquoi ils ne m'ont pas suspendu.

— DENIS FORTIN

Je me suis déjà enfermé à l'extérieur du studio, parce que la porte vitrée se barrait automatiquement. J'étais allé à la salle de bains et j'avais laissé le micro ouvert, mais au retour, je n'étais plus capable d'entrer. J'ai soulevé une chaise et j'ai défoncé la porte vitrée, mais quand j'ai voulu me faufiler pour revenir dans le studio, un gros morceau de vitre est tombé et m'a coupé à la tête. Tout ça pour ne pas faire un blanc en ondes!



Éric Nolin et Denis Fortin.

— JULIBOU

Je faisais la chronique culturelle dans le retour à la maison à CKOI et un jour j'ai parlé pendant trois minutes du show

de Britney Spears, qui aurait lieu le soir même au Centre Bell. Je disais qu'on pouvait s'attendre à un bien meilleur spectacle que les dernières fois, puisque Britney était de nouveau en forme... Soudain, le metteur en ondes m'a soufflé à l'oreille que le spectacle avait eu lieu la veille et que les critiques étaient horribles!

— **ANDRÉ DUCHARME**

À CKOI, on s'est mis à écrire. On arrivait le dimanche matin, et tout le monde avait plein de textes. On lisait ça, on jouait dedans et on enregistrerait dans l'après-midi. À l'époque, on livrait l'émission sur des rubans. Dans une de nos premières émissions, le gars avait mis le ruban à l'envers. L'émission s'était mise à jouer et on avait l'impression que c'était de l'allemand! On essayait d'appeler l'animateur, mais on n'arrivait pas à le joindre. Notre technicien, Serge Lafortune, a dû sauter dans son char pour aller à Verdun. Il a cogné dans la vitre, et je ne sais plus trop si le gars dormait ou s'il fumait un joint... En tout cas, l'émission a joué à l'envers pendant une demi-heure.

— **MIKE GAUTHIER**

Lorsque j'ai fait mon entrevue avec Sting, j'arrêtais pas de dire à la technique de changer le fil du micro, parce que je sentais que quelque chose n'allait pas. Comme de fait, après 20 minutes d'entrevue, il n'y avait RIEN. Mon ami m'avait prêté la cassette de son entrevue avec Sting à CHOM, et j'avais au moins pu passer quelques cuts en ondes. Finalement, j'ai eu un beau fil de micro flambant neuf! Mais c'était quand même choquant...

— **ÉRIC NOLIN**

Une nuit, un animateur, dont tu tairas le nom, me fait fumer du pot. Moi, j'étais opérateur, je n'étais pas encore animateur. Soudain, le gars qui m'aide à faire la mise en ondes me dit: «Bon, t'as l'air à l'aise, je vais aller rejoindre mes chums en arrière.» Il me laisse tout seul, mais la table tournante deux est entre la un et la trois, et j'enchaîne quelque chose que je pense qui joue à la radio, mais c'est la mauvaise chose. Ça fait donc environ deux minutes qu'il n'y a plus rien en ondes... Le gars revient me voir en disant: «Dude, y a rien en ondes, t'es sur le cue!» C'était le festival du malaise!

— **RICHARD Z. SIROIS**

Je peux dire sans gêne qu'on n'était pas très à jeun à ce moment-là. Y avait toujours de la bière au studio et du monde qui fumait des joints. Mon frère Yves, qui a quasiment un prix Nobel de physique, était tout le temps stoned. Il n'y avait vraiment aucune contrainte; l'idée était seulement de faire un show intéressant. Des fois, ça allait bien sûr tout croche, mais ce n'était pas grave. Comme lorsque le tape était parti tout seul et qu'un auditeur nous avait appelés pour nous dire: «Wow! C'est vraiment génial!», mais que, dans le fond, c'était une erreur!

— **MIKE GAUTHIER**

J'ai fait une gaffe à Montmagny. Tsé, quand t'as 20 ans, t'es plus téméraire et moins conséquent. Donc, c'est un dimanche soir à Montmagny... Le seul qui écoute la radio, c'est le gars de la tabagie d'en face, qui était tout le temps fidèle au poste. Il est 23 h, et là je me dis: «De la marde, je suis écœuré!» Chaque heure, on passait un truc qui disait par exemple «il est 9 h; il est 10 h», et ainsi de suite. Et moi, vu que je voulais partir, j'ai mis la cassette de minuit à 23 h! J'ai dit ensuite: «Merci d'avoir été là, à demain matin!» Je n'en ai jamais entendu parler.

Mais l'anecdote la plus drôle s'est passée en 1981. Je travaillais à Sainte-Marie, dans la Beauce. Les tours émettrices étaient dans la cour. C'étaient beaucoup de manipulations, il y avait une longue liste d'opérations à faire, il fallait appuyer sur de nombreux boutons, moduler et contrôler toutes sortes d'éléments. J'étais nerveux, et je devais descendre au sous-sol pour faire ces manipulations techniques. À un moment donné, j'étais parti en retard pour aller en bas, et j'avais remonté à la course pour aller mettre la chanson suivante, mais j'avais oublié d'appuyer sur un interrupteur en bas... Résultat, j'ai brûlé l'émetteur de 10 000 watts, qui couvrait pas mal toute la Beauce. Après ma gaffe, ça ne rentrait même plus au centre-ville! Je vois encore le grand boss apparaître dans le bureau et dire: «Ouin, je ne sais pas ce qui se passe, mais ça ne rentre pas!» Il a ensuite senti qu'il y avait une lampe brûlée en bas et il est descendu. Par la suite, pendant une semaine, comme à l'époque il n'y avait pas Purolator pour qu'on puisse recevoir des pièces de rechange, la radio a été limitée au centre-ville. Il n'y avait plus rien dans tout le reste de la Beauce. C'est une de mes anecdotes préférées.

— **YVES LARAMÉE**

Les opérations des émissions réseau étaient assez complexes. J'en ai fait à l'époque. Il y avait à Thetford ce qu'on

appelait le réseau des Appalaches. Ça m'est arrivé de m'adresser carrément juste aux gens de Montréal, mais sur l'ensemble du réseau. Je pensais être 100% local, alors que j'étais 100% réseau. Je n'ai parlé que de Montréal pendant trois minutes, en disant même que je savais que ce n'était pas un sujet qui intéressait les gens en région!

— DAVID BROWN

La radio, c'est parfois gênant... Un journaliste, après une entrevue avec une personnalité politique, a intitulé le fichier Entrevue gros twit. Le hic, c'est qu'à chaque diffusion de l'entrevue, le nom du fichier s'affichait sur l'écran, dans les voitures des auditeurs... Entrevue gros twit – Entrevue gros twit – Entrevue gros twit – Entrevue gros twit!

— ANDRÉE-ANNE BRUNET

J'ai commencé ma carrière à Énergie en Abitibi. À l'époque, nos grosses promotions consistaient à conduire des auditeurs gagnants à Montréal pour assister à un concert, nuitée incluse! Un gros 24 heures dans la métropole. J'ai eu le bonheur de traverser le parc de La Vérendrye dans le mobile Énergie avec quatre inconnues pour aller au Bal en Blanc voir David Guetta. J'ai passé la soirée avec deux auditrices, mais les deux autres se sont volatilisées dès la première chanson. Le lendemain matin, elles n'étaient pas au point de rendez-vous pour le retour vers l'Abitibi. Je ne voyais pas comment justifier à mon boss que j'avais perdu deux filles à Montréal. S'étaient-elles laissé charmer par des inconnus? Erraient-elles dans les ruelles, une ligne de trop dans le nez? Elles sont finalement arrivées une demi-heure en retard, sans se presser ni s'excuser. Elles n'ont pas dit un mot du trajet et n'ont jamais retiré leurs lunettes fumées. Je le confirme: les gens ne sont pas tous clean pour danser toute la nuit sur de la musique électro. J'ai donc eu le bonheur de jouer les chauffeurs pour deux auditrices en lendemain de brosse et de substances illicites. Ma première et dernière expérience au Bal en Blanc!

Ça me rappelle que je suis allé une seule fois au Bal en Blanc, avec des billets de faveur de la station. Je n'étais jamais allé dans un rave, je n'avais aucune idée de ce que c'était. Souffrant d'un immense TDAH, je m'étais présenté là comme je m'habillais toujours à l'époque: en noir.

— ÉRIC NOLIN

J'ai connu un animateur (je vais taire son nom parce qu'il travaille encore à l'occasion dans le domaine) qui avait de l'entregent, mais pas beaucoup de talent à l'animation. Il faisait trois mois dans une station, pis il se faisait mettre à la porte. Donc, un jour qu'il est en ondes, il fait une succession d'erreurs comme: «C'était Joe Bocan avec Les femmes "violées" ! Les Rolling Stones avec "Mixed" Emotion.» Après, il parle de John Ferguson, qui était une grosse vedette dans les années 1990 à Québec. Mais là, Ferguson est en voiture et décide d'appeler sur la hotline pour rapporter qu'il y a un gros accident et un incendie sur le pont de Québec. Il lui dit d'avertir les auditeurs de ne pas emprunter le pont. L'animateur a juste quelques secondes en ondes sur l'intro de la chanson pour transmettre le message, et tout ce qu'il réussit à dire, c'est: «John Ferguson, c'est le feu, Madonna!» Ostie que ça veut rien dire!

— MIKE GAUTHIER

On enregistrait une émission au FM 93, L'intégrale, où on était deux à faire jouer des chansons. C'était en 1984, et l'album posthume de John Lennon venait de paraître. J'avais «cué», mais je n'avais pas écouté. Dans l'intro, on entendait: «En tout cas, Mike, j'le sais pas, mais Yoko Ono c'est une crisse de folle. Elle me tape sur les nerfs en tabarnac! Une pas de talent!» Après, dans l'autre cut, le même gars disait: «Yoko Ono, qui bien sûr a contribué à l'album et à l'émancipation artistique de John Lennon...»

On a tous sacré en ondes à un moment donné. Des fois, c'était parce qu'on était juste trop enthousiastes. Je me souviens d'avoir parlé de l'album des Black Crowes et de leur chanson Remedy qui me faisait capoter. Je faisais une chronique culturelle sur le show du matin, et quand l'animateur m'a demandé si j'avais aimé ça, j'ai répondu: «C'est bon en estie!» C'était naturel. En 40 ans, je pense que j'ai sacré cinq fois à la radio, et pour moi, c'est tout un exploit, parce que, d'habitude, c'est aux deux mots!

Sinon, il y a des histoires de fous rires en ondes. Ça, j'en ai eu pas mal! À l'époque, à Québec, au FM 93, on faisai

tout, même les bulletins de nouvelles. Un jour où j'étais fatigué, je m'en vais dire «Jean Crétin» au lieu de Jean Chrétien. Ça part, ça dérape, et là on n'est plus capables d'arrêter de rire, et ça ne finit pas avant qu'une toune parte!

— YVES LARAMÉE

Les gaffes que j'ai faites n'ont pas nécessairement été en ondes. Moi, j'avais plutôt tendance à être «Monsieur Malaise». À Énergie, Mike Gauthier faisait quelques entrevues avec des artistes, mais il était très occupé à MusiquePlus alors j'en ai fait quelques-unes, en anglais et en français. Je me souviens d'avoir reçu Murray Head. Marie-Jo Morin faisait ma mise en ondes pour que je sois libre de pouvoir jaser avec l'artiste. Murray Head parle, parle, parle, il n'arrête pas. Marie-Jo appuie sur le bouton, pensant ne parler qu'à moi dans les écouteurs, mais en fait elle parle à tout le monde en studio, en disant: «Coudonc, est-ce qu'il va la fermer sa gueule, tabarnac?!» Et là, tout le monde rit, même lui... Il dit: «C'est bon, j'ai pigé, c'est tout ce que j'avais à dire!»

Je me suis aussi enfargé dans un tapis en recevant Ophélie Winter en entrevue. Je devais être trop enthousiaste, et je suis tombé sur elle!

— ÉRIC NOLIN

J'ai vécu le feu à FM 93. C'est moi qui étais en ondes. L'enseigne était en néons, on la voyait du haut de la ville et du bas de la ville. C'était superbe. À un moment donné, un néon pète. Moi, je n'ai pas de très bons yeux ni un très bon odorat, je suis un Mister Magoo de la radio, donc je n'ai rien vu ni senti quand le feu a pogné. En plus, c'était le week-end, il y avait moins de personnel, donc ç'a eu le temps de brûler pas mal. Mais là, il y avait beaucoup de boucane et je commençais à étouffer. Faque, je suis descendu à la course dans les studios de production pour voir s'il y avait quelqu'un, je suis sorti de la station et j'ai appelé les pompiers. Finalement, il n'y a pas eu trop de dégâts. Quand je suis revenu en ondes, une des premières chansons que j'ai mises a été Everybody Have Fun Tonight de Wang Chung. Je ne m'en étais pas aperçu, mais le disque était gondolé, et ça sonnait comme «jhajhugduehsdufhd». C'était mauvais!

— MICHEL W DUGUAY

C'est une gaffe qui a duré une semaine, un dérapage total: un voyage avec des auditeurs et Denis Fortin. On faisait tirer toutes sortes d'affaires, comme des shows à Montréal, à New York, en Californie, aux studios Universal et... des voyages dans le Sud. On avait donné 25 voyages, donc on devait accompagner 50 personnes en République dominicaine. Il y avait les G.O. et Denis. Moi, j'étais en charge du groupe et Denis était mon adjoint. L'hôtel avait été «overbooké» et 16 personnes n'ont pas eu de chambre. Il a donc fallu que je les accompagne jusqu'à un autre établissement, à 50 minutes en autobus. Ça commence de même, imagine!

On arrive à l'hôtel, un bâtiment en U dont toutes les chambres donnent sur la piscine. C'était très festif. On voyait la mer. En plus, on avait vraiment une gang de party... Je dirais même sur le party accoté! Denis et moi, on ne buvait pas beaucoup parce qu'on avait peur que ça dégénère. C'était tellement intense que le premier soir, il y a eu une bagarre générale! Ç'a commencé par des gros coups de poing en pleine face, dans la piscine, à 18 h 30.

Le deuxième soir, il y avait une madame super-fine, mais elle buvait trop. C'était un de ses premiers voyages et elle venait tout le temps me parler. Vers minuit et demi, je l'ai pognée en train de faire une fellation à un gars sur le bord de la piscine, alors qu'il y avait plein de monde qui les regardait de leurs fenêtres. J'ai été obligé de l'avertir et de lui demander d'aller faire ça dans sa chambre.

Le soir suivant, la même madame est dans la piscine et elle porte une grosse Rolex. Soudain, on entend un Allemand qui court partout dans l'hôtel en criant qu'on lui a volé sa montre, une Rolex...! Il avait couché avec elle la veille, lui avait mis la Rolex au poignet et, le lendemain matin, la femme était repartie avec la montre. Lui ne s'en souvenait pas, parce qu'il était trop soûl, et il pensait que la femme lui avait volé sa Rolex! Pauvre madame... Après ça, elle s'est cassé le coccyx et elle a été en béquilles pendant le reste du voyage.

Un jour, je suis même allé chercher deux gars en prison, qui s'étaient battus en ville. Ils étaient tout nus. On leur a apporté des t-shirts et on les a sortis de là. C'étaient des bons gars, mais dans une dimension ultime de party. Il fallait les respecter: ils étaient contents. Il fallait juste les contenir.

DES ENTREVUES MÉMORABLES

Dans le métier d'animateur de radio, on doit souvent interviewer des artistes. La plupart du temps, ce sont des moments agréables, drôles, émouvants ou enrichissants. Cependant, certaines vedettes ont un ego démesuré, d'autres sont peu loquaces ou carrément désagréables. L'animateur doit alors prendre la situation en main, si inconfortable soit-elle.

Ces entrevues établissent un lien entre l'artiste et les auditeurs, par le biais de la radio. Elles permettent à monsieur et madame Tout-le-Monde d'avoir un contact plus intime avec ceux et celles qu'ils admirent et dont ils écoutent les albums. Le rôle de l'animateur est donc crucial afin de véhiculer adéquatement les informations, les rires et les émotions. Dans les histoires qui suivent, il y a bien sûr quelques immenses malaises, dont l'horrible passage de Serge Gainsbourg à Montréal, mais surtout de belles rencontres mémorables, par exemple avec Phil Collins.

Voici donc les souvenirs de nos animateurs de radio...



— LUCIEN FRANCOEUR

Quand j'ai commencé à travailler la fin de semaine, ça s'appelait le Francoeur Show. Après, pour le retour à la maison, c'était aussi le Francoeur Show. J'ai eu des invités incroyables, comme le cardinal Turcotte, qui est venu à COOL FM et qui avait dit: «Quand Lucien Francoeur nous invite, nous nous déplaçons!» J'ai eu Jean Charest, oui, un premier ministre sur le Francoeur Show, et Henri Vernes, l'auteur des Bob Morane. Quand Diane Dufresne sortait un album, elle disait: «Moi, je fais juste une entrevue, et c'est avec Francoeur. Ça finit là.» Nommer tout le monde serait fastidieux. J'ai reçu des politiciens, des joueurs de hockey, des sportifs de toutes les disciplines.



Guy Aubry et Janet Jackson.

— MICHEL W DUGUAY

À CKOI, on a un jour reçu Serge Gainsbourg et Jane Birkin. Je fais l'entrevue avec eux dans un studio en faisant comme si on était live et Gainsbourg me dit: «Tu sais, mon petit bonhomme, tu en as beaucoup à apprendre.» Il s'est fermé quand il n'a plus eu envie de parler et il sortait sa bouteille de scotch sans arrêt. Une épave. À un moment donné, ils ont quitté le studio pour aller aux toilettes se shooter à l'héroïne... C'était la déchéance. La dépravation totale. Avec tout le respect que j'ai pour ces gens-là, c'était vraiment dégueulasse. On a dû faire beaucoup de montage dans l'entrevue pour transformer du garbage en un bon show.



Michel W Duguay, Samantha Fox, Denis Talbot et André St-Amand.

Sting, aussi, est passé, il était super-sympathique. Les Gunners, Depeche Mode, Samantha Fox... Samantha disait qu'elle voulait coucher avec moi, mais, dans le fond, elle ne voulait pas, c'est juste qu'elle était gaie [rires]. Il y a aussi eu Sylvester Stallone à New York, quand il a sorti Rambo. On allait à tour de rôle le rencontrer dans un hôtel. Super-sympathique, mais très space. À part Gainsbourg, ça s'est toujours bien passé.

— DENIS FORTIN

Quand on a reçu les Backstreet Boys dans un centre commercial à Ville Saint-Laurent, je pense que c'était dans un HMV, on attendait 400 personnes, mais 5000 se sont présentées. Il y avait une cinquantaine d'ambulances pour prendre soin des gens qui perdaient connaissance. Il n'y avait aucune barrière de sécurité, aucun gardien. Ils ne s'attendaient pas à ça, ils s'attendaient à une prestation de trois chansons, une signature d'autographes, et bye-bye. Ils n'avaient pas vu venir ça. Moi, je l'avais senti à cause de la réaction des auditeurs quand j'avais fait tirer des billets pour leur show. J'avais pressenti qu'il y aurait une émeute.

— MIKE GAUTHIER

Les Backstreet Boys, je les avais trouvés un peu insignifiants. Des fois, les hommes à femmes étaient un peu plates. Tu sentais vraiment qu'ils auraient préféré être interviewés par une femme. Mais ce n'est pas grave, ça fait partie de la vie! Et l'inverse doit aussi être vrai!

Il y a plusieurs références dans ce livre au fameux 211 de la rue Gordon, à Verdun. Cette bâtisse mythique accueillait dès les années 1930 et 1940 des auditeurs pour des émissions dans le studio-théâtre. On a souvent comparé cet endroit à une cabane à sucre. C'était vieux, construit tout croche, mais l'ambiance y était inégalable. Je suis privilégié d'y avoir travaillé pendant quatre ans... et d'avoir participé à la démolition du studio de CKOI à l'aide d'une scie à chaîne!

— YVES LARAMÉE

J'ai passé un après-midi à jaser dans mon petit bureau avec Phil Collins, au 211 de la rue Gordon. C'était comme le gars d'à côté. C'était mononcle Phil... On est allés manger un petit quelque chose sur la rue Wellington après. On a parlé de la vie, on a parlé de musique.

— PHILO LIRETTE

J'ai eu beaucoup de difficulté avec Guy Nantel. C'était à l'époque de Drummondville, donc ça fait longtemps. Tsé, quand t'es à la radio pour ploguer ton show, nous, on t'aide à le faire, on te met en valeur pour que tu vendes des billets, pour que tu fasses de l'argent. Mais ce matin-là, ça n'avait pas l'air de lui tenter pantoute. À chaque question qu'on lui

posait, il répondait: «Cette question-là, c'est n'importe quoi.» Ç'a créé frette par-dessus frette par-dessus frette. À ce moment-là, je n'avais pas encore l'expérience que j'ai maintenant, faque je ne l'ai pas reviré de bord, chose que je ferais aujourd'hui si ça arrivait encore, et la conversation s'achèverait en un instant. Ç'a été un de mes pires moments de radio. Je l'aime beaucoup dans ce qu'il fait, soit dit en passant. Mais, ce jour-là, il m'a manqué de respect.

— MARIO LIRETTE

Dans les meilleures entrevues, il y a Céline Dion, bien sûr, qui est exceptionnelle. Je l'ai reçue trois fois. Beaucoup d'artistes ont été formidables. Dans les pires, curieusement, là où j'ai été le plus mal à l'aise, c'est récemment, avec Ludovick Bourgeois. Pauvre p'tit gars. Mais, à sa défense, c'était le début. Et il a le problème de toujours être comparé à son père. Comme Philo. Ludovick, son père, c'était un monstre. Une de ses premières entrevues, c'était sur mon show. J'étais un grand chum à Pat. On jouait au golf, on sortait, on faisait la fête depuis des années. C'était monbuddy. Il n'est plus là, ostie. Imagine, j'ai reçu un texto de lui après sa mort: «Heille, le gris, c'est Bergie!» C'était sa femme qui l'écrivait.



Richard Z. Sirois, Céline Dion et André St-Amand

Donc, j'ai eu le petit en entrevue, mais le petit, y est pas là. Il ne comprend pas comment ça fonctionne et ne joue pas de son pouvoir. Il vient de gagner La Voix, c'est le fils de Patrick Bourgeois; il n'a plus le choix, là, y est pogné dedans. J'ai eu beaucoup de misère à comprendre pourquoi il n'embarquait pas dans l'entrevue. Il a 21 ou 22 ans, à Rythme-FM, avec des auditrices de 45... Ce n'est pas ça qui l'intéressait, c'était la petite qui l'attendait chez eux. Il ne voulait pas faire l'entrevue, il voulait juste s'en aller. Ce que je critique, c'est son entregent, sa repartie. Pat était tellement rapide. Tu lui envoyais une curve, pis il la prenait. Je ne veux pas «bitcher» sur Ludovick, c'est un enfant, mais, pour moi, ç'a été une entrevue difficile. Il a fallu que je remplisse. Ce n'était pas un petit gars qui était prêt à ce qui l'attendait. Il doit l'être plus aujourd'hui. C'est peut-être le fait que je connaissais bien son père, donc j'ai fait la comparaison tout de suite. Il répondait juste par oui.

— MIKE GAUTHIER

En 1994, un groupe britannique, qui s'appelait Wet Wet Wet, a eu un succès, Love Is All Around, qui jouait dans le film Quatre mariages et un enterrement. Ç'avait marché un peu ici, mais en Angleterre, ç'avait été 16 semaines au top du palmarès. L'entrevue était préenregistrée. Je pose une question au chanteur, et là il me répond: «Si t'avais fait ta recherche, ta question ne serait pas niaiseuse de même!» Le gars de la maison de disques s'est interposé, sinon mon coup de poing lui arrivait en pleine face! Je le trouvais baveux, mais au fond je le comprends maintenant. Le gars, quand il sortait à Londres, il ne pouvait pas faire trois pas sans être assailli par des fans, alors qu'ici personne ne savait qui il était! Il était frustré. J'ai donc été la goutte qui a fait déborder le vase, parce que j'ai confirmé qu'il n'était pas connu ici. Il avait sûrement fait plein d'entrevues avec d'autres médias et avait déjà réalisé que tout le monde se foutait d'eux autres. Mais c'est moi qui ai payé le prix. Le gars de la maison de disques avait vraiment eu peur que ça dégénère!

— DENIS FORTIN

De tous ceux que j'ai reçus, les moins sympathiques, ç'a été la gang de Louise Attaque. Hyper-désagréables, ils ne répondaient que par oui ou non. L'entrevue qui devait durer 30 minutes était déjà finie au bout de 10 minutes.

— YVES LARAMÉE

Il y a eu aussi les gars d'Okoumé, dans une de leurs premières entrevues. Ils étaient un peu insolents, alors au bout de 30 secondes, j'ai tout arrêté en disant que je n'avais pas de temps à perdre avec eux. Je me suis levé et je suis parti. Le gars de la maison de disques capotait, il m'a supplié d'y retourner. Je l'ai fait et les gars se sont excusés. Il n'y a pas si longtemps, j'ai revu Éloi Painchaud, qui s'en souvient; il m'a dit que j'avais eu raison de les remettre à leur place!

— MIKE GAUTHIER

Une de mes plus belles entrevues à la radio, ç'a été avec Jean-Jacques Goldman. D'habitude, il répond juste par oui ou par non, mais avec moi il jasait, prenait des appels d'auditeurs... En France, on l'avait critiqué. Tout le monde disait: «Ah ben, c'est ça, il s'en va au Québec et, là, il est gentil! Il ne fait pas chier les animateurs comme ici!» Ça avait un peu brassé des affaires, mais, pour moi, c'était surtout comme un exploit.

Quand tu avances dans la vie, tes idoles de jeunesse avancent aussi, mais elles restent ce qu'elles étaient à tes yeux quand t'étais jeune. Quand j'ai interviewé Jon Anderson, de Yes, il me prenait quasiment pour un stalker tellement je savais tout sur lui et sur le groupe! Il avait quasiment peur! Roger Hodgson, de Supertramp, c'était mémorable aussi, parce que ce sont des gens qui ont marqué mon adolescence. Je capotais. Quand j'étais avec Shania Twain aussi, elle me parlait, moi, je la regardais, mais je n'entendais même pas ce qu'elle me disait! En plus, elle était dans son prime de beauté, dans les années 1990, quand elle a sorti son album The Woman In Me.

Il y a eu aussi l'entrevue avec Les Rita Mitsouko. Tsé, des fois j'étais baveux et j'ai été chanceux de ne pas m'être fait envoyer chier plus souvent que ça. Je lisais tout le temps que Les Rita Mitsouko étaient tannés de faire des entrevues. C'était en 1993 à peu près. Les deux sont en face de moi et, avant de commencer l'entrevue, je leur dis: «Vous savez, mon horaire est très chargé. Je veux vous parler, mais vous, voulez-vous me parler? Parce que si vous ne voulez pas me parler, je vais comprendre. Mais je ne veux pas d'une entrevue où vous me répondrez juste oui et non.» Ben, ils ont passé une heure avec moi en studio! Ils ont parlé longtemps. Garth Brooks aussi, j'ai eu beaucoup de fun avec lui.

— JULIBOU

En 2004, une des chansons les plus populaires de l'année était du groupe moldave O-Zone. Une chanson dance intitulée Dragostea Din Tei, dont les paroles sont en roumain. Ils se sont présentés à la station pour faire une entrevue, alors qu'on ne savait même pas qu'ils étaient «bookés». Moi et mon coanimateur, Dan Desnoyers, entrons en ondes à la dernière seconde et nous nous rendons compte en direct que les Moldaves ne parlent pas un mot d'anglais ni de français. Ils répondent en roumain et ne comprennent, à l'évidence, rien. Un beau malaise et, surtout, un fou rire de cinq minutes!

LE POUVOIR DE LA RADIO

Je l'ai écrit plus haut, la radio est un médium de proximité. Les gens nous appellent souvent pour nous confier des choses intimes ou nous raconter leurs problèmes. C'est aussi un médium de l'instantanéité: on est toujours en direct et on est souvent surpris par la réaction des auditeurs, comme vous le constaterez dans les anecdotes qui suivent!

— CLAUDINE PRÉVOST

J'étais à CIGB, à Trois-Rivières, je travaillais avec Marc Bossé et Laurent Paquin, et je trouve que c'est l'anecdote qui démontre le plus la force de la radio. Ça crée des images, la radio. Ce matin-là, je suis en studio avec Marc, et nous parlons à Laurent au téléphone. Il nous raconte qu'il est en Ontario, qu'il va vivre une folle aventure et que ça se peut que la police soit après lui... Il dit qu'il se prépare, avec un cascadeur professionnel, à parcourir la rivière Niagara pour sauter du haut des chutes avec un parachute!

— MARC BOSSÉ

Moi, je suis dans le coup, on a tout préparé d'avance, et je sais que Claudine s'apprête à vivre des émotions fortes – les auditeurs aussi!

— CLAUDINE PRÉVOST

J'étais la seule qui n'était pas au courant! C'est malade ce qu'ils avaient mis en œuvre pour recréer les sons. Ils étaient dans un terrain vague avec des haut-parleurs à l'extérieur, il y avait des bruits de chute, et ils s'en approchaient physiquement en marchant avec leur téléphone. Ça fonctionnait! Quand il a supposément sauté, il faisait juste souffler dans le téléphone! Ça, c'est mon plus beau moment de radio sur le plan de la création des images, du jeu avec l'imaginaire!

— MARC BOSSÉ

Ensuite, Laurent apparaît en studio pour surprendre Claudine. Il fallait voir l'expression sur son visage quand elle a compris qu'il n'y avait rien de vrai dans cette histoire!

— DAVID BROWN

Voici le meilleur exemple de la proximité de la radio et des auditeurs. Un matin, dans mon émission, on reçoit un texto qui dit: «Aidez-moi, mes enfants et moi sommes pris dans un logement rempli de moisissures, et le proprio ne veut pas nous aider.» Le propriétaire avait caché la moisissure avant la signature du bail...

J'ai demandé de l'aide en ondes et, en quelques minutes, nous avons rassemblé une équipe de déménageurs, avec deux camions, et nous avons trouvé un logement salubre pour cette femme. En quatre heures, tout était fait! Ça, c'est le pouvoir de la radio!

— MARIO LIRETTE

Avant Jean-Marc Parent, j'ai décidé un jour, en ondes, de dire aux gens: «Je finis ce soir à 5 h, venez me rejoindre au coin de Papineau et de René-Lévesque.» Quatre mille personnes sont arrivées. On est allés prendre un drink dans un petit bar de 54 places. La semaine d'après, j'ai dit: «On le refait?» Ils étaient maintenant sept mille au coin de la rue. Mon gérant de l'époque, Pierre Laberge, a callé des autobus, 9 ou 10, pis 150 chars, pis la police. On a décidé qu'on s'en allait à Drummondville. Les bars nous appelaient et nous disaient d'emmener notre gang. On n'était pas à l'argent, on trippait!



Mario Lirette et Ricky Dee.

— DAVID BROWN

Je me suis aussi «envoyé en l'air» avec une dizaine d'auditeurs, les gagnants d'un concours! Nous avons fait un show en direct d'une table installée à 200 pieds dans les airs. La journée était spéciale pour plusieurs raisons. Un des participants avait emmené sa blonde pour voir si elle supportait les hauteurs. Le lendemain, ils y sont retournés. Une fois en l'air, il a fait... la grande demande! Dans tes dents, Tinder: on peut «matcher» du monde avec la radio!

— MARIO TESSIER

Avant, il n'y avait pas la messagerie texte, il n'y avait pas Facebook pour communiquer avec les auditeurs, donc, essentiellement, ça se passait au téléphone. Au début d'un show, après le premier sketch, on reçoit un appel. La recherchiste nous dit que quelqu'un veut nous parler immédiatement. Je devine la voix d'un homme troublé. Il pleure et dit qu'il veut simplement nous remercier: «Merci, vous m'avez fait "toffer" une couple d'années de plus, mais là je ne suis plus capable, c'est trop. Ma vie, c'est de la marde.» Clairement, ce que le gars est en train de nous dire, c'est qu'il veut en finir. Pendant qu'il nous parle, j'entends tourner le moteur de sa voiture... Très vite, je comprends que le gars est dans son garage et qu'il veut s'asphyxier. On fait tout pour le convaincre de ne pas faire ça. Mais, tsé, n'oublie pas qu'on est dans une émission d'humour, entre deux sketches. On fait les clowns quand on est en ondes, mais après on recommence à lui parler.

On l'a gardé en ligne le plus longtemps possible et, pendant ce temps, la recherchiste a appelé la police dans l'espoir de le retrouver à l'aide de son numéro. Peu après, pendant qu'on l'avait encore en ligne, on a entendu la police arriver chez lui. Ils l'ont empêché de se faire mal. Après ça, je n'ai plus eu de nouvelles du gars. Mais un an et demi plus tard, dans un événement à Énergie, un gars vient me voir et me dit: «Je voulais juste vous dire merci.» C'était le gars qui nous avait appelés en ondes! Il nous a remerciés de l'avoir empêché de faire une ostie de gaffe. Sa blonde était enceinte et il allait avoir son premier enfant. Cette journée-là, j'ai compris que, oui, notre job, c'est de faire des gags, mais, des fois, nous sommes beaucoup plus utiles que nous le pensons.



Lucien Francoeur et Michel W Duguay.

— RACHEL BOLDUC-CRUSTIN

Isabelle Paquin, elle ne fait plus de radio aujourd'hui, mais ça s'est passé dans ses premières années. Elle animait la fin de semaine au 99,9 à Amqui. Je crois que c'était Rock Détente, dans ces années-là. Un homme l'a appelée en studio, disant qu'elle était la seule personne dans sa vie, qu'il n'avait rien d'autre que la radio et qu'il allait mettre fin à ses jours. Il a raccroché. Elle savait dans quelle municipalité vivait l'homme, mais ne connaissait pas son nom. Elle a appelé la police en donnant les quelques détails qu'elle connaissait. Les policiers ont réussi à retrouver cet homme en crise et à

Je tenais à relater ces deux dernières anecdotes, car ces choses arrivent beaucoup plus souvent qu'on ne le pense. Je ne compte plus les messages que j'ai reçus dans ma carrière, qui disaient : *J'avais des idées noires et vous m'avez fait du bien. Ça va souvent plus loin : J'allais passer à l'acte, je ne voulais plus vivre, mais vous avez été un rayon de soleil pour moi.* On ne lit pas ces messages en ondes. Lorsque j'avais filtré les appels du Doc Mailloux pendant une journée, j'avais constaté que 90 % des gens qui téléphonaient à son émission vivaient une détresse psychologique extrême et avaient grandement besoin d'aide, pas de se faire insulter pour un show en ondes. Ma limite à divertir, elle est là ! Faire partie du quotidien des gens implique un certain respect et une responsabilité.

LES «FOUS» DE LA RADIO

Sans les auditeurs, la radio ne serait rien, cela va sans dire. Pour certains, elle représente des souvenirs de jeunesse, le moment merveilleux où ils ont dansé leur premier slow, des jours où ils ont ri à en pleurer, où ils se sont laissé bercer par une voix, où ils se sont sentis unis à des animateurs qu'ils ne connaissaient qu'à travers un micro, mais dont ils se sentaient proches. Des animateurs qui, parfois, sont leurs seuls amis, leurs seuls petits bonheurs de la journée. Que ce soit dans le confort des maisons, dans les autos ou sur les lieux de travail, les animateurs font partie du quotidien d'un très grand nombre d'auditeurs fidèles.

Toutefois, certains auditeurs, la plupart souffrant de problèmes mentaux, se sentent attaqués et réagissent agressivement envers les animateurs, développant parfois des obsessions malsaines à leur endroit.

Voici quelques anecdotes cocasses, mais également troublantes et touchantes, d'animateurs qui ont été en contact avec des vrais «fous» de la radio, qui en ont même parfois été les victimes.



— MICHEL W DUGUAY

Il y avait un maniaque qui poursuivait une animatrice: il se cachait sous sa voiture et lui attrapait un pied quand elle y montait. Imagine le saut que tu fais! Il l'a fait à quelques personnes de la station. On était rendus qu'on regardait tous sous notre char avant d'embarquer. Il y a eu l'affaire de la crowbar dans la porte, ça c'est Nolin qui va te la raconter. C'est légendaire... Une crowbar en ondes, faut le faire!

— ÉRIC NOLIN

L'animateur s'appelait Pierre Lamontagne. Il a été traumatisé par cet incident. Moi, je m'en souviens parce que j'ai eu pendant des années l'enregistrement sur une cassette. C'était à CKOI, en plein après-midi. Quand il fait sa météo, l'animateur dit qu'il va faire 1000 °C à Montréal. Et là, clairement, il y a un gars au centre-ville qui n'a pas pris sa médication et qui se dit: «Crisse, il me niaise, lui!» Le gars monte dans un taxi et demande qu'on le conduise à la station, à Verdun. En route vers CKOI, il appelle en ondes pour dire qu'il s'en vient casser la gueule à quelqu'un, et peu après la voiture le dépose devant CKOI.

Le gars se présente à la porte et dit qu'il veut juste visiter les studios. Pierre répond qu'il est désolé, mais que c'est le week-end et qu'il ne peut pas lui ouvrir. Le gars s'en va chercher un morceau de bois et se met à frapper dans la vitre! Pierre dit en ondes: «Pouvez-vous envoyer la police à CKOI, s'il vous plaît?!», mais personne ne le croit. Il faut préciser qu'à l'époque, à CKOI, on ne pouvait pas composer le 911 sur les téléphones. On pouvait faire le 411, mais pas le 911! Fouille-moi pourquoi: je pense que les appareils étaient trop vieux.

Alors, le gars continue à fesser et réussit à péter la vitre. Et là, sur la chanson Indigène, de Marc Gabriel, Pierre crie en ondes, en plein milieu de la toune: «Appelez la police!» Une quinzaine de secondes après, la toune s'interrompt et on entend le système d'alarme de CKOI qui part dans le tapis. Le gars est rendu à la porte du master. Pierre, pour essayer de le faire décrocher, lui dit: «Je ne peux pas t'ouvrir, mes clés sont dans le char!» Mais le gars continue à fesser dans la porte, pis à fesser encore plus fort, pis tout d'un coup tout s'arrête. On entend ensuite Pierre dire juste: «Merci.» Après, il y a du Morane qui joue tellement fort que je pense que ç'a détruit les aiguilles du master.

J'ai su plus tard que c'était un gars qui avait un problème de santé mentale et qu'il était sûr que Pierre riait de lui. Il s'était gravement coupé aux deux bras en fracassant les vitres. Il avait aussi donné des coups de poing dans les murs, alors il y avait du sang partout! Pierre est parti en ambulance, en état de choc. Denis Grondin est venu le remplacer pour la seconde moitié de l'émission. Je suis rentré juste après. Pierre a passé deux semaines sans pouvoir travailler, il était trop nerveux. Après ça, il est rentré un autre mois, avec un garde du corps, pis il a remis sa démission. C'est heavy, ça!

— MARIO LIRETTE

Didier, qui mettait la musique la nuit à CKMF, en a vécu toute une. Il écoutait du disco dans le tapis, quand 7 ou 8 hommes cagoulés ont surgi dans le booth. Ils ont dit: «Mets-nous Donna Summer.» C'était une équipe de policiers du SWAT [le groupe tactique d'intervention], des gars de 22 ou 23 ans qui faisaient des manœuvres en pleine nuit. En passant au coin de Papineau et René-Lévesque dans leur camion blindé, la musique dans le tapis, ils s'étaient dit: «C'est là! Or arrête.» Faque, ils avaient débarqué dans la station.

À l'époque, il y avait un gardien. Un ancien combattant de 82 ans. «Tasse-toé, mononcle!» Le gardien se tasse et les gars entrent dans le booth, dans le master. Pis là, l'un d'eux «crinque» son gun et le pointe dans le front à Didier. «Mets-

nous Donna Summer!» Didier a pissé dans ses culottes et il a mis Donna Summer. Les gars ont dit: «Thank you, merci!» Didier a eu la peur de sa vie.

— MARIO TESSIER

Une auditrice nous écoutait et pensait que nous l'insultions. Elle croyait toujours que nous parlions d'elle et, nous, nous ne comprenions absolument rien à ce qu'elle disait. À un moment donné, José [Gaudet] est en train de fumer dehors et elle apparaît. Évidemment, elle a des problèmes mentaux: elle nous accuse de parler d'elle dans tous nos sketches. Moi, je suis en haut, en studio, et j'attends José qui ne revient pas. Je descends et je vois la terreur dans ses yeux. Ce n'est pas le plus brave du peloton, disons [rires]! Il me dit: «Man, c'est une folle!» J'essaie de parler à la femme et de lui demander ce qui se passe. Elle me dit: «Heille, tu le sais très bien! Arrêtez de me niaiser en ondes!» Je lui réponds qu'elle a raison, que ç'a assez duré [rires]! Et juste quand on vient pour fermer la porte, elle crisse un coup de pied dans les gosses à José!

— PHILO LIRETTE

J'ai reçu des menaces de mort. Deux fois, en fait. La première fois, c'était pour un sujet qui touchait les gangs de rue et la mafia. J'ai compris qu'il ne fallait pas que je parle de ces affaires-là... La deuxième fois, à Drummondville, c'était un inconnu qui pensait que je lui parlais par la radio et que je riais de lui. Pendant que j'étais en ondes, un soir, il est venu cogner dans la fenêtre du studio où j'animais et il a brisé deux vitres du triple vitrage. Je pense qu'il s'est coupé et qu'il a sacré son camp, mais il m'a rappelé plus tard et m'a dit: «Je vais te tuer, mon tabarnac!» J'ai paniqué, je suis sorti de la station et j'ai regardé partout autour de moi, en me demandant si j'allais revoir mes enfants.

Le lendemain, quand je suis revenu à la station, des policiers m'attendaient. Ils étaient dans l'obligation de m'informer qu'il y avait eu des menaces de mort à mon endroit sur la boîte vocale. Finalement, quelques jours plus tard, le gars a été arrêté. C'était un schizophrène. Il a été interné au septième étage de l'Hôpital Sainte-Croix. J'ai eu très peur pendant longtemps, je sortais de la station tous les soirs en me demandant si j'allais survivre. Pis je me demandais combien de temps ils allaient le garder à l'hôpital. Sortirait-il de là avec encore l'envie de me tuer?

Je n'oublierai jamais les longues minutes où, pendant que le gars pétaït les vitres pour essayer d'entrer dans le studio, j'étais en ondes en faisant comme si de rien n'était! Je parlais dans le micro, à des milliers de personnes, tout en voyant le regard du gars, ses yeux remplis de haine, et je continuais à faire ma météo, mes nouvelles... Je n'ai jamais plus entendu parler de lui par la suite. Ça m'a foutu la chienne solide.

— LOUIS PELLETIER

Un animateur de radio sort un soir dans un bar et a une altercation avec une gang de gars et une fille. Le week-end venu, la même gang décide de se présenter à la station, sans avertissement, pour retrouver l'animateur. Ces gens font partie d'une gang de motards et ils n'entendent pas à rire. Le gars du week-end, qui n'avait pas verrouillé la porte de la station, se retrouve avec ces visiteurs, dont ZE fille qui a la carrure de Mad Dog Vachon (elle faisait plus peur que les gars!). Ils kidnappent l'animateur et l'emmènent avec eux dans une maison d'un village voisin. Peut-être qu'ils croyaient pouvoir lui soutirer des informations sur l'autre animateur, celui qui les avait invectivés dans le bar, mais après quelques heures de négociation, le captif est libéré. Plus de peur que de mal.

La semaine suivante, les motards reviennent à la charge en plein après-midi, alors que tout le monde est à la station, dont le fameux animateur «recherché»! Les boss et les employés (dont moi) essaient de maîtriser les gars et... la fille, qui connaît maintenant le nom de l'«ennemi», mais n'a aucun souvenir de son visage! Elle pointe du doigt chacun des gars et hurle: «C'est-tu toé, mon esti?» Je te laisse imaginer la couleur du visage de l'animateur qu'ils recherchaient! Heureusement, la police, prévenue par la secrétaire, finit par arriver pour arrêter les motards. Ils ont dû s'y mettre à trois pour sortir la fille de la station. Elle ne voulait pas partir sans «l'animateur», qui a eu très chaud.

— LUC CAUCHON

En 2000, quand, déguisé en cochon, j'ai passé 96 heures sur la plateforme d'un panneau publicitaire, à 30 ou 40 pieds de hauteur, un invité vedette me rendait visite chaque heure. Un matin, Claude Poirier vient me voir. Quelques jours auparavant, il avait parlé en ondes d'un groupe d'hommes, Pères Sans Frontières, après qu'un gars avait escaladé le pont Jacques-Cartier. Le gars était en tabarnac parce qu'il passait l'après-midi même en cour pour avoir son enfant. Il pensait que son avocat écoutait CKOI et que, à cause de ce que Claude avait dit sur lui, il perdrait la garde de son enfant. Soudain, pendant qu'on était sur le panneau, Claude et moi, le gars est arrivé avec une scie à chaîne. Le responsable de la sécurité était parti chercher un lunch. Il y avait une échelle pour monter sur le panneau, faque, Claude et moi, on

n'arrêtais pas de repousser le gars pour l'empêcher de se hisser sur la plateforme. Je disais à Claude: «Y va nous tuer!» Et Claude me répondait: «Calme-toi, ostie!» Mais imagine la scène, moi, déguisé en cochon, Claude Poirier, la cigarette au bec, pis l'autre en bas qui crie: «J'vais te tuer, Poirier, j'vais te tuer!» Et Claude de son bord disait: «C'est ça, on se reverra en cour, on se parlera en ondes!» Ça n'avait pas de bon sens.



Le record du monde de Super Cauchon sur un panneau géant.

— MARIO LIRETTE

Je me suis fait kidnapper par des étudiants de l'Université de Sherbrooke. Tabarnac, celle-là, je l'ai pas trouvée drôle. Ostie, on était à Sherbrooke, pis je travaillais le lendemain!

— LOUIS PELLETIER

En 1989, je travaillais de nuit au FM 93, à Québec. Un soir où le thermomètre extérieur indiquait -35°C , j'étais en train de préparer mon émission quand j'ai entendu l'animateur avant moi parler au téléphone avec un auditeur visiblement intoxiqué. Il lui a lancé quelques blagues douteuses avant de raccrocher. Je croyais l'histoire close, mais lorsque je suis sorti de la station le lendemain matin à 6 h pour aller prendre l'autobus, un gars à l'air louche m'attendait dehors. Il portait seulement un t-shirt et une veste en jean... à -35°C . Soudain, il s'est mis à m'insulter, à me traiter de vedette, à m'accuser d'aimer rire du monde, tout en tenant quelque chose dans une poche de sa veste. J'ai essayé de le calmer, de le faire parler tout en marchant à reculons vers l'arrêt de bus, pour ne pas le perdre de vue. J'avais bien sûr reconnu sa voix, je savais que c'était l'auditeur intoxiqué de la veille. Tout à coup, l'autobus est apparu, et le gars est aussitôt devenu plus nerveux et encore plus agressif. Je me trouvais encore assez loin de l'arrêt, mais le chauffeur, qui a vu que le gars n'avait pas l'air normal, et qui a lu la panique dans mes yeux, a eu la gentillesse de m'attendre. Je suis vite monté dans le bus, et le chauffeur a aussitôt refermé les portières au nez de mon poursuivant! J'ai tremblé comme une feuille pendant cinq minutes, de peur et de froid.

Le gars en question est revenu quelques mois plus tard à la station lors d'une «journée portes ouvertes». Il est venu me dire que, en ce fameux matin d'hiver, il n'allait vraiment pas bien. Pas d'argent, pas de travail, etc. Il en voulait aux «vedettes» qui se prenaient pour d'autres! Je n'ai jamais su ce qu'il tenait dans sa poche ce matin-là, mais je remercie infiniment le chauffeur de l'autobus du chemin Sainte-Foy!

— MARIO TESSIER

Un jour, j'ai entendu dire qu'un gars se faisait passer pour moi dans les bars. Un autre malade mental... Il avait volé mon identité. Il avait même emprunté un char chez un concessionnaire en lui disant qu'il lui ferait de la pub à la radio. Un matin, j'arrive à l'accueil [de CKMF] et la réceptionniste m'annonce que ma sœur et ma belle-mère veulent me voir. Les deux femmes sont là, je ne les connais pas pantoute, donc je me présente. Elles me disent: «Nous voulons voir Mario Tessier.» Et moi de leur répéter: «C'est moi!» Ma fausse belle-mère répond: «Non, je veux voir celui qui sort avec ma fille!» Et c'est là que je comprends qu'elles veulent parler à celui qui a usurpé mon identité, parce qu'il leur a emprunté de l'argent. Bref, le gars a entourloupé tout le monde. Ensuite, je leur dis que, la prochaine fois qu'il les appellera, elles doivent faire comme si de rien n'était et me contacter. Un dimanche soir, les femmes me téléphonent pour me dire que le gars est dans le village gai, en train de faire du karaoké dans un bar.

Je me rends donc là-bas, cassé comme un clou: la seule chose que j'avais à me mettre sur le dos, c'était un manteau en jean de CKMF. Quand j'arrive dans le bar, il y a effectivement un gars qui chante sur le stage. L'animateur lance alors au micro: «On l'applaudit, c'était Mario Tessier!» Et là, je commence à «tilter». J'accoste le gars: «Hey, je pense qu'on a besoin de se parler, nous deux.» Il me réplique, super-agressif: «Viens-t'en dehors!» À l'époque, ça faisait juste trois ans que j'étais sorti de l'armée, faque j'avais encore deux ou trois séquelles [rires]! On sort sur le trottoir et les gens nous suivent, car ils sentent qu'il va y avoir de la bagarre. Aussitôt que je l'accuse d'avoir volé mon identité, il me bouscule.

C'est vague ce qui est arrivé après, mais, la dernière image que j'ai, il n'était plus debout, mettons! Après, je n'ai plus entendu parler de ce gars-là, jusqu'à ce que j'apprenne qu'il se prenait maintenant pour Ricky Dee [rires]! Histoire vraie!

LA GUERRE DES STATIONS

Je suis chanceux d'avoir vécu l'époque où les radios étaient en guerre. C'était comme la rivalité entre les Canadiens et les Nordiques. Les auditeurs avaient un sentiment d'appartenance et se détestaient. Tous les coups étaient permis!

On m'a raconté que deux personnes haut placées de CKOI étaient déjà entrées par effraction dans le stationnement de CKMF pour dégonfler les pneus des voitures promotionnelles! Ils portaient des cagoules et leur plan était au point depuis des semaines. D'ailleurs, c'était aussi la guerre pour garer ces fameuses voitures devant tous les plus gros lancements de disques, les premières, les matchs de hockey, etc. Quand une station prenait trop de place, l'autre faisait remorquer le véhicule. Pendant un certain temps, il était même interdit de parler aux animateurs concurrents, ce que, bien sûr, personne ne respectait!

Un de mes anciens patrons convoquait régulièrement des experts dans son bureau afin de vérifier si on n'y avait pas installé des micros, car il était persuadé que ses ennemis l'espionnaient. On faisait aussi de la surenchère quant aux salaires, les stations se disputant les vedettes. Par conséquent, c'étaient les vedettes qui profitaient le plus de cette guerre, car leur salaire pouvait doubler instantanément, juste pour les empêcher de se joindre aux concurrents.

Voici quelques témoignages sur ces fameuses batailles que se livraient les chaînes de radio pour obtenir la première place dans le cœur du public...



— FRANÇOIS PÉRUSSE

C'était la guerre entre les stations, à cette époque. C'était la haine! Et ça, je n'en ai jamais été capable. Moi, haïr quelqu'un, ça ne m'aide pas à vivre.



Le FM surpasse le AM. La joyeuse équipe de CKOI sable le champagne!

— ÉRIC NOLIN

Dans les années 1990, il y avait beaucoup de compétition entre les stations. Je travaillais à CKOI et le mot d'ordre était de détester les autres chaînes. Tu me connais assez pour savoir à quel point je suis bon pour détester [rires]. Un jour, on me dit de me pointer devant CKMF pour faire tirer des cellulaires. Faque, on fait tirer des cellulaires jaunes, gros comme des briques. Ça valait 600 ou 700\$ dans ce temps-là. Je ramasse donc la Woopy Machine, qui était un gros boom box, et on s'en va se mettre devant CKMF. Je monte sur le boom box, vraiment devant la porte de notre concurrent, et je crie: «Les cinq premiers qui vont me chercher un sticker de CKMF et qui viennent le déchirer sur le camion, je leur donne un cellulaire!» Liette, la réceptionniste, s'en souvient encore.



— MARIO LIRETTE

La gang de CKOI, je ne les connaissais pas. Ils n'avaient pas le droit de nous parler à cause d'André St-Amand. Moi, je suis chum avec Lucien, je suis chum avec tout le monde. J'ai un respect immense pour les gars de radio. Tu travailles pour une autre station, pis? Tu fais la même job que moé! On va se retrouver dans cinq ans, c'est tellement petit! Mais André voulait pas. Donc, la gang de CKOI et la gang de CKMF, on commençait à se chicaner chaque fois qu'on se retrouvait dans un événement. Les gars de promo se battaient sur le coin de la rue! C'était une bonne guerre...

— ÉRIC NOLIN

Denis Fortin et Ricky Dee s'envoyaient des fax comme: «T'es un ostie de cave, tu vas mourir, mon tabarnac!»

Il faut spécifier que Denis Fortin et Ricky Dee étaient les animateurs concurrents des émissions musicales de 18h à Montréal. Denis animait le 6 à 6 à CKOI, et Ricky Dee, *Les Bombes* à CKMF.

— DENIS FORTIN

Par rapport aux fax, je dois avouer que c'est moi le premier qui ai mis le feu aux poudres. Je faisais des cartes de Noël que j'envoyais à mes auditeurs, environ 1000 cartes avec des messages personnalisés. J'en avais envoyé une à Ricky. Je l'ai vraiment piqué au vif avec ça. Et c'est ça qui a parti le bal. Après ça, lentement mais sûrement, c'est devenu beaucoup plus heavy. On avait engagé des gens qui allaient donner des coups de couteau dans les pneus des mobiles de l'autre station. Ça a passé très proche de la bagarre avec les équipes d'Énergie et la nôtre [CKOI].

— ÉRIC NOLIN

Ricky Dee faisait appeler ses auditeurs à CKOI pour essayer de piéger les animateurs. Moi, j'animais le choix des auditeurs. Je faisais jouer deux tounes et les gens à la maison devaient voter pour leur préférée. Mais beaucoup nous appelaient pour dire d'écouter CKMF! Ils faisaient aussi des montages avec ma voix pour me faire dire de les écouter.



Éric Nolin dans les studios de Rouge FM, avant qu'il ne quitte la radio en 2018.

— DENIS FORTIN

Le 6 à 6 était tellement fort qu'ils [CKMF] ont décidé de m'attaquer personnellement, de s'en prendre à ma crédibilité plutôt qu'à l'émission. Ça a commencé doucement, mais ça devenait de pire en pire. Ils faisaient appeler des femmes qui se faisaient passer pour ma mère ou pour ma blonde, et ils leur faisaient dire à peu près n'importe quoi sur moi. Ça a duré plusieurs semaines. Je suis allé voir le patron en lui disant que je ne pouvais pas laisser passer ça. Ils m'attaquaient personnellement, et ça venait vraiment me toucher. Le boss m'a demandé d'y penser et de préparer mon attaque. Il m'a dit:

«Tu vas commencer par enregistrer chacune de ses émissions et tu vas noter chacun des propos déplacés qu'il [Ricky Dee] va dire sur toi.» Parce que Ricky avait parfois le don de dire des choses complètement pas rapport... Genre, il disait à un propriétaire de dépanneur: «Si je te pogne à écouter le 6 à 6, m'en va mettre le feu à ton dépanneur!» Je l'ai donc enregistré et j'ai sorti une quinzaine de phrases clés. Au bout de trois mois d'attaques régulières de sa part, on a sorti ce que j'avais enregistré et on a fait des capsules ciblées sur Ricky, mais en utilisant son vrai nom: Richard Drouin. On a commencé à diffuser ces capsules en disant aux auditeurs de se méfier de Richard Drouin parce que c'était un être dangereux! Et là, on passait des extraits. Finalement, il a été retiré des ondes par Énergie et déplacé sur l'équipe de promotion. C'était vers 1997 ou 1998. Il a été longtemps sur l'équipe de promotion avant de revenir au micro. Il appelait chez nous et disait à ma blonde: «Qu'est-ce que tu fais avec lui, il te trompe à tour de bras!» Ça allait vraiment trop loin.

— PHILO LIRETTE

Je suis fasciné de voir comment les radios récupèrent les idées des autres sans leur en donner le crédit. Comme la journée où on a changé l'eau en vin à Drummondville. Dans le temps, la radio était une pépinière d'idées, et en région c'était plus facile à exploiter. Je m'étais entendu avec le IGA local pour remettre une bouteille de vin à chaque personne qui apporterait une bouteille d'eau. On voulait faire des miracles ce matin-là... Quand je suis arrivé à Montréal, j'ai parlé de l'idée à un de mes patrons qui m'a dit: «Ici, on n'est pas en région, c'est beaucoup trop compliqué.» Finalement, Rouge FM l'a refait trois années de suite. Ils m'ont volé l'idée, et j'ai trouvé ça ben plate. Ça arrive souvent à la radio. Les bonnes idées sont reprises et tout le monde se les approprie.

— RICHARD Z. SIROIS

Énergie et CKOI monopolisaient la radio à Montréal à l'époque. C'étaient des machines de guerre. Tu n'avais pas le droit de parler de ton concurrent en ondes. RBO a fait une seule année à Énergie, c'était correct pour tout le monde du groupe, mais je sais que Guy [A. Lepage] haïssait la radio pour mourir.

Mais, un jour, CKOI et Énergie ont décidé, à la dernière émission avant les fêtes, de s'appeler d'une station à l'autre en ondes. Une trêve, comme pendant la vraie guerre. On s'est parlé quelques minutes en direct. Juste après ça, j'ai vu le patron arpenter les corridors. Je te jure, je ne me suis jamais fait engueuler comme ça de ma vie, pas même par mon propre père! Il voulait débrancher l'antenne. Moi, je ne comprenais pas trop pourquoi il «rushait» avec ça. Il a fait sa crise et après il m'a dit d'aller voir Pierre Arcand [propriétaire de la station à l'époque] au deuxième étage. Je me retrouve donc avec Pierre dans son bureau aux gros fauteuils capitonnés. Derrière sa barbe menaçante, il me dit: «Fais plus jamais ça!»

— YVES LARAMÉE

Moi, j'aimais la compétition entre Énergie et CKOI! J'ai travaillé pour les deux. Je me suis toujours comparé à un joueur de hockey. Je suis sur la glace, je vais être méchant, je vais te frapper. Je vais jouer un peu cochon, mais quand c'est fini, c'est fini. Malheureusement, tout le monde ne pensait pas comme ça. Je me suis retrouvé un jour à travailler pour la concurrence. La plupart de mes chums de l'autre station ont compris, mais certains ont trouvé ça plus difficile, ils se sont même sentis blessés.

Les plus âgés, on est habitués à la compétition. J'ai connu des cas de dépanneuses qui venaient remorquer les véhicules des autres stations, et même des claques sur la gueule! C'était plus personnalisé, parce qu'on était moins dans les affaires. En 2001, j'ai passé d'Énergie à CKOI. J'ai été baveux un peu, mais j'ai revu du monde après et ç'a été ben correct. On était jeunes et sans pitié. L'important, c'est qu'on soit encore là!

— MICHEL W DUGUAY

Il y a un patron à CKOI qui a été extraordinaire pour la radio, mais le problème c'est qu'il est devenu paranoïaque. Quand tu as du succès, tu peux en profiter avec ton staff sans te péter les bretelles, mais lui il a commencé à être parano parce qu'on était tellement haut qu'on ne pouvait que redescendre. Ç'a été un règne de peur, de terreur et d'angoisse. Il avait un grand esprit de compétition contre Énergie. C'était la guerre des mobiles. Quelle station serait la première devant le Spectrum de Montréal? On annonçait en ondes qu'on donnait des t-shirts de CKOI au coin de Peel et Sainte Catherine et c'était automatiquement l'émeute. À peu près 150 personnes se pointaient en même temps. On donnait des CD, des remix, des t-shirts. On se stationnait le matin vers 6 h. Même si on pognait des tickets.

Il fallait aussi toujours qu'on porte nos coats de cuir, qu'on soit en «uniforme» avec des jeans. Il ne fallait jamais enlever les coats de CKOI, même quand on était dans un club pis qu'il faisait chaud. C'est pour ça qu'après ils ont fai.

faire des petits manteaux en jean pour qu'on ait moins chaud.

— RICHARD Z. SIROIS

J'avais beaucoup d'albums et de billets gratuits pour des shows, mais on y allait quand même avec nos coats de cuir de CKOI. Tu vas quelque part, t'es une personnalité, pis t'as un coat en cuir de CKOI: t'es une machine à pub. En même temps, à l'époque, c'était la guerre entre Énergie et CKOI. J'ai déjà vu les trucks de CKOI et d'Énergie se battre pour être le plus proche de la porte d'entrée d'un show. Ma blonde a même déjà donné un coup de pied sur un pneu du truck d'Énergie, qui s'est mis à «beeper», et là, tout le monde s'est retourné et s'est mis à crier que c'était de ma faute. «C'est Sirois, c'est Sirois qui a donné un coup de pied!»

— MARIO LIRETTE

J'ai beaucoup de respect pour André St-Amand, soit dit en passant. C'est un homme de radio, c'est lui qui a fait CKOI. Il a voulu m'engager, mais je lui ai dit non, que CKMF m'avait appelé avant. C'est une question de principe. Il m'avait dit: «Je suis directeur à CKOI, pis quand j'arrive chez moi, ma femme t'écoute, ostie!» Et, à l'époque de CKOI, il interdisait à tout le monde de parler à des gars de CKMF. Au niveau de la structure radiophonique qu'il a montée, j'ai beaucoup de respect pour lui. Il a été un rouage important dans ma carrière. Il m'a dirigé pendant des années à Rythme FM. Il fait une excellente job.



ÉPILOGUE

NOSTALGIE ET REGARD VERS L'AVENIR

Pour conclure ce recueil de folles histoires de la radio FM, il est important de nous demander ce que nous réservent les années à venir. Pour ce faire, j'ai posé cette «question à un million» à tous les animateurs: «Croyez-vous que les meilleures années de la radio soient derrière nous?» Curieusement, personne ne m'a donné la même réponse!

Certains sont plus pessimistes que d'autres et regardent avec nostalgie ce passé glorieux et révolu, en se disant que la radio n'est plus et ne sera jamais plus comme dans le bon vieux temps. Nuançons... Si l'on fait ici référence aux meilleures années de party, c'est sans doute vrai, et très bien comme ça. J'aurais aimé vivre à l'époque du disco et de l'âge d'or de la radio, mais me la faire raconter en détail a été tout aussi satisfaisant et beaucoup moins dangereux pour ma santé!

Il y a les nostalgiques, mais il y a aussi ceux qui croient que le modèle actuel de la radio est solide et qu'il sera toujours le même dans dix ans. De nombreux facteurs sont bien sûr à considérer, car l'avenir est difficile à prédire, mais voici un début de réponse...



La radio est pour l'instant le médium qui a été le moins affecté par les nouvelles technologies et le Web, malgré les *podcasts* et les nouvelles façons de l'écouter. Si l'audience générale a légèrement chuté, on est très loin de la situation de la presse écrite. On est aussi loin de la télévision, où l'écoute se déplace de plus en plus vers les plateformes de *streaming*. Or, la radio musicale est jusqu'à maintenant beaucoup moins affectée par le *streaming*. Évidemment, certains se tournent vers Apple Music, Spotify et la radio satellite, mais il reste que, dans la voiture, la vaste majorité des gens préfère encore écouter des animateurs en direct. Même dans les chaumières, la radio effectue un retour inattendu. Alors que plus personne, ou presque, n'avait de radio à la maison, l'arrivée sur le marché de haut-parleurs intelligents permet maintenant aux auditeurs de syntoniser leur station préférée.

Pour revenir au Web, certains animateurs et humoristes ont désormais des succès populaire et financier avec des *podcasts*. Comparativement aux États-Unis, le Québec est toutefois un peu en retard dans le domaine du balado (je déteste ce mot). Car pour l'instant, les *podcasts* ne sont pas rentables au Québec, à une exception près: Mike Ward. Ce dernier a su s'entourer, monter une plateforme et une base de fans incroyable pour son balado *Sous écoute*. Donc, à part lui, aucun artiste ne peut encore vivre de ça ici.

Pour avoir fait des *podcasts* à deux reprises, à quelques années d'écart, j'ai été témoin d'une évolution. La première fois, en 2012, il a été très difficile d'avoir des commanditaires, et si certaines émissions étaient très écoutées, d'autres passaient «dans le beurre». Ce fut un flop! En 2016, mon ancien collègue Marc-Antoine Audette et moi avons décidé de retenter le coup. Déjà, la situation avait changé. Étant donné que nous avons une bonne notoriété à la radio, des commanditaires se sont associés à l'émission. On a même engagé deux vendeurs à temps partiel. Cependant, c'était loin d'être une entreprise très rentable, malgré quelques intéressants contrats de pub.

Il y a pourtant des *podcasts* d'excellente qualité, particulièrement les documentaires, financés à l'aide des fonds publics ou à perte par des diffuseurs. À ce titre, des plateformes comme QUB radio ou OHdio proposent des contenus diversifiés et une sélection de *podcasts*, ce qui facilite la découverte. C'est avant-gardiste, et ce sera à surveiller dans les cinq prochaines années.

Lorsque la radio est apparue, on a annoncé la mort du théâtre. Puis, la mort de la radio à l'arrivée de la télévision. Maintenant, on annonce la mort de la radio traditionnelle à cause des options sur le Web. La façon de consommer change, mais cela ne signifie aucunement la fin du médium. Peu importe la façon dont vous écoutez Paul Arcand le matin, ce n'est pas un *podcast* qui va le remplacer. Ce qu'il faut changer, c'est la façon de calculer les cotes d'écoute, tout comme la façon de voter. Si une émission est écoutée en différé, ça ne compte pas. Le système de sondage se fait encore par cahiers d'écoute, partout au

Québec, sauf à Montréal. Les gens doivent noter ce qu'ils écoutent par tranches de 15 minutes. Cette méthode est COMPLÈTEMENT dépassée, on se croirait dans les années 1950! Pensez-vous vraiment qu'un gars de 25, 30 ou 40 ans va prendre le temps de remplir le tout méticuleusement? S'il le fait, il va simplement écrire le nom de la station qu'il préfère en général, même s'il en écoute plusieurs autres. Et ce, même s'il ne syntonise cette fréquence que rarement, puisque c'est sa blonde qui décide quoi écouter en voiture!

Autre constat alarmant: vous avez plus de chances de faire de la télé ou de la radio rapidement si vous sortez d'*Occupation Double* que si vous sortez de l'université ou d'une école de radio. Ce n'est pas vrai partout, mais c'est une tendance. Je ne crache pas sur ceux qui participent à ce genre de show, en passant. Certains anciens concurrents sont très bons, car ce sont des gens choisis à la base pour leur forte personnalité, qualité nécessaire à la radio. Je n'aime vraiment pas citer André Arthur (un très grand communicateur avec un très petit jugement), mais, comme il disait: «En communication, tu n'as pas le droit d'être ennuyant.» Certes, mais — car, oui, il y a un *mais* — certaines vedettes instantanées sont affreusement nulles et prennent la place de personnes compétentes.

D'ailleurs, là où je vois lentement une mode se dessiner, à la télévision (vous devinerez que je souhaite que ça n'arrive pas aussi à la radio), c'est l'embauche d'influenceurs d'Instagram (un métier qui, je le prédis, n'existera plus dans cinq ans) pour faire des chroniques en ondes. Soyons honnêtes, la majorité des influenceurs sont populaires parce qu'ils sont beaux ou belles en maillot de bain. Ils n'ont souvent pas beaucoup à dire, mais ils ont une belle plastique, et c'est parfait pour nous vendre toutes sortes de produits, souvent sans la moindre éthique. O.K., je vais trop loin, je sais bien que ce n'est pas toujours le cas et qu'il ne faut pas mettre tout le monde dans le même panier, car il y a des influenceurs compétents qui usent de bon jugement dans ce qu'ils endossent.

Bref, à ceux et à celles qui veulent travailler dans le domaine, je dis: ne vous découragez jamais, soyez persévérants, travaillez plus fort que les autres. La compétence n'est pas suffisante, il faut carrément être acharné et, surtout, passionné.

Un jour, dans une émission que j'animais, on m'a imposé une concurrente exclue de l'émission *Loft Story*. Sa carrière radio à la météo n'aura duré que trois jours. Elle était incapable d'aligner trois mots de suite. J'avais demandé à mon patron (qui ne travaille plus à la radio, n'ayez crainte) de m'expliquer pourquoi il tenait tant à mettre cette fille-là en ondes. Sa réponse: «Bah, elle est *cute*.» C'est juste dommage qu'il n'y ait pas d'images à la radio!



— FRANÇOIS PÉRUSSE

Je continue à faire ce métier-là et je suis chanceux de pouvoir le faire, parce que, on s'entend, ce n'est plus la même game aujourd'hui que dans ce temps-là!

— ALAIN DUMAS

Maintenant, il faut s'orienter vers la société, et la société a beaucoup changé. On n'est plus du tout à la même place. C'est comme si quelqu'un disait: «Est-ce qu'on peut refaire Woodstock?» Non. Parce que, Woodstock, ce n'est pas une pièce de théâtre, ce sont des états d'âme dans un temps donné de l'histoire. Nous, on était dans un temps donné de l'histoire, où tout ça, ça marchait. Aujourd'hui, on est ailleurs. On est juste mauditement chanceux, bénis du ciel, d'avoir pu le vivre. Maintenant, on est plus sensibles à la controverse, à la susceptibilité des gens.

— YVES LARAMÉE

C'est arrivé à la fin des années 1990. Avant, on n'était pas victimes tous les jours de la peur du BBM [l'institut de mesure d'audience pour la radio et la télévision]. Aujourd'hui, nos boss peuvent voir aux deux minutes si des auditeurs nous ont quittés ou si d'autres se sont ajoutés. On se focalise sur les résultats et moins sur la qualité du travail. Mais je suis encore en ondes et j'en suis très content.

— MARIO LIRETTE

Nous, on inventait la radio. C'est là qu'ils ont commencé à rationaliser la radio. C'est normal, quand tu connais du succès, tu veux le gérer, mais, en faisant ça, ils ont tué le côté bon enfant, le plaisir. On s'est adaptés. Maintenant, j'ai vieilli, mais je suis toujours heureux... Mais faites-moi pas chier. Un directeur m'a convoqué dans son bureau il y a trois ans. Il m'a dit qu'il voulait me parler. Il a fermé la porte, et déjà je me disais: «Tabarnac, quessé qu'y a?! Il va m'augmenter, il va me mettre dehors, c'est quoi?» Il me dit:

— *J'ai fait de l'écoute.*

— *C'est quoi, ça? T'as payé une chambre d'hôtel pour aller écouter la radio avec un crayon?*

— *Tes interventions d'une minute, elles sont à une minute trente.*

— *Ouin, pis?*

Il a ajouté que ça ne marcherait pas, Moi, je lui ai répondu que oui et qu'il ne ferait plus d'écoute sur mon show. C'était terminé. J'ai dit que s'il y en avait un de nous deux qui partait de la station, ce serait lui, et qu'il perdrait sa câlisse de job! Je lui ai dit: «Écoute, mon show est numéro un, j'ai 25 parts de marché, je rapporte 25 millions à la station par année, faque tu viendras pas m'écœurer avec tes 30 secondes!» J'ai fini par lui dire qu'il était mieux de s'asseoir sur son cul et de «checker» sa job jusqu'à lundi.

Je suis allé voir le président et je lui ai dit: «C'est fini! Soit tu le mets dehors, soit moi je m'en vais, Véro s'en va, Sébastien Benoît s'en va!» Il m'a dit de me calmer, qu'il lui avait déjà parlé. Des directeurs des programmes, j'en ai fait sauter. Comme Wayne Gretzky quand il est arrivé à Los Angeles... Il n'aimait pas le coach, alors il a fait sauter le coach. Je ne travaille pas, moi, je m'amuse. Je ne suis pas prétentieux, ça n'a pas rapport là-dedans. Je suis un gars d'équipe, j'embarque, mais ne viens pas me dire que c'était trop long, parce que ce sera pas long! Veux-tu quelque chose de plus court? Sors d'icitte!

— LUCIEN FRANCOEUR

Je ne veux pas dire qu'il n'y a pas eu de bons animateurs ces deux dernières décennies, mais la machine ne génère plus la même chose parce qu'il y a Internet, les laptops, Google, le iPad, toute la patente. C'est devenu un autre monde, une autre planète.

— YVES LARAMÉE

Je suis chanceux d'avoir vécu l'âge d'or de la radio et des partys. Aujourd'hui, on ne pourrait plus faire ce qu'on faisait. Détruire ou presque un restaurant de la rue Saint-Laurent en faisant un food fight. Ça avait commencé de façon assez banale: on s'était lancé des bouts de pain avec les gars des Grandes Gueules, mais ça s'était terminé en se lançant des dés roulés au veau dans leur sauce... Ça avait coûté 25 000 piastres de dommages, et on avait eu l'honneur d'être barrés à vie! Il y a les Gallagher à la musique, et il y a nous autres à la radio.



LE MOT DE LA FIN

J'espère que vous avez aimé cette incursion dans l'univers fascinant de la radio! Évidemment, j'aurais pu m'entretenir avec des dizaines d'autres animateurs et raconter des centaines d'autres anecdotes. Ne vous inquiétez pas, je les garde en banque pour une suite...

Je suis donc très fier d'avoir fait 20 ans dans ce métier et encore plus admiratif des gens que j'ai interviewés pour la rédaction de ce projet ambitieux. Ce sont de vrais passionnés et je me compte chanceux de les côtoyer. Ils ont tous une personnalité hors normes et un talent incroyable. Je vous laisse donc avec les fiertés de certains d'entre eux, au fil de leur carrière, et avec quelques réflexions sur ce beau médium qu'est la radio.



— PHILO LIRETTE

On vit tellement un quotidien hors du commun à la radio... J'ai tendance à oublier les trois quarts des trucs que je fais, parce que tout devient banal. Tout ce qui est extraordinaire, qu'on vit quotidiennement, devient la norme.

— YVES LARAMÉE

Tu peux avoir 25 ans derrière toi et être encore passionné, curieux, en manger! Tu peux avoir 60 ans et être complètement démodé, mais l'inverse est aussi possible. Tu ne peux pas être à moitié quand tu es en ondes, il faut que tu te donnes à 100%. Il faut que tu sois là corps et âme, cœur et âme: c'est la seule façon de persister. La plus belle affaire, c'est de durer, mais c'est la plus difficile aussi. La radio, ça se passe dans un studio, sur le moment, et il faut être créatif.

— MARIO LIRETTE

J'ai du succès pourquoi? Parce que je suis MOI. Je ne suis personne d'autre que moi. Je ne sais pas ça fait combien de temps que j'en fais, mais si je me mets à calculer, ça doit faire 45 ans. Moi, je suis heureux, je fais ce que je veux, je m'amuse. Quand je ne m'amuserai plus, bye! C'est tout. Moi, ma vie, ma carrière, c'est une erreur de parcours. J'aurais fait quoi si j'avais pas fait ça? J'aurais probablement été matelot! C'est ce que j'aime, être sur l'eau, sur un bateau. Avant la radio, je pensais être acteur. Là, je fais de la radio, je ne force pas. Je suis heureux, pis quand ça va arrêter, ça va arrêter. Mais j'espère que ça va juste arrêter quand je vais tomber malade ou quand je vais mourir.

— MIKE GAUTHIER

J'ai connu un gars qui s'est «autocongédié», si l'on peut dire. Je vais taire son nom, et je ne dirai pas où c'était non plus, seulement qu'il pensait qu'il était une vedette. Il faisait son air fin. Je peux juste dire que ce n'était pas à Montréal ni à Québec, mais qu'il était sur le point de venir à Montréal. Il lui restait un an où il était, à peu près. Moi, je travaillais là-bas et je remplaçais pendant l'été. Il avait un problème de comportement et avait fini par être congédié, mais beaucoup de commerçants l'appréciaient. Mais tu sais comment ça marche... Si tu fais rentrer de l'argent, ils vont te faire de la place. Donc, il avait réussi à gagner la sympathie des commerçants. À un moment donné, je jaisais dans un petit studio avec d'autres personnes de la station, et il entre en disant: «Toi, là, la semaine prochaine, ils te câlissent dehors, pis c'est moi qui vais prendre ta place, c'est moi qui vais être la star icitte!» Je lui réponds: «Si c'est ce que tu penses, tant mieux pour toi! Je pense que j'ai assez de talent, pis si je ne travaille pas ici, ce sera ailleurs.» Quelqu'un est allé se plaindre de son attitude, et finalement ils ne l'ont pas engagé! Ils ne voulaient pas avoir un énergumène pareil dans leur station, un gars qui faisait sa propre loi et qui «se donnait un genre», comme disaient nos parents. Ça m'a fait rire, et ça m'a fait réfléchir aussi, parce que, quand tu travailles à la radio, il faut que tu observes ce que les autres ont fait de pas correct dans leur carrière, pour ne pas répéter les mêmes erreurs.

— PHILO LIRETTE

Quand on est en radio, je pense qu'on ne fait que parler de ça. Quand mon père et moi on est sur le ponton ou qu'on va faire du ski, on ne parle pas beaucoup des sondages, mais on parle de tout ce que nos shows contiennent. Il m'a appris beaucoup de trucs que j'ai appliqués, parce que, pour moi, il a une recette gagnante. Il a été là longtemps. Là, il y a quelques trucs qu'il devrait apprendre de moi maintenant, surtout sur ce qui touche à la technologie. Les gens de son âge sont connectés, mais, lui, il ne veut rien savoir. Ça ne l'intéresse pas. C'est tout ce dans quoi je pourrais l'aider, parce que, pour le reste, je n'ai vraiment rien à lui apprendre. Les conseils ont duré un certain temps, et désormais il me laisse

aller. Je pense qu'il est content de ce qu'il entend. J'ai passé ma vie à me faire dire que j'étais le fils de Mario Lirette, et aujourd'hui c'est mon père qui se fait arrêter par des gens qui lui disent: «Hey, c'est le père à Philo!» Je trouve ça l'fun, pis lui, ben, il est fier.

— YVES LARAMÉE

J'ai même eu le plaisir d'engager W Duguay à Couleur Jazz quand j'étais directeur des programmes. C'est une des choses dont je suis le plus fier dans toute ma carrière. J'ai engagé plein de monde, comme Nadia Bilodeau, François Fortin, à CKOI. J'ai été comblé d'avoir des superanimateurs et des superanimatrices, mais ce qui m'a ému le plus, c'est d'avoir le retour de W Duguay comme animateur et comme voix à Jazz. C'est un gentleman. Il a toujours été reconnaissant, tout comme François Fortin d'ailleurs, et toute la gang avec qui j'ai travaillé. J'ai tissé beaucoup d'amitiés, mais souveni sur une courte durée. Sur une période de 40 ans, il reste encore de bons vieux potes, comme Pierre Pagé. C'est un métier de passionnés. Je pense que la seule chose qui garde les gens en place à la radio, c'est la passion.

— MARIO LIRETTE

Je vais lancer bientôt le musée de la radio. Tous ceux qui font ou ont fait de la radio vont être membres. Une sorte d'association. Qu'on s'échange nos idées, qu'on fasse des congrès pis qu'on invite des gars comme Howard Stern! Il y a des associations de tout sauf d'animateurs de radio. Le CART (Club des animateurs radio et télévision).

— FRANÇOIS PÉRUSSE

Je m'estime chanceux, après toutes ces années, de faire encore ce que j'aime.

Bien dit, François! Nous pensons tous la même chose...



Pour finir, la seule question à laquelle je n'aurai pas eu de réponse dans toutes mes entrevues concerne le fameux «W» de Michel W Duguay...

— MICHEL W DUGUAY

Le W dans mon nom, c'est un grand mystère. Personne ne le sait, moi-même je ne suis pas au courant. En fait, je m'en doute, mais je ne le dirai jamais. Il y en a qui ont dit que c'était pour Wild Man, d'autres que c'était pour Week-end, ou Willy. Je t'assure qu'il n'y a pas de Willy là-dedans...



REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à dire merci à tous mes généreux collègues animateurs de m'avoir permis d'en découvrir plus sur ce monde qui me fascine et, surtout, d'avoir permis aux lecteurs de se faufiler dans les coulisses de la radio. Du même coup, je tiens à m'excuser à tous ceux que je n'ai pas contactés ou que je n'ai pas réussi à joindre à temps. Il y a encore des centaines d'histoires à raconter, ce n'est que partie remise!

Merci aux Éditions de l'Homme d'avoir cru en ce projet, plus particulièrement à Liette Mercier et à ma merveilleuse éditrice, Ann Châteauvert, qui a su me remettre en question et me pousser plus loin. Et merci à mon réviseur, Sylvain Trudel, qui m'a aidé à éclaircir certaines anecdotes!

Mille mercis à mon premier patron, André St-Amand, pour la confiance. Tu devrais écrire le prochain livre, André. Sinon j'ai des centaines de questions à te poser et suis disponible quand tu veux.

Merci à l'ancien adjoint d'André à l'époque, Michel Belleau, mon gérant depuis 15 ans.

Merci à mes patrons de me permettre d'avoir plus de plaisir que jamais à la radio: Benoit Simard et Marc Thibault, merci pour la confiance.

Les choses bougent vite en radio, c'est le moins qu'on puisse dire. Merci à mon ancien boss Martin Tremblay, qui a toujours été là pour me donner une chance durant les dernières années.

Merci à Geneviève Trudel et à Luc Cauchon pour leur précieuse et indispensable aide à la recherche.

Merci à mon magnifique neveu et à ma magnifique nièce que j'aime avoir dans ma vie: Thomas et Béatrice, vous m'êtes vraiment précieux.

Merci à ma mère d'avoir toujours cru en moi.

Finalement, pour m'avoir transmis sa passion du métier et parce que je lui dois tout... Merci à mon papa, Pierre Trudel. Tu es le meilleur et tu es mon idole.

CRÉDITS PHOTOS

Nous avons fait tous les efforts possibles pour retracer et indiquer correctement la source ou le détenteur des droits de chaque photo. Les Éditions de l'Homme s'excusent pour toute erreur ou omission à cet égard.

Légende: (h) haut, (c) centre, (b) bas, (g) gauche, (d) droite

André Viau/Les archives/Le Journal de Montréal: 101;

Anouk Procyk: 80 (b);

Benoit Pelosse/Les archives/Le Journal de Montréal: 143 (h);

Blanches Bulles photographe: 144 (b);

Bruno Petrozza: 6;

Carl Salvail: 10;

Collection personnelle Denis Fortin: 151;

Collection personnelle Guy Aubry: 31, 33, 37, 39, 63, 165;

Collection personnelle Luc Cauchon: 120, 180;

Collection personnelle Michel W Duguay: 34, 41, 43, 156, 166, 175, 186;

Collection personnelle Pierre Pagé: 125;

Collection personnelle Richard Z. Sirois: 115 (g), 168;

Collection personnelle Ricky Dee: 36, 148 (h), 173;

Collection personnelle Sébastien Trudel: 15, 17, 18, 115 (d);

Courtoisie David Brown: 145 (cd);

Courtoisie Guy Aubry: 27 (b);

Courtoisie Julie Boulanger: 145 (h);

Courtoisie Luc Cauchon: 81 (b);

Courtoisie Marc Bossé: 145 (cg);

Courtoisie Marie-Hélène Proulx: 79 (bd);

Courtoisie Michel W Duguay: 28 (h);

Courtoisie Mike Gauthier: 143 (b);

Courtoisie Philo Lirette: 144 (h);

Courtoisie Ricky Dee: 29 (h);

Échos Vedettes: 47;

Esther Laramée: 144 (c);

Geneviève Lagrois photographe: 145 (b);

Jocelyn Malette/Les archives/ Agence QMI: 27 (h);

Julien Faugère: 81 (h);

Kelly Jacob: 143 (c);

LemayF: 80 (h);

Les archives/Agence QMI: 28 (b);

Les archives/Le Journal de Montréal: 60, 82 (b), 89, 91, 132-133, 185;

Les archives/Le Journal de Québec: 95;

Martine Doyon: 79 (bg);

Pablo Durant/Les archives/Le Journal de Montréal: 110;

Philippe-Olivier Contant/Les archives/Agence QMI: 29 (b);

Pierre Jobin: 148 (b);

PM Babin: 187;

Robert Halmos: 79 (hg), 82 (h);

Rodolf Noel: 66;

Tous droits réservés: 45, 68, 149;

Yves Renaud: 79 (hd);

Yvon Caron/Les archives/Le Journal de Québec: 85.

TABLE DES MATIÈRES

Préface

Avant-propos

L'héritage du AM

SEXE, DROGUE ET ROCK'N'ROLL: LES DÉBUTS DU FM

Les légendes vivantes de la radio

La montée du FM

Le gros *cash*

Drogue, oui, oui, oui, drogue!

Sexe et confidences

Le rêve tourne au cauchemar

Coco Douglas

Toute bonne chose a une fin

L'HUMOUR PASSE AU FM

Les monstres de l'humour

Les débuts de l'humour au FM

Ça décolle!

Les moments forts

Les canulars téléphoniques

POT-POURRI

D'autres voix familières

Les débuts d'un grand amour

Les gaffes sur les ondes

Des entrevues mémorables

Le pouvoir de la radio

Les «fous» de la radio

La guerre des stations

Épilogue — Nostalgie et regard vers l'avenir

Le mot de la fin

Remerciements

Crédits photos

À micro fermé: les folles histoires de la radio FM
ISBN EPUB 978-2-7619-5381-8

Édition: Ann Châteauvert
Design graphique: François Daxhelet
Infographie: Johanne Lemay
Traitement des images: Johanne Lemay
Révision: Sylvain Trudel
Correction: Hélène Ricard et Lise Duquette

04-20

Imprimé au Canada

© 2020, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2020
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

Pour le Canada et les États-Unis:
MESSAGERIES ADP inc.*
Téléphone: 450 640-1237
Internet: www.messengeries-adp.com
* Filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.



Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Suivez-nous sur le Web

Consultez nos sites Internet et inscrivez-vous à l'infolettre pour rester informé en tout temps de nos publications et de nos concours en ligne. Et croisez aussi vos auteurs préférés et notre équipe sur nos blogues!

EDITIONS-HOMME.COM

EDITIONS-JOUR.COM

EDITIONS-PETITHOMME.COM

EDITIONS-LAGRIFFE.COM

RECTOVERSO-EDITEUR.COM

QUEBEC-LIVRES.COM

EDITIONS-LASEMAINE.COM

Vous avez déjà entendu leur voix. Vous connaissez leur nom. Mais qui sont-ils vraiment, ces animateurs qui ont bâti la bande FM du Québec et qui, sur les ondes, égalaient notre quotidien ?

D'hier à aujourd'hui, découvrez des pans insoupçonnés de la vie d'éminents présentateurs radio comme Guy Aubry, Michel W Duguay, Mario Lirette, Lucien Francoeur, Ricky Dee, François Pérusse, Normand Braithwaite, Richard Z. Sirois, André Ducharme, Marie-Élaine Proutx, Denis Fortin, Alain Dumas, Pierre Pagé, Mario Tessier, Mike Gauthier et plusieurs autres ! Plongez dans un univers fascinant et laissez-vous divertir par ces histoires incroyables et inédites racontées à micro fermé. Plus qu'un simple recueil d'anecdotes, ce livre relate l'évolution du FM depuis les années 1970 en mettant de l'avant plusieurs voix légendaires qui, grâce à une passion commune pour le direct et l'antenne, ont contribué à son ascension fulgurante.



© François Gauthier

SÉBASTIEN TRUDEL fête en 2000 ses 20 ans de radio, un exploit en soit. Animateur et humoriste à l'émission *Les Justiciers masqués*, il est aujourd'hui à la barre du rendez-vous radio le plus écouté au Québec. Ça rentre au poste, le retour à la maison sur les ondes d'*Énergie 94,3*.